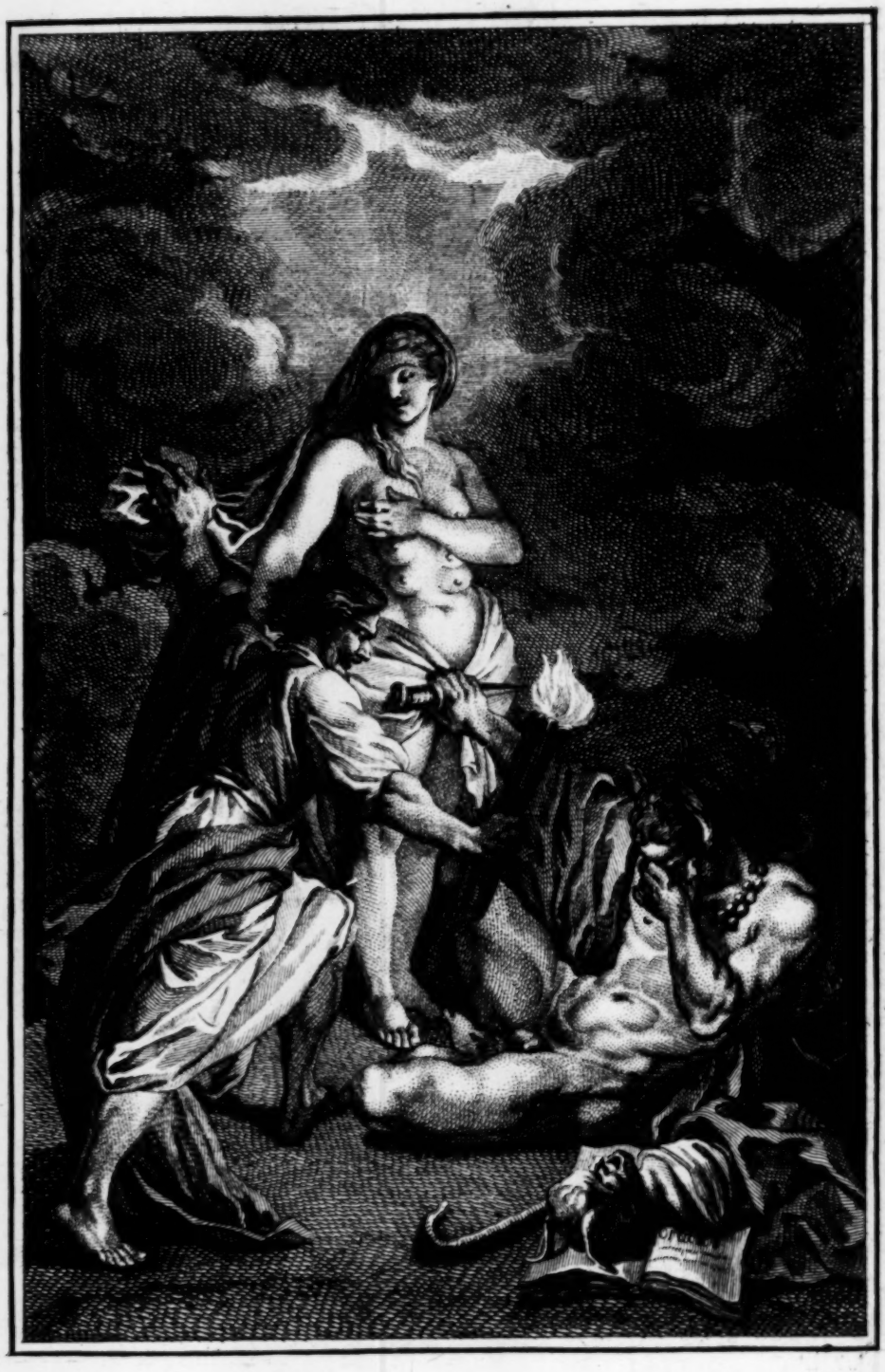
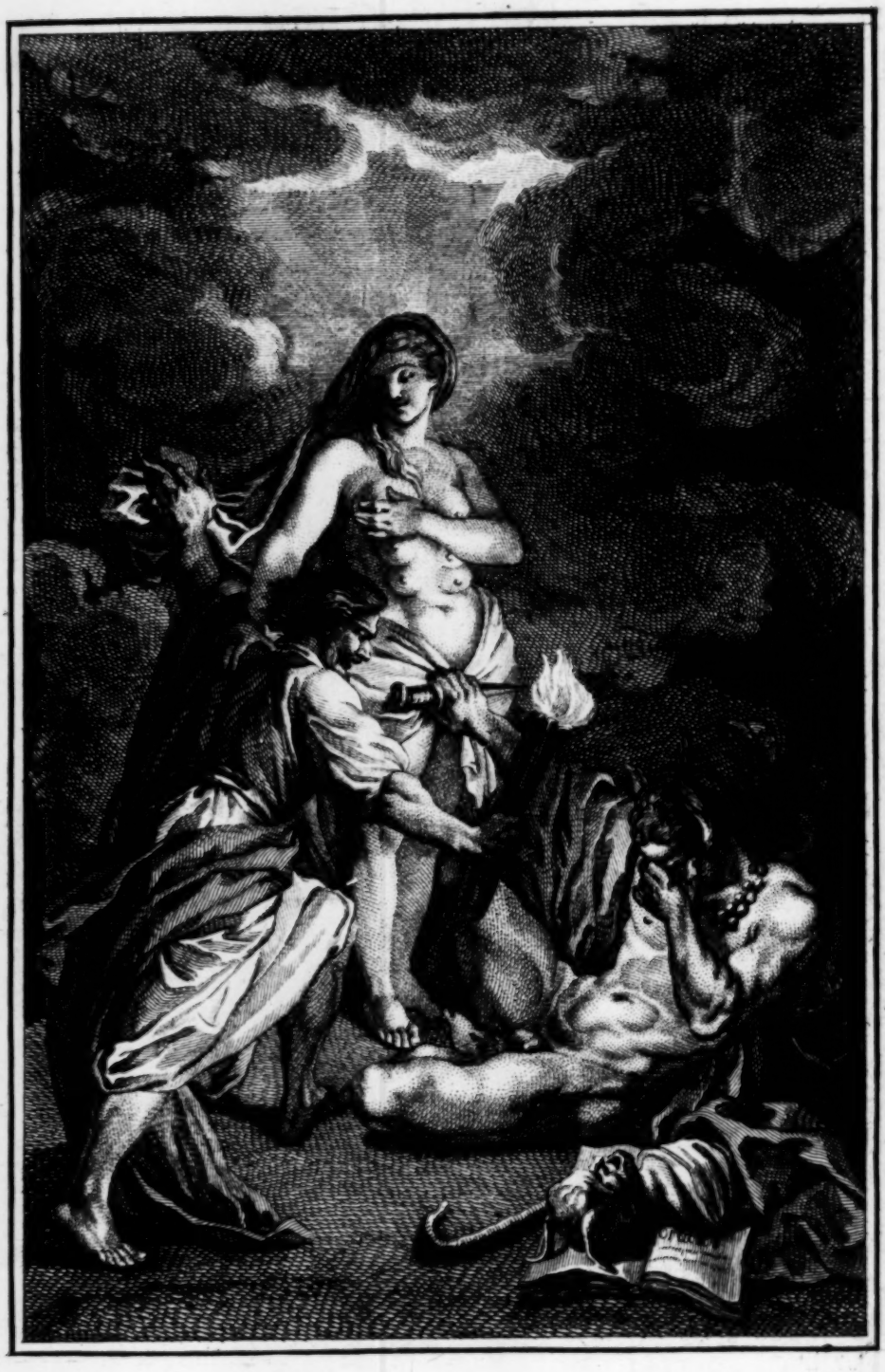
FRONTISPICE



Écoute la nature elle ne ment jamais

FRONTISPICE



Écoute la nature elle ne ment jamais

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR L'ESPECE HUMAINE

Tiré de la Philosophie

et fondé sur la nature.

TROISIEME EDITION,

et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud naturâ, aliud sapientia dicit
Juvenal. Sat. XIV.

TOME PREMIER.

par M. Delisle de Sales.



A LONDRES,

Et se trouve dans la plûpart des capitales

DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXVII.



Philosophie K 23293

DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR L'ESPECE HUMAINE

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

TROISIEME EDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr. XIV.*

TOME PREMIER.

par M. Delisle de Sales.



A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC. LXXVII.



AVIS

DU LIBRAIRE.

LA perſonne qui m'a donné le manuſcrit original de cet ouvrage, le tient de feu Mr. Helvet. . . Voici quelques fragmens d'une lettre qu'écrivoit ſur ce ſujet en 1771 cet homme célebre : puiſſe-t-elle me ſervir d'apologie auprès du philoſophe de la nature, s'il vit encore ! . . .

. . . . . .

« Hâtez-vous, monſieur, d'im-
» primer ce livre, un des plus beaux
» monumens que ce ſiecle ait érigé
» en l'honneur du goût & de la phi-

» loſophie. La premiere édition de
» Paris, comme vous le ſavez, fut
» ſinguliérement mutilée ; car dans
» notre république des lettres, com-
» me dans les ſerrails d'Aſie, on ne
» ſouffre plus que des eunuques.

» Malgré les vuides que la puſil-
» lanimité du cenſeur multiplia dans
» la philoſophie de la nature, l'ou-
» vrage eut un ſuccès prodigieux en
» France & dans les pays étrangers :
» on admira cette foule d'idées neu-
» ves qui y ſont répandues, cette
» clarté avec laquelle on y expoſe
» les ſyſtêmes, cette ſenſibilité douce
» & honnête qui reſpire à chaque
» page, & ſur-tout le ſtyle enchan-
» teur de ce livre, ſtyle qui n'eſt
» donné dans un ſiecle qu'à deux ou
» trois génies originaux ; il s'éleva de

» tous côtés des voix qui aſſurerent la
» célébrité de cette production philo-
» ſophique, les gens de bien encoura-
» gerent l'auteur, & le fanatiſme fut
» contraint de murmurer dans la
» pouſſiere.

» L'ouvrage vierge eſt tombé en-
» tre mes mains; & je me hâte de
» vous l'envoyer: je ſais que l'inten-
» tion de l'auteur n'eſt pas de le faire
» imprimer de ſon vivant; je le con-
» nois: malgré l'énergie de ſon carac-
» tere, il a toute la puſillanimité de
» la prudence. . . . .
. . . . . .

» N'allez pas cependant vous ima-
» giner que je ſois en tout point de
» l'avis du philoſophe de la nature;
» non, monſieur, il n'a pas encore

» coupé toutes les têtes de l'hydre du
» préjugé ; il reſpecte trop la morale
» factice de l'homme en ſociété ; il eſt
» trop pacifique pour être toujours vrai.
» Au reſte ces défauts mêmes lui ſervi-
» ront de mérite auprès du vulgaire des
» gens de bien. . . . . .
. . . . . .

» Adieu, monſieur, je vous conſeille
» d'imprimer cet ouvrage dans le goût
» de la nouvelle édition des œuvres de
» Jean-Jacques qu'on vient de donner à
» Amſterdam. On doit les honneurs de
» la typographie à tous les livres
» claſſiques.

Je ſuis votre ami,

HELVET...

De Voré, ce 11 *Octobre* 1771.

Je dois à la mémoire de l'auteur pacifique de la *philoſophie de la nature* de dire que s'il ſe trouve dans cette édition des phraſes hardies, elles ſont d'une main étrangère. Quoique cet ouvrage ſoit imprimé hors de France, je ne veux point fournir à l'inquiſition de Paris une occaſion de calomnier les philoſophes.

On s'appercevra auſſi dans cette édition qu'il y eſt parlé de faits poſtérieurs à la mort du célebre Helv... Ces morceaux ont été inſérés dans le manuſcrit pour compléter les anneaux de la chaîne qui en lie toutes les parties : Parmi les morceaux qui n'étoient point deſtinés par l'auteur à entrer dans cette édition ; il faut diſtinguer ſur-tout la *premiere partie de l'apologie du philoſophe*, qu'on trouve tome I. pag. 116 & ſuivantes. C'étoit originairement une lettre au Comte De... mais ce fragment

eſt ſi touchant que nous avons oſé l'imprimer, & on nous pardonnera ſans doute de l'avoir inſéré où il eſt, quoique notre choix tende à faire ſoupçonner injuſtement notre philoſophe d'Egoïſme.

Quant aux traits hardis qui ſe trouvent dans la partie de cet ouvrage qui a pour titre *l'Homme avec Dieu*, les lecteurs intelligens qui devinent les écrivains à leur ſtyle, diſtingueront aiſément de quelle plume ils ſont partis: Pour la multitude, peu nous importe qu'elle ſe méprenne, pourvu qu'elle ne les attribue pas au philoſophe de la nature.

ÉPITRE A PALMYRE.

VOus à qui je me propoſe de m'unir un jour, qui n'exiſtez pas encore pour ma félicité, & qui peut-être loin de moi, cultivez des vertus obſcures que l'amour doit rendre un jour utiles au genre humain; aimable Palmyre, recevez mon premier hommage; cette épître dictée par mon cœur ſera digne de vous : elle ne reſſemblera point aux dédicaces ordinaires; elle ne fera ni l'apothéoſe d'une femme commune, ni la ſatyre de celles qui l'effacent.

A qui puis-je mieux dédier ce livre qu'à celle qui l'a inſpiré ? oui, c'eſt l'amour qui m'a rendu philoſophe, vos charmes m'ont fait trouver la nature plus riante, & vos vertus l'ont rendue, s'il eſt poſſible, plus ſublime encore.

Si j'offrois cet ouvrage à une reine, je la nommerois, & mon épître ſeroit achevée ; ce ſeroit au public qui ſait ſi elle eſt digne d'éloge, à faire la dédicace.

Mais vous, Palmyre, qui connoiſſez ſi peu les hommes, que les hommes ſont ſi peu dignes de connoître, je dois aux philoſophes l'hiſtoire de votre vie : elle juſtifiera mon épître, & l'épître ſervira

enſuite à juſtifier mon ouvrage.

Je me tranſporte à cet inſtant heureux où nous nous voyons pour la premiere fois; nous ne nous ſommes point encore parlé; mais une ſecrete émotion nous a trahis; nos regards ſe ſont rencontrés, nos ames ſe ſont entendues, nous nous aimons.

Tu m'aimes, car dès que tu m'apperçois, je reconnois aux ondulations de ton ſein les mouvemens précipités de ton cœur; tu m'aimes, car avec les jeunes gens de mon ſexe, tu te livres à toute ta gaité, mais tu es réſervée avec moi.

Douce pudeur acheve de colorer le viſage de Palmyre; tu ca-

ractériſes l'innocence de mon amante, & tu la conſerveras encore, lorſque cette amante deviendra mere.

Palmyre, je t'aime avec enthouſiaſme ; cependant tu n'es point une beauté parfaite ; l'Albane ne t'auroit point fait ſervir de modele, quand il fit le portrait des Graces ; & ces monarques d'Aſie, qui ne jouiſſent que des plaiſirs qu'ils achetent, ne t'auroient point placée dans leurs ſerrails à côté de leurs Georgiennes ; qu'importe ? je ſuis épris des charmes de toute ta perſonne, comme ſi rien ne pouvoit les égaler. Mon amour eſt quelque choſe de plus que cette

fievre ardente des ſens qui s'éteint après la jouiſſance : je puis te préférer pendant une heure une Georgienne ; mais ſi je t'aime une fois, je t'aimerai toute ma vie.

Reprends ta ſérénité, vertueuſe Palmyre ; tu as les prémices de mon ame, ſi tu avois pu avoir une rivale, je ne t'aurois jamais aimée.

Nous parlons tous deux un langage nouveau pour nous ; un inſtinct ſecret nous inſpire ſes images, & nous dicte ſes inflexions ; c'eſt l'idiome de l'amour, le même chez tous les peuples de la terre. Quand dans l'épiſode admirable de Didon. . . . Ecoute, Palmyre, tu n'as peut-être jamais lu l'Énéide ;

qu'importe? tu aimes, & ton cœur crée à chaque inſtant les penſées de Virgile, & les hymnes d'Anacréon.

Oh! que cet amour donne d'énergie à mon ame! jamais je ne me ſentis plus bienfaiſant, que lorſque j'oſai te mériter: jamais les hommes ne me furent ſi chers que lorſque j'approchai de l'inſtant où je devois les oublier dans tes bras: tu es vertueuſe parce que la nature t'a fait telle: je ſuis vertueux auſſi parce que tout ce qui t'aime doit te reſſembler.

Quelle époque, Palmyre, que la premiere année de notre union! Ce n'eſt pas à ces vieillards de vingt

ans, dont nos villes fourmillent, à calculer la fougue impétueuſe de nos plaiſirs: ce n'eſt point aux admirateurs de l'Arétin à juger du prix du pinceau de l'Albane; nous ſuivons en nous aimant la douce impulſion de la nature; il eſt des inſtans où elle ſemble multiplier notre exiſtence, & anéantir l'univers devant nous.

Cependant ce délire a peu de durée, & ta vertu s'en conſole ſans peine: tu ſens que ces inſtans voluptueux ſont autant d'inſtans perdus pour le bonheur de tout ce qui nous environne.

Ta vertu! .... je ne me dédis pas; & qu'eſt-ce que l'amour ſans

elle? Non, deux amans ſcélérats ne s'aiment pas.

Je me plais, Palmyre, à te donner les perfections de ton ſexe, & à ne t'en pas donner d'autres; je me plais à croire que je te reſpecterai encore, lorſque mon ame embraſée ſuivra le déſordre de mes ſens; je me plais à me perſuader que tu ſeras pour moi Julie ſans ſon crime, & Clariſſe ſans ſon opprobre.

La ſcène change; Palmyre, vous voilà mere; un nouvel ordre de devoirs ſe développe pour nous; par combien de titres vous m'allez devenir chere! Je vous aimerai avec le même enthouſiaſme; mais cet enthouſiaſme ſera réfléchi: j'a-

dorois Palmyre par inſtinct; depuis la naiſſance d'un fils, je l'adore par inſtinct & par reconnoiſſance.

Reſpectable mere de famille, vous allez conſacrer à l'éducation de cet enfant les momens ſereins que vous promet ma tendreſſe; c'eſt le plus grand ouvrage qui vous reſte à faire ſur la terre; que mon fils vous reſſemble, & vous avez aſſez vécu.

Vous allaiterez cet enfant, parce que vous êtes ſa mere; parce qu'un uſage abſurde & cruel ne preſcrit pas contre la nature; parce qu'il vaut mieux ſubir la pointe du ridicule que la pointe du remords.

Un mercenaire n'élevera pas cet

enfant chéri; ſi l'on gâtoit en lui l'ouvrage de la nature, il ne ſeroit plus votre fils; ſi on le perfectionnoit, vous ceſſeriez d'être ſa mere.

Vous ferez développer de bonne heure en lui le germe de la loi naturelle; il ne ſauroit apprendre trop tôt à ſe reſpecter, à ſuivre la douce impulſion qui l'entraîne vers ſes pareils, à placer Dieu entre lui & les hommes.

Je ſais que cet enfant ſera humain & ſenſible, tant qu'il n'aura d'autres maîtres que Palmyre & la nature; mais le ſpectacle des hommes heureux peut dans la ſuite altérer en lui le ſentiment de la bienveillance; il peut être heureux

lui

lui-même, & ſe faire une ame petite & cruelle; vous multiplierez donc devant lui les tableaux des miſeres humaines; les premieres larmes qu'il verſera à la vue des malheureux ſeront le gage de ſa vertu future, & la récompenſe de vos travaux. On enivroit à Sparte les eſclaves pour rendre les citoyens ſobres, & Palmyre fera entendre à ſon fils les cris de la douleur, & les imprécations du déſeſpoir, pour l'empêcher d'avoir l'orgueil des eſprits foibles, & la dureté des mauvais cœurs.

Il n'apprendra jamais tous ces riens pénibles & dangereux dont on accable l'enfance dans les villes,

& qu'elle eſt trop heureuſe dans la ſuite d'oublier.

Il n'en ſera pas moins éclairé, quand ſon intelligence aura percé les enveloppes qui la renferment ; il aura un eſprit juſte pour juger de ce qui eſt beau, & un cœur ſenſible pour juger de ce qui eſt bon.

Palmyre, quelquefois je m'arracherai de vos bras pour ſerrer entre les miens ce gage de votre amour & de vos vertus, & ce moment d'abſence ſera encore plus cher à votre cœur que nos plus tendres embraſſemens.

Palmyre n'aura point d'eſclaves, quand même nous habiterions le Nouveau-Monde; il n'y a point de puiſſance ſur la terre qui puiſſe

autoriſer l'eſclavage & nous n'avons pas droit de tyranniſer des ſauvages, parce que leurs peres ont été égorgés par les nôtres.

Cependant comme nous ne pouvons établir l'égalité primitive ſur la terre, nous nous ferons ſervir par des hommes pauvres, mais honnêtes, qui n'obéiront ni à eux-mêmes, ni à leurs maîtres, mais à l'ordre; & qui ſe croiront plus heureux au ſervice de Palmyre que dans l'indépendance.

Un époux, des enfans, une maiſon, voilà le monde entier pour Palmyre; vous verrez peu le reſte des hommes. Que vous importe ce tourbillon d'acteurs, nom-

més la ſociété, qui ſe tourmentent péniblement pour ne rien faire; qui varient leurs maſques, pour varier leurs plaiſirs, & qui n'ont plus d'exiſtence quand ils n'ont plus de rôle à jouer? Pour vous, tous vos momens ſont déſormais remplis; vous êtes mere.

Cependant vos vertus ſeront toutes ſans éclat, elles ne trouveront point de Pline pour les rendre célebres, ou de Trajan pour les récompenſer; mais elles n'en ſeront pas moins ſublimes. Ce doux frémiſſement qu'excite une bonne action dans un cœur bien né, vaut bien le ſuffrage de l'univers.

La nature m'a conduit entre les bras de Palmyre; & Palmyre me

ramene à la nature. -- Le livre que j'oſe lui dédier n'eſt que l'expreſſion vive de ſes ſentimens; quelquefois nous parlerons enſemble de ces nœuds ſublimes qui uniſſent la grande famille de l'univers; & quand même cet ouvrage ne ſeroit pas écrit, nous le ferions dans nos entretiens.

Sûr du ſuffrage de Palmyre, j'attendrai ſans impatience & ſans dédain le jugement du public; les applaudiſſemens de quelques ames honnêtes feront treſſaillir mon ame ſenſible; leurs larmes me flatteront encore davantage.

Si quelqu'ennemi du genre humain exhale ſur cet ouvrage le poi-

ſon que ſon ame renferme, ô Palmyre! je me jetterai entre tes bras; & je dirai en t'embraſſant: La nature n'eſt pas bleſſée.

On m'accuſera peut-être de préſomption; mais avec les ſentimens qui me guident, il eſt des momens où j'oſe me flatter de n'avoir d'ennemis que ceux de la nature.

Si ſes ennemis ſe préſentoient devant moi, je ne fuirois point leur rencontre; mais je leur parlerois de Palmyre, & le ſtile de la ſatyre s'échapperoit de leurs mains; je les expoſerois à ſes regards, & ils ſeroient déſarmés.

Il faut toujours finir par ſuivre la nature, & par adorer Palmyre.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Sur l'eſprit dans lequel cet ouvrage eſt compoſé.

LORSQUE cette édition originale de mon ouvrage paroîtra à la lumiere, je ne ſerai plus ; ainſi affranchi de l'eſclavage des opinions humaines, à l'abri de tout ſoupçon d'intérêt, & n'ayant beſoin de flatter ni l'homme puiſſant, ni l'homme de génie, je vais dire la vérité à mes concitoyens ; j'ai droit, ſinon par mes talens, du moins par mon enthouſiaſme pour la vertu, à la haine des

ennemis de la nature & au ſuffrage des philoſophes.

Au reſte ma plume n'aſpire point à la liberté, pour ſe dévouer au cyniſme : j'ai trop de reſpect pour l'Etre ſuprême pour le braver au moment où il m'appelle dans ſon ſein : j'aime trop les hommes pour leur laiſſer un teſtament de mort qui les engage à flétrir ma mémoire.

Fidele à mes principes philoſophiques, je parlerai aux générations à naître comme j'ai parlé à mes contemporains.

Voici en peu de mots l'hiſtoire de mes premieres idées ; & on me pardonnera, ſans doute, ſi j'adopte un moment l'égoïſme de Montagne ; il n'y a plus de préſomption au-delà de la tombe : comment ſerois-je vain de

l'eſtime des hommes, puiſque je ne ſuis plus à portée d'en jouir ?

Dès que ma penſée reſſerrée dans les langes de l'enfance commença à ſe développer, je ſentis que puiſque j'exiſtois, j'avois des droits pour demander à la nature d'être heureux.

Mais mon bonheur étant néceſſairement lié avec celui des êtres qui m'environnoient, je conclus qu'il devoit repoſer ſur la baſe de la morale.

J'étudiai donc la morale de toutes les nations dignes par leurs lumieres de fixer mes regards : mais je m'apperçus que quoique par-tout les principes fuſſent les mêmes, on varioit étrangement ſur les réſultats, & je l'attribuai à la vanité de la plupart des légiſlateurs qui ſemblent avoir ſongé à créer des ſectes plutôt qu'à faire des hommes.

Tous les philoſophes ſe ſervoient du droit naturel comme d'une clef pour expliquer les énigmes de la morale, & preſque perſonne ne s'accordoit ſur l'origine de ce droit naturel : les uns le faiſoient dériver de la volonté de Dieu manifeſtée à des hommes ; les autres d'un état de nature antérieur à la ſociété ; le théologien coupoit le nœud gordien, mais le philoſophe ne le dénouoit pas.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques vérités éparſes dans les immenſes diſſertations des Puffendorff, des Cumberland, des Wolff & des Burlamaqui ; mais ces vérités ne forment point une chaîne, & l'Europe demandoit un traité élémentaire qui rectifiât ces hommes célèbres, & qui les fît oublier.

Je ne me flatte point de donner

cette morale élémentaire; mon génie eſt trop foible pour éxécuter le plus hardi des édifices : mais du moins j'ai montré de loin la route à des penſeurs plus hardis & à des plumes plus éloquentes; mon livre ne ſera, ſi l'on veut, que de ſimples mémoires ſur leſquels un Platon des ſiecles à venir écrira en grand l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Peut-être même ne faudra-t-il pas attendre *l'année deux mille quatre cent quarante* (*) pour voir naître ce grand homme. Depuis un demi ſiècle, il paroit s'être formé une heureuſe révolution dans l'eſprit national : l'at-

(*) Il n'y a point d'homme éclairé qui ne connoiſſe ce rêve brillant d'un bon citoyen qui rend ſi reſpectable, ſoit par ſon bon cœur, ſoit par ſa plume, le nom de philoſophe.

tention des philoſophes s'eſt tournée vers les objets les plus ſublimes : on a abandonné aux raiſonneurs les ſubtilités de l'ontologie & les énigmes de la métaphyſique, & on s'eſt borné à étudier en grand, Dieu, l'homme & la nature.

Qui le croiroit ? cette philoſophie ſublime s'eſt introduite juſques dans le droit des gens : on cite les grands légiſlateurs de la morale dans les querelles des puiſſances de l'Europe ; on s'appuie de leur ſuffrage dans ces traités de paix qu'on n'obſerve que tant qu'on eſt dans l'impuiſſance de les rompre, & dans ces manifeſtes qui ordinairement atteſtent moins l'humanité des rois que leurs parjures.

La chaîne qui lie les états aux états n'eſt pas d'une autre nature que celle qui lie l'homme à l'homme, c'eſt

une vérité que les tyrans de l'eſpece humaine ne peuvent cacher ni à eux-mêmes, ni à leurs victimes : auſſi lorſque les peuples gémiſſent des querelles de leurs rois, que les villes les plus floriſſantes deviennent des déſerts, que les empires ſe renverſent les uns ſur les autres, & détruiſent pour être détruits à leur tour; on dit toujours aux nations qu'on ne cherche qu'à les réunir, & à en faire une ſeule famille. Les légiſlateurs conduiſent les hommes à la nature, comme le farouche Sylla conduiſoit les Romains à la liberté.

Le code naturel ſeroit inutile aux hommes, ſi la politique étoit née chez ce ſauvage robuſte qui ſe croit ſupérieur à tous les êtres que ſes fleches peuvent atteindre; chez cet uſurpateur adroit qui arme entr'elles les paſſions de ſes ſujets, pour faire ſervir

leur foibleſſe au maintien de ſon deſpotiſme ; chez ce conquérant altier qui prend le bruit pour la gloire, & les ravages de la terre pour l'empreinte immortelle de ſa grandeur. Non, la politique a pris naiſſance chez le ſage qui chercha à réprimer ces deſtructeurs du genre humain ; il ne conſulta que ſon cœur pour établir ſa nouvelle légiſlation ; & le code qui en réſulta vaut bien les inſtitutions de Juſtinien, & les loix des douze Tables.

Mais l'homme n'eſt pas toujours à portée d'entendre les oracles qui partent de ſon cœur ; ſouvent à force de le contredire, il l'oblige à ſe taire.

L'Europe entiere eſt policée ; mais plus la ſociété s'agrandit, plus le cercle de la bienveillance s'étend, & par conſéquent plus l'humanité s'al-

tere ; c'eſt ainſi qu'on remarque dans les arts, que plus il y a de littérateurs dans une nation, moins il s'y trouve d'hommes de génie.

La voix des paſſions contribue encore à étouffer la voix du cœur. Comment le ſouverain qui veut uſurper, le fourbe qui veut trahir, le fanatique qui veut détruire, replieront-ils leur ame ſur elle-même, & ſuivront-ils ſes douces impulſions ? Quand l'intérêt veille dans notre cœur, il y annonce le ſommeil de la nature.

Le dirai-je encore ? A force d'envelopper des ténebres de la métaphyſique les notions du juſte & de l'injuſte, quelques philoſophes les ont preſque fait diſparoître. On en eſt venu à diſcuter ſi nous avions le ſentiment du bien & du mal moral, comme on diſcute chez les diſciples de

Leibnitz, l'exiſtence des monades.

Il eſt donc néceſſaire que la ſaine philoſophie écarte le voile qui ſemble envelopper la nature. Puiſſe-t-elle un jour faire pour le monde moral ce que l'auteur de la gravitation a fait pour le monde phyſique !

Pour former l'ouvrage que je demande dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, il me ſemble qu'on devroit s'y prendre ainſi : -- Il faudroit d'abord interroger la nature dans le ſilence des paſſions, attendre ſes oracles ſans les ſuppoſer ; & devenir cent fois ſon obſervateur pour mériter d'être une fois ſon interprete.

Il faudroit enſuite dévorer ces ouvrages immenſes qu'on a fait ſur l'homme & ſur la nature ; lire des livres ennuyeux pour les oublier, des livres abſurdes pour avoir droit de les mépriſer,

priſer, & des livres dangereux pour avoir celui de les réfuter.

Il ſeroit inutile d'emprunter le frivole échafaudage des ſophiſtes pour les réfuter; ſi la critique n'eſt pas conciſe & lumineuſe, l'auteur n'a point travaillé par l'impulſion de la nature, il ne mérite point de travailler pour elle.

Il faudroit laiſſer entrevoir la marche géométrique de ſon eſprit, mais éviter le ſtyle froid & aride des géometres. On doit moins s'attacher à convaincre l'eſprit qu'à perſuader le cœur; s'il étoit poſſible que la lecture de quelques chapitres fît verſer ces larmes délicieuſes qui caractériſent également l'honnêteté d'un ouvrage, & celle de ſes lecteurs, l'objet du philoſophe ſeroit rempli par ce triomphe ſublime de la nature.

On pourroit faire d'énormes volumes ſur la philoſophie de la nature; mais pourquoi imiter les juriſconſultes d'Allemagne, qu'on s'occupe à réfuter? Il faut travailler plus long-tems qu'eux afin d'être plus courts, & chercher à être eſtimé des hommes, plutôt qu'à être cité des gens de lettres.

Je deſirerois fort qu'on ne prît pas ce plan pour l'apologie de ce traité; je n'ai point coloré mon tableau, avant d'en avoir eſquiſſé le deſſein; je n'ai point imité la Motte qui ne compoſoit ſa poétique que pour ſervir d'excuſe à ſes ouvrages.

On s'appercevra en parcourant ce traité, que je n'ai point cherché à ſurcharger la littérature d'un livre inutile; j'ai effleuré pluſieurs queſtions oiſeuſes qu'on avoit approfondies, & j'ai tenté d'approfondir pluſieurs queſ-

tions importantes qu'on avoit effleurées.

Souvent c'eſt l'intérêt actuel des hommes qui m'a fait multiplier mes recherches; ainſi dans l'article du fanatiſme je n'ai dit que deux mots du maſſacre de la ſaint Barthelemi, qui, grace à nos mœurs, n'a trouvé dans ce ſiecle qu'un ſeul apologiſte, tandis que je me ſuis étendu ſur la conſpiration générale des nations contre les Juifs, parce que la politique ſemble n'avoir pas encore oſé décider ſi un Juif eſt un homme.

Quand j'ai jeté les premiers matériaux de cet ouvrage, je ne voyois point encore juſqu'où le fil analytique de la philoſophie me conduiroit; maintenant que les trois premieres parties ſont achevées, je frémis d'avoir oſé faire un pas dans cette immenſe car-

tiere ; je ſens en ce moment le beſoin que j'ai d'indulgence, & ſi j'emploie le reſte de ma vie à perfectionner *la philoſophie de la nature*, je croirai, encore ſur le bord de la tombe, n'avoir fait que la mériter.

Je n'oſe parler du ſtyle de cet écrit ; j'ai tenté de l'éloigner également de la ſéchereſſe du diſſertateur, & de l'emphaſe du déclamateur. Mon but eſt rempli, ſi on me lit ; car alors je ſerai utile.

On ſe partagera ſans doute ſur les contes philoſophiques qui ſont répandus dans ce traité. Les perſonnes qui ne jugent que par la froide raiſon, trouveront mauvais qu'on en ait fait uſage ; celles qui jugent par le ſentiment, regretteront peut-être que toute ma morale ne ſoit pas en contes.

Que je me ſois trompé ou non ſur

la maniere dont cet ouvrage devoit être écrit, peu importe, ſans doute, aux gens de bien pour qui je l'ai compoſé: on me ſaura toujours quelque gré de n'avoir adopté ni le plan ni le ſtyle de perſonne, & ſurtout d'avoir été le premier qui ait tenté d'appliquer la philoſophie à la morale, d'établir des principes pour juger des cultes que les hommes ont inventés & de faire dériver de la nature nos rapports avec Dieu, nos loix ſociales & la chaîne de nos devoirs.

La philoſophie de la nature ſera diviſée en quatre parties.

La premiere, ſous le nom de PRINCIPES, eſt deſtiné à jeter quelques lumieres ſur la nature, à reconcilier la philoſophie avec l'homme de bien qui n'a pas le courage de penſer d'a-

près lui-même, & à poſer les fondemens de la morale.

C'eſt dans cette partie qu'on a jeté quelques idées ſur des queſtions de ſimple théorie qui ne ſont que du reſſort des philoſophes: on les a expoſées avec un ſcepticiſme qui ſeul peut en faire pardonner la hardieſſe: on eſt intimément convaincu que le droit de traiter des matieres qui tiennent à l'eſſence des êtres ſuppoſe une connoiſſance profonde de tous les myſteres de la nature: le ſage doit attendre pour les diſcuter que l'étude & la vieilleſſe aient blanchi ſes cheveux, & dans une ſcience ſi inacceſſible à nos regards ce ne ſeroit pas trop de ſoixante ans de travaux pour acheter le droit d'établir quelques conjectures.

La ſeconde partie, ſous le nom de

l'HOMME SEUL, renfermera nos connoiſſances ſur l'homme phyſique, & les moyens de fonder ſur la baſe de la nature l'édifice de notre félicité.

La troiſieme aura pour titre DIEU ET L'HOMME: c'eſt l'hiſtoire du théiſme & ſon apologie.

Enfin j'examinerai dans la quatrieme partie, ſous le nom de l'HOMME avec l'HOMME, les rapports de l'individu avec la ſociété : labyrinthe immenſe marqué par les erreurs de tant de grands hommes, & dont je ne puis me tirer moi-même ſi je n'ai le courage de Théſée dans le cœur, & entre les mains le fil de la nature.

Si jamais la philoſophie fut néceſſaire à quelqu'auteur, c'eſt ſans doute à celui qui écrit ſur la nature : j'ai donc mis à cet ouvrage le titre qui lui con-

vient, & c'eſt peut-être montrer quelque courage.

On a comparé la philoſophie à une eau corroſive qui mord d'abord ſur les préjugés & qui finit par attaquer les vérités éternelles de la morale. C'eſt dans cette eau que tremperent ſouvent leur plume Spinoſa, Bayle, Freret & La Mettrie. On verra par le ſoin que j'ai pris pour détruire leurs ſophiſmes, ſi j'ai eu deſſein de les imiter.

Oui, je ſerai pacifique parce que je ſerai philoſophe : eh ! comment ſortirai-je des bornes de la modération ? C'eſt l'aimable & douce nature dont j'interprete les loix : pour la peindre il faut l'imiter.

Dans le nombre infini de ſectaires avec qui j'ai été obligé de vivre, j'en ai vu beaucoup plus de dupes que de

frippons. Un philoſophe fait preſſentir dans la nature une vérité nouvelle, & un théologien le réfute : tous les deux peuvent être de bonne foi ; l'un écrit avec hardieſſe, parce qu'il croit tous les hommes dignes de le lire ; l'autre s'éleve contre lui, parce qu'il croit tous les philoſophes dangereux. Le ſeul coupable eſt celui qui dit des injures.

Je n'ai jamais oublié que le flambeau de la vérité devoit être préſenté aux hommes avec beaucoup de circonſpection à cauſe de la foibleſſe de leur vue. Voilà pourquoi j'ai reſpecté juſqu'à ces erreurs douces qui nous conduiſent le bandeau ſur les yeux à la félicité. Le ſage a trompé quelquefois la terre pour mériter des autels. Il n'y a que le fanatique ſombre & attrabilaire qui nous égare pour nous rendre malheureux ; c'eſt ſur lui qu'il faut tourner le flam-

beau de la philoſophie, s'en ſervir pour l'éclairer s'il n'eſt que foible ; & s'il eſt méchant par caractere & par ſyſtême, l'employer pour le brûler.

Je me fais gloire d'être en ſociété avec DIEU. Je regarde ſans ceſſe la religion comme le plus beau préſent que le ciel ait fait à la terre ; & il réſulte de mes principes qu'on n'eſt pas ſtupide parce qu'on a un culte, & que de toutes les erreurs ſur la divinité, la plus dangereuſe eſt l'indifférence.

Si cet aveu ne ſuffiſoit pas pour me faire pardonner mon hiſtoire du théiſme, j'ajouterois encore que la religion dont ma patrie s'honore n'entre point dans le plan de mon ouvrage. Je me contente de laiſſer entrevoir à l'Europe combien ſon culte a d'affinité avec celui de la nature. Pour le reſte de la terre, il peut calculer combien

ceux qu'il a adoptés s'en éloignent.

J'ai parlé de la liberté des peuples, mais ſans dégrader ma penſée, & ſans offenſer les gouvernemens.

J'ai traité des mœurs, mais ma plume a toujours été auſſi circonſpecte que mon imagination. La pudeur eſt un des plus beaux préſens que la nature ait fait à l'homme, & j'ai tâché de la peindre ſans la faire rougir.

En un mot j'ai écrit pour l'homme de bien de toutes les ſectes (ſi toutefois l'homme de bien eſt de quelque ſecte); j'ai conſulté ſon ame, j'ai ambitionné ſon ſuffrage, & le but de mon travail en ſera la récompenſe.

Je ne demande qu'une grace aux puiſſances de l'Europe, c'eſt de ne point me faire juger par leurs inquiſiteurs, ſoit qu'ils ſoient prêtres, ſoit qu'ils ſoient hommes de loi. Je ſens com-

bien il ſeroit aiſé d'empoiſonner mon livre ſi on vouloit me trouver coupable, & sûrement les membres d'une inquiſition n'attendront pas qu'ils m'aient lu pour me trouver coupable.

Parmi les autres claſſes de la ſociété, qui oſera me condamner ? J'apprends aux riches que leur intérêt n'eſt pas d'écraſer la terre. Je prouve à l'indigent que l'opulence conſiſte à rétrecir le cercle de ſes beſoins. Je triple les chaînes heureuſes qui lient le pere à ſes fils & l'épouſe à l'époux. Je dis au roi : *veille toujours pour faire toujours des heureux ;* & aux peuples : *adorez vos rois quand ils veillent, & reſpectez-les encore dans leur ſommeil.*

S'il eſt un homme de bien ſur la terre dont j'aie contriſté l'ame, j'atteſte la vérité éternelle, au ſein de qui je réſiderai quand cet ouvrage ſera

public, que mes intentions furent pures & droites. Dans la carriere immenſe que j'ai parcourue, il y a des objets que j'ai pu voir mal, mais sûrement il n'y en a point ſur lequel j'aie cherché à en impoſer.

Je m'arrête pour ne pas faire croire que j'ai beſoin d'apologie.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES.

EXPLICATION

Des Eſtampes de la Philoſophie de la Nature.

CHAQUE volume a en tête une vignette allégorique ſur Dieu, ſur l'immortalité, & ſur les autres grands objets qui ſont traités dans cet ouvrage. Nous ne ferons pas aux lecteurs l'injure de leur expliquer ces allégories.

ESTAMPE DU FRONTISPICE.

Le philoſophe, d'une main écarte le voile qui couvre la nature, & de l'autre préſente le flambeau de la vérité au fanatiſme qui ferme les yeux, pour ne point être ébloui de ſa lumiere. — *On lit au bas.*

Écoute la Nature, elle ne ment jamais.

TOME I. PAGE 137.

Épiménide dans ſa grotte, écrit en rêvant ſes conjectures ſur l'origine des choſes. — *On lit au bas.*

Quel livre fera naître ce rêve de pluſieurs ſiècles.

TOME I. PAGE 331.

Le combat étoit engagé dans les ſombres cachots de la mine de Coperberit; on ne voyoit par-tout que des mourants & des vainqueurs qui cherchoient à mourir : en ce moment

Valdemar deſcend ſur le champ de bataille ; le combat ceſſe ; le ſauvage reconnoît ſon amante : LE CIEL ET LA TERRE T'ONT TRAHI, dit Valdemar ; le Dalecarlien répond. TON CŒUR ME RESTE.

TOME II. PAGE 129.

Zénon, Platon & Épicure ſont un traité d'alliance aux pieds de la ſtatue de la vertu : — *On lit au bas.*

Le bonheur n'eſt que dans notre union.

TOME II. PAGE 271.

Jenni qui avoit acheté par ſon opprobre la grace de ſon époux, ayant demandé au Colonel à le voir, celui-ci entr'ouvre une fenêtre, & le montre ſuſpendu au gibet : Jenni tombe morte au pied du lit nuptial qu'elle venoit de profaner. — *On lit au bas.*

Ce monſtre & moi. . . nous ſommes immortels.

TOME II. PAGE 389.

Pythagore à qui la Nature entiere a paru animée, veut graver ſur un rocher les ſcènes dont il vient d'être témoin ; le rocher s'anime encore ſous le burin qui le mutile, & le philoſophe recule de ſurpriſe. — *On lit au bas.*

Quoi ! tout eſt ſenſible.

TOME III. PAGE 171.

Le lieu de la ſcène eſt une anſe de la mer d'Affrique à l'embouchure du Sénégal : un

homme marin arrache une huître du rocher ; un negre blanc épie l'amphibie pour lui lancer ſon filet, & Newton abandonne ſa lecture pour les inſtruire tous. — *On lit au bas.*

Quel eſt le droit plus fort c'eſt? . . . c'eſt . . . c'eſt ce qui fait que je te mange.

TOME III. PAGE 297.

L'Eſtampe repréſente l'intérieur du cabinet de Leibnitz ; on y voit Charles XII, qui converſe avec le philoſophe ſur la liberté : le roi eſt debout. — *On lit au bas.*

Un Roi n'eſt qu'un homme dans le cabinet de Leibnitz.

TOME IV. PAGE 21.

Orondal qui a conduit ſa fille auprès d'un monument funébre environné de cyprès, lui préſente l'urne qui renferme la cendre de ſon épouſe : Zima l'embraſſe avec attendriſſement, & s'écrie : O NATURE, RANIMERAS-TU UN JOUR CETTE CENDRE ? Orondal répond : PEUT-ETRE.

TOME IV. PAGE 157.

L'Hermaphrodite Tirefias calomnié par des courtiſannes & des prêtres, eſt condamné par l'aréopage. *On lit au bas ſa réponſe à la ſentence de ſes juges.*

Je conſens à être aveugle, je ne verrai point les hommes.

TOME V. PAGE 25.

L'Eunuque Narſès paroît dans l'attitude d'un homme plongé dans le déſeſpoir ; on voit ſur la table la quenouille que l'Impératrice Sophie vient de faire tenir à ce vice-roi : un aveugle qu'il veut envoyer aux ennemis de l'état pour les introduire dans Rome, lui reproche l'atrocité de la vengeance, QUI ES-TU, dit l'eunuque, POUR MAUDIRE NARSÈS? l'aveugle répond, JE SUIS BÉLISAIRE.

TOME V. PAGE 93.

L'Eſtampe repréſente un citoyen qu'on traîne ſur la claie pour le crime de ſuicide : on a forcé ſa veuve d'aſſiſter avec ſes enfants à ce ſpectacle. — *On lit au bas un mot de cette mere infortunée.*

O mes enfants !... tout dit à votre mere, mourez, mais elle aura le courage d'attendre le ſignal de la nature.

TOME VI. PAGE 343.

On a choiſi pour ſujet de l'Eſtampe, l'inſtant où Socrate va boire la ciguë : Platon, Criton & les autres philoſophes l'environnent : l'impétueux Alcibiade y paroît en oppoſition avec le froid Philoxène. *On lit au bas le mot de Socrate à l'athée qui eſt venu le voir mourir.*

Crois-tu que j'aurois quelque courage, ſi Dieu ne me regardoit pas.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES.

LIVRE I.

De la Nature.

JE voudrois commencer mon ouvrage par des axiomes, & je me vois contraint de le commencer par des conjectures. PRINCIPES.

Qu'eſt-ce que la Nature ? voilà la premiere énigme que la philoſophie a beſoin de deviner, quand elle veut calculer les rapports qui lient entr'eux les êtres intelligens.

PARTIE I.

Heureuſement ce livre ſera court : je n'ai qu'un détroit à traverſer ſans bouſſole : dès que je ſerai en pleine mer, je retrouverai mon aſtronomie, mon pilote & mes étoiles.

CHAPITRE I.

De quelques philoſophes qui ont écrit ſur la Nature.

PLUSIEURS écrivains ont avant moi traité de la nature : les uns vouloient être utiles, les autres n'aſpiroient qu'à être célebres. PRINCIPES.

Parmi les livres de ce genre, faits pour rendre à jamais reſpectable le nom de philoſophe, nous devons regretter particuliérement un traité de Xénophane intitulé *de la Nature*, & brûlé dans l'incendie de la bibliotheque des Ptolomées; c'eſt ce Xénophane fondateur de l'éléatiſme, qui parla de DIEU d'une maniere ſublime avant Platon, qui oſa en rendant juſtice au genie d'Homere & d'Héſiode critiquer leur abſurde théogonie, & qui lorſque la phyſique étoit à peine à ſon berceau, éclaira les Grecs ſur la vraie combinaiſon des élémens ſecondaires, ſur le ſéjour primitif de la mer au-deſſus de notre globe & ſur la pluralité des mondes.

La Chine de ſon côté a perdu un livre d'un diſciple de Cong-fut-ſée, ayant le même titre que celui de Xénophane, & deſtiné par ſon auteur à entr'ouvrir le rideau derriere lequel ſe cache la nature quand elle organiſe les êtres.

Il ne nous reſte de l'antiquité ſur cette matiere ſublime que l'ouvrage fameux de Lucrece ſur la *nature des êtres*; monument de génie qui fit ſoupçonner à Rome qu'elle pouvoit aſpirer à une autre gloire qu'à celle d'enchaîner la terre, & le ſeul des poëmes qui ait mérité d'être cité & réfuté par des philoſophes.

Malheureuſement pour la gloire de Lucrece, ce poëme anéantit tous les liens qui uniſſent l'homme à DIEU & l'homme à l'homme; & l'ame ſenſible & honnête regrette qu'un des plus beaux génies de l'antiquité, ne ſe ſoit permis d'interpréter la nature que pour corrompre ſes oracles, ait proſtitué ſa plume immortelle à écrire contre l'immortalité, & n'ait établi pour baſe de la vertu que l'athéiſme abſolu de Diagoras, ou les dieux frivoles des intermondes d'Épicure.

Il y a loin du poëme de Lucrece à un

livre connu en Allemagne ſous le nom de *catena aurea* ou *chaîne d'or*, & chez nous ſous celui de *théorie de la nature*; malgré les vingt éditions latines de l'ouvrage allemand & les éloges des enthouſiaſtes de l'alchymie, ce n'eſt qu'un expoſé en langue hiéroglyphique des principes néceſſaires pour parvenir non à la nature, mais à la chimere du grand œuvre. PRINCIPES.

Tandis que les diſciples de Paracelſe multiplioient en Allemagne les éditions de la *chaîne d'or*, un philoſophe célebre jetoit en France quelques idées ſur *l'interprétation de la nature*, faites pour germer dans toutes les têtes penſantes; ſi le public alors ne les accueillit pas, c'eſt peut-être parce qu'il ſe vit tranſporté dans un monde nouveau, ſans y avoir été préparé par des ouvrages intermédiaires: ce petit livre renferme en cinquante pages plus de principes qu'il n'y en a dans toutes les œuvres de Malebranche: c'eſt là qu'on apprend aux hommes à ſyſtême, à eſtimer la ſcience des faits, & aux manœuvres de la philoſophie à reſpecter la

PARTIE I.

génie, lors même qu'il s'égare en vains ſyſtêmes : c'eſt là qu'on prouve que le tâtonnement de la philoſophie rationnelle a fait autant de bien au monde que la marche sûre, mais lente de la philoſophie expérimentale : c'eſt là qu'on prémunit contre le danger de former des méthodes excluſives de s'abandonner aux conjectures de l'analogie, & de plier les vérités reconnues à de frivoles hypotheſes : c'eſt là qu'on donne l'art de concilier les phénomenes contradictoires, de les enchaîner pour deviner l'ordonnance générale des êtres, & de regarder la réflexion unie à l'expérience, comme ce levier avec lequel Archimede propoſoit de remuer l'univers.

Le *code de la nature* ſuivit de près ſon *interprétation* ; il étoit tout ſimple en effet que l'édifice fût élevé après la conſtruction de l'échafaut.

L'ingénieux auteur de cette nouvelle légiſlation a pour but de chercher une ſituation dans laquelle l'homme ſoit auſſi heureux & auſſi bienfaiſant qu'il peut l'être, &

cette ſituation il la trouve dans un gouvernement où il n'y auroit point de propriété: mais d'abord quand un citoyen n'a rien en propre, il lui eſt aſſez difficile d'exercer la bienfaiſance: de plus il falloit compoſer un code de la nature pour ſe rendre utile aux hommes en ſociété, & non pour inſtituer une nouvelle république de Platon à l'uſage de quelques gens de bien viſionnaires. PRINCIPES.

On s'eſt étonné auſſi à la lecture de ce petit ouvrage, de quelques principes dont toute l'éloquence de l'auteur ne ſauroit pallier la fauſſeté: ces principes ſont par exemple que l'homme naiſſant eſt dans une indifférence totale même pour ſa propre éxiſtence (*a*); que le mal phyſique n'exiſte pas (*b*); que le mal moral n'eſt rien pour la providence (*c*); & que l'avarice eſt le ſeul vice de l'univers (*d*).

Le dirai-je encore? ce qui a empêché le pu-

(*a*) *Code de la nature*, édit. de 1755. pag. 20.

(*b*) *Ibid.* pag. 125.

(*c*) *Ibid.* pag. 153.

(*d*) *Ibid.* pag. 29.

PARTIE I.

blic d'applaudir au légiſlateur de la nature, c'eſt que ſon livre n'eſt qu'une apologie déguiſée de la *Baſiliade*; & la chûte du poëme épique en proſe a entraîné celle du panégyrique.

Malgré tous ces défauts, il y a dans le code *de la nature*, auſſi bien que dans ſon *interprétation*, une foule d'idées neuves & de principes vraiment philoſophiques qu'on chercheroit vainement dans beaucoup d'ouvrages contemporains dont le ſuccès n'eſt point conteſté; mais c'eſt à la poſtérité à peſer dans ſes balances impartiales & nos critiques & nos éloges.

Un Anglais plus connu en France par les louanges que lui ont donné ſes compatriotes que par ſes ouvrages, le profeſſeur Huchetſon publioit vers le même tems à Dublin ſon *ſyſtéme de philoſophie morale*, ouvrage plein de ſens, mais qui n'ajoutant rien à la maſſe des idées reçues ſur les rapports des êtres, ne ſaurait faire époque dans l'hiſtoire de la nature.

Il n'y a dans ce *ſyſtéme de philoſophie*

morale, ni ſyſtême, ni philoſophie, ni vues neuves ſur la morale : l'unique idée qui ſemble appartenir à ſon auteur, eſt ſon analyſe de l'inſtinct moral : il eſt vrai que le parti ingénieux qu'il en tire prouve ce qu'il auroit pu faire en ce genre, s'il s'étoit moins défié de ſon génie, & qu'il eût tenté d'interpréter le livre ſu-ſublime de la nature, au lieu de compiler Grotius, Puffendorff, Comberland & Burlamaqui.

La traduction d'Huchetſon parut en France la même année que mon ouvrage, & l'accueil dont le public honora mes faibles eſſais engagea le libraire du *ſyſtême* à le faire reparoître déguiſé ſous le titre de *philoſophie naturelle* ; perſonne ne fut la dupe de cette manœuvre typographique, & le libraire obligé de garder ſa *philoſophie naturelle* fut réduit à s'indemniſer en vendant la *philoſophie de la nature*.

En 1761 parut en Hollande un eſpece de roman philoſophique ſous le titre de la *nature* : ouvrage d'un homme d'eſprit, mais qui annonce plus le deſſein de paroître ſingulier que celui d'être vrai. Les cinq volumes in 8°. dont il eſt compoſé ne ſont déſtinés qu'à développer

deux vérités, & trois ou quatre paradoxes.

Le premier volume, le ſeul qui ſoit connu en Europe, traite de l'équilibre du bien & du mal; l'auteur plie tous les faits & tous les raiſonnemens à ſon ſyſtême ſuivant l'uſage de tous les faiſeurs de ſyſtême: mais quelqu'effort qu'il faſſe pour ſoulever le baſſin du mal, il reſte dans ſa poſition naturelle, & ſon poids continue à écraſer l'univers.

Le ſecond eſt deſtiné à mettre dans le plus grand jour une vérité très-importante: c'eſt que les attributs que nous donnons à DIEU ne déſignent point ſa nature, mais ſeulement notre ignorance; je regrette cependant que l'auteur au lieu de s'égarer froidement dans de vagues diſcuſſions de métaphyſique, n'ait pas cherché à expoſer les ſuites affreuſes qu'a entraîné cet anthropomorphiſme: il falloit diſcuter en dix pages, ſi les théologiens de toutes les religions ont bien fait de charger DIEU de leurs propres attributs; & employer le reſte du livre à éclairer les manœuvres du fanatiſme, de ce fanatiſme qui a cherché à conſacrer ſon orgueil, ſa bizarrerie & ſon intolérance en les

divinisant, & qui n'a songé qu'à tourmenter ses propres victimes, en les immolant sur les autels d'un DIEU anthropophage. PRINCIPES.

Le troisieme volume *de la nature* traite de l'origine du monde, de son antiquité, de ses bornes & de sa durée : vaste matiere de conjectures qui a fait déraisonner jusqu'ici tous les philosophes, qui ont plus cherché à étonner les hommes qu'à les instruire : je serai peut-être aussi entraîné par la chaîne de mes idées à exposer mes doutes sur ce sujet : mais du moins ce ne seront que des doutes, & encore seront-ils renfermés en quelques pages.

Je trouve dans le quatrieme volume une idée heureuse à laquelle l'ingénieux auteur a donné tout son développement ; il s'agit de l'animalité des êtres : le philosophe examine la grande echelle de la nature depuis l'homme jusqu'à l'atôme ; il prouve que tout ce qui existe sur ce globe est une partie de la matiere animée, & que les formes diverses sous lesquelles les corps se présentent à nos yeux, la variété de leur organisation & leurs différentes manieres de se nourrir, de s'accroître & de

PARTIE I.

multiplier, ne nous autoriſent point à leur ravir l'animalité : ces principes conduiſent à des remarques ſur l'intelligence des plantes, ſur la ſenſibilité des foſſiles & ſur les facultés des élémens ; le livre eſt terminé par des conjectures ſur l'animalité de notre globe & des corps céleſtes qui l'environnent : il eſt difficile d'admettre toutes les hypotheſes de ce volume, mais il le ſeroit encore plus de les réfuter.

Le dernier tome du livre de *la nature* ſert à développer une des plus ſingulieres rêveries qui ait encore paſſé par la tête des philoſophes ; on ſuppoſe que la nature s'occupe d'ans l'atelier du globe à faire ſans ceſſe des ébauches de l'homme, & à les perfectionner ; ainſi parce qu'il y a parmi les foſſiles, des pierres qui repréſentent un cerveau, un ſein, & les organes générateurs des deux ſexes, on les regarde comme l'apprentiſſage de la nature qui s'eſt eſſayée à produire la tête hardie de Monteſquieu, la gorge de Cléopatre, & l'hermaphrodiſme parfait de Tirésias.

Comme les premiers eſſais ne répondent

jamais à l'attente de l'artiſte, la nature qui n'eſt pas contente du moule des foſſiles, forme celui des plantes; elle donne aux végétaux notre ſtructure intérieure, notre ſenſibilité, notre tranſpiration, notre ſommeil & nos maladies: elle s'amuſe même pour qu'on ne doute pas de ſes vues à tailler des champignons en hommes & des mandragores en femmes. PRINCIPES.

On s'imagine bien que le type humain ſe perfectionne en paſſant des plantes aux animaux: en effet comment ſe refuſer à admettre le ſyſtême de notre philoſophe, quand on voit dans les Indes des ſerpens qui portent ſur leur dos des maſques de tête humaine, & dans les fleuves d'Afrique des carpes qui ſont anthropomorphes?

S'il n'y avoit pas dans ce volume *de la nature* une marche philoſophique par principes & par corollaires, un appareil d'érudition phyſique & des planches d'hiſtoire naturelle, on ſeroit tenté de croire que l'auteur a voulu reſſuſciter les contes des Fées, les voyages de Gulliver, ou le roman de Micromégas.

Enfin quelques mois après l'impreſſion de

la *philoſophie de la nature* parut le *ſyſtême*, ouvrage de l'imagination la plus exaltée comme de la plume la plus licencieuſe, & le monument le plus hardi que l'effronterie cynique ait érigé en faveur de l'athéiſme & de la doctrine de l'anéantiſſement.

L'athée qui, ſous le maſque du traducteur du Taſſe, a ainſi traveſti la nature en ſyſtême, ſe propoſe dans ſon livre d'anéantir l'homme lorſque ſes organes ſe décompoſent, de ſubſtituer à DIEU qu'il détrône, de vaines idées d'ordre & d'harmonie, & de faire dériver le code ſocial, du dogme deſtructeur de la fatalité.

Ce n'eſt point ici le lieu de venger Dieu, la nature & les philoſophes, des ſophiſmes criminels du nouveau Diagoras; l'occaſion s'en préſentera ſouvent dans le cours de cet ouvrage, & je la ſaiſirai toutes les fois que je pourrai dire la vérité ſans faire de ſatires.

CHAPITRE II.

De l'opinion philoſophique, que les corps n'exiſtent pas.

PRINCIPES.

CE fut une ſinguliere rumeur dans le monde littéraire, quand des philoſophes dont la tête étoit bien organiſée, deſcendirent dans l'arene, & vinrent, le ſophiſme & le dilemme en main, défier tous les êtres qui raiſonnent, de leur prouver qu'il exiſte quelque choſe dans la nature.

On crut d'abord n'être que ſpectateur d'une ſcene de comédie. On regarda les nouveaux athletes comme des charlatans adroits qui vouloient étonner par les tours de force de leur dialectique ; & on ne s'empreſſa pas plus à leur répondre, qu'à réfuter les écrivains qui ont fait l'éloge de la fievre, ou qui ont dit que l'inſtant de notre mort étoit une jouiſſance, ou qui ont écrit que la nature s'eſſayoit à faire l'homme, en développant le germe d'une mandragore.

PARTIE I.

Dans la ſuite, de bons eſprits examinerent la perſonne de ces ſophiſtes & leurs objections : ils virent qu'ils n'étoient ni en délire ni en gaieté, & ils craignirent de ſe meſurer avec des hommes qu'on ne pouvoit combattre raiſonnablement qu'avec la logique des épigrammes.

Il eſt certain que Zenon d'Elée a ſoutenu ſerieuſement qu'il n'y a rien dans l'univers (*a*) ; Pyrrhon, par ſon doute univerſel, ajouta de nouvelles preuves à ce ſophiſme (*b*) ; & de nos jours l'évêque de Cloyne a réduit les rêveries de Zenon & de Pyrrhon en ſyſtême (*c*).

Je me figure qu'un enthouſiaſte de Berkley expoſeroit ainſi ſes idées à des têtes métaphyſiciennes, pour les renverſer :

« Mes amis, vous êtes environnés de phi-
» loſophes empiriques qui vous diſent : venez

(*a*) *Si Protagoræ credo, nihil in rerum natura eſt niſi dubium ; ſi Nanſiphani, hoc unum certum eſt nihil eſſe certi ; ſi Parmenidi, nihil eſt præter unum ; ſi Zenoni, ne unum quidem.* Senec. epiſtol. LXXXVIII.

(*b*) *Diog. Laert.* lib. 9.

(*c*) *Entretiens d'Hylas & de Philonoüs.*

» à

» à moi ; je ſuis initié dans tous les myſteres
» de la nature ; mon cerveau eſt une ency-
» clopédie, & il renferme des remedes infail-
» libles pour vous guérir de votre ignorance.

PRINCIPES.

» Juſqu'ici vous avez cru ſur leur foi &
» ſur le rapport de vos ſens, qu'il exiſtoit des
» corps : cette croyance eſt le plus grand des
» préjugés : tout philoſophe dogmatiſte eſt
» ou ſtupide ou frippon ; quelquefois il eſt
» l'un & l'autre.

» Pour le rapport des ſens, il eſt abſolu-
» ment infidele : ils vous diſent que la cha-
» leur, l'odeur & la couleur ſont dans les
» objets ; & ce ne ſont que des modifications
» de votre ame. Cette illuſion perpétuelle de
» vos organes eſt démontrée, ſi pourtant
» quelque choſe peut l'être.

» Puiſque vos ſens vous trompent, en vous
» aſſurant que le corps que vous touchez eſt
» froid, coloré ou odoriférant, ils doivent
» vous tromper encore, en vous perſuadant
» qu'il eſt étendu : or, l'étendue, ſuivant les
» aveugles nés, qui vous ont fait philoſophes,

PARTIE I.

» conſtitue l'eſſence de la matiere : donc la » matiere eſt un être de raiſon.

» Ne dites point que DIEU vous trompe- » roit, s'il vous donnoit une idée des corps » tandis qu'ils n'exiſtent pas: les dix-neuf ving- » tiemes du genre humain ſont perſuadés que » le ciel eſt bleu dans un tems ſerein, que le » ſoleil éclaire l'horiſon, & que des corpuſcu- » les odoriférans s'exhalent des aromates : ce- » pendant le petit nombre de phyſiciens qui » écrivent contre ces préjugés, ne prennent » point l'Être ſuprême pour le mauvais prin- » cipe.

» Croyez-moi, tous les êtres que nous » appercevons, ne ſont que nos propres » idées : or, une idée ne peut exiſter que » dans un eſprit, comme un eſprit ſeul eſt en » état de la produire.

» Une intelligence ſupérieure nous donne » des ſenſations, & voilà l'exiſtence de DIEU » démontrée : les intelligences humaines ſont » affectées de ces ſenſations, & voilà la nôtre » hors de l'atteinte du ſcepticiſme.

» Quant à ce qu'on appelle l'univers, il

» eſt purement idéal ; le ſuprême Architecte en » a tracé le plan dans notre imagination ; mais » il n'eſt pas en ſon pouvoir de le réaliſer : » ainſi ce n'eſt que l'harmonie entre nos idées » qui mérite le nom de *nature*. »

PRINCIPES.

Si parmi les jeunes métaphyſiciens qui écouteroient ce ſubtil viſionnaire, il ſe trouvoit une tête froide qui voulût perdre ſon tems à le confondre, je crois qu'il pourroit raiſonner ainſi :

« Mes amis, il y a long-tems que les » têtes exaltées ſe mêlent de créer de nou- » veaux mondes : pour moi, je ſuis content » de celui que j'habite ; & voici quelques ré- » flexions que j'oppoſe au lunatique qui veut » m'ôter le ſoleil qui m'éclaire, les alimens » dont je me nourris, mon atmoſphere, ma » maiſon, & ma maîtreſſe.

» Je voudrois bien ſavoir quel eſt le plus » hardi charlatan, du philoſophe qui dog- » matiſe de ſang-froid ſur les vérités phyſi- » ques qu'il découvre, ou du pyrrhonien en- » thouſiaſte qui, voyant clair, marchant » avec liberté, & digérant bien, aſſure qu'il

» ne voit, ni ne marche, ni ne digere, mais » qu'il ſe contente de raiſonner ſur la vue, » ſur le mouvement & ſur la digeſtion.

» Diſciples de Pyrrhon & de Berkeley » vous voulez que le monde n'exiſte que par » vos idées : mais vos idées vous viennent » des ſens ; c'eſt une des premieres vérités de » la nature, & depuis Locke, il n'eſt plus » permis au philoſophe d'en douter.

» Puiſque vos connoiſſances vous vien- » nent par vos ſens, ces ſens exiſtent donc : » or des ſens ne ſont pas des idées ; quand » j'entends un duo de Pergoleſe, mon or- » gane par lequel ſe tranſmettent les ſons » harmonieux, n'eſt pas de l'harmonie : » quand je ravis un baiſer à ma maîtreſſe, » & que mon ame vient errer ſur ſes levres » de roſe, je ſens que la volupté que je goûte » par le tact vaut mieux que de frivoles rai- » ſonnemens ſur la volupté.

» Cependant le rapport des ſens, je le ſais, » eſt quelquefois infidele : mais la réflexion le » rectifie, & c'eſt parce que DIEU nous a

» donné à la fois des organes & de la raiſon, » qu'il n'eſt pas le mauvais principe.

PRINCIPES.

» Il y a plus : vous raiſonnez avec moi » pour me perſuader que l'univers entier n'eſt » que le rêve d'un ſeul homme : vous ſuppo- » ſez donc que j'exiſte ; or, ſi vous étiez dans » votre ſyſtême auſſi conſéquent que vous êtes » audacieux, vous devriez faire de moi un être » de raiſon ; car enfin votre idée ne vous » aſſure que de l'exiſtence de deux eſprits, de » celui qui vous remue & du vôtre : dans » votre hypotheſe, il n'y a d'acteurs ſur la » ſcene du monde que DIEU & vous.

» Vous direz peut-être que moi, qui » vous réfute, je ne ſuis qu'une de vos idées : » or c'eſt le moyen de me réduire au ſilence, » mais ſans que votre cauſe en ſoit meilleure : » car enfin je n'ai pas le pouvoir de ſortir de » la nature & de vous en tirer, pour vous » convaincre de l'extravagance de votre » ſyſtême. -- Adieu, je vais m'occuper à » éclairer le monde, pour vous, vous pou- » vez l'anéantir à votre gré : converſez,

PARTIE I.

» puiſque c'eſt votre bon plaiſir, avec » vos idées, je vous abandonne à vos » rêveries diſparates, & à vos mono- » logues. »

CHAPITRE III.

De l'obſcurité qu'on a répandue ſur la Nature en la définiſſant.

PRINCIPES.

LES premiers prêtres de l'ancienne Égypte ont mieux réuſſi à peindre la nature que les philoſophes à la définir : ils lui ont mis un grand voile ſur la tête, & ils ont dit qu'il n'étoit donné à aucun homme de le lever (*a*) ; un tel hiéroglyphe vaut mieux que la plupart de nos ſyſtêmes.

Cependant quelques ſophiſtes de Memphis tenterent de lever ce voile ſacré, & ils crurent appercevoir dans le ſymbole des prêtres, un être métaphyſique qu'ils appellerent deſtin ou néceſſité, & qui ſans intelligence avoit formé les êtres intelligens : ce fantôme de nature paſſa en Grece & à Rome avec la théogonie égyptienne, &

(*a*) Plutarch. *de Iſide & Oſiride.*

PARTIE I.

on lui ſubordonna tout, juſqu'à Jupiter, le chef de la république des dieux : cependant on ne voit pas qu'il ait été honoré d'aucun culte par le peuple, quoique connu dans des pays ou l'on déifioit la fievre des crocodiles & des oignons. (*a*)

Ariſtophane, qui étoit plus poëte que philoſophe, dit qu'*à la naiſſance du monde la nuit produiſit un œuf d'où l'on vit éclore l'amour aux ailes dorées, qui, ſe mélant avec le chaos, engendra les hommes* (*b*) : dans

(*a*) Rendons juſtice aux polithéiſtes : ils n'adoroient pas le nom, mais la choſe : pour peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire religieuſe de l'antiquité, on s'apperçoit que cette foule de divinités dont elle avoit adopté le culte, n'étoit autre choſe que la nature conſidérée ſous les différens rapports que faiſoit naître ſon pouvoir ou ſa bienfaiſance : ainſi le feu, principe du mouvement, étoit adoré ſous le nom de Jupiter ; Junon fut le ſymbole des airs, Neptune celui des mers ; & je ſuis perſuadé, dit Ciceron, *eos qui dii appellantur rerum naturas eſſe. De natur. deor.* lib. 3 cap. 24. Nous avons dit beaucoup de mal du polithéiſme ; c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé de calomnier une religion ancienne que d'en faire l'objet de ſes études.

(*b*) Voyez ſa comédie *des oiſeaux* vers 694 : au reſte ce célebre calomniateur de Socrate, n'eſt ici que le copiſte ſervile d'Héſiode.

cette allégorie, l'amour désigne la nature : mais qu'eſt-ce que le chaos ? comment la nature peut-elle épouſer le chaos ? & par quelle bizarrerie le principe de tout a-t-il un principe ?

PRINCIPES.

Epicure, dans ſa définition, ſe rapproche de la théogonie du ſecond âge de l'Egypte : ſi l'on en croit La Mettrie, qui avoit beaucoup étudié ce philoſophe. Sa *Nature* dénuée de connoiſſances & de ſentiment, faiſoit des êtres comme le bourgeois-gentilhomme de Moliere fait de la proſe, c'eſt-à-dire, ſans le ſavoir : auſſi aveugle lorſqu'elle donnoit la vie, qu'innocente quand elle plongeoit dans le néant (*a*), cette nature méchanique reſſemble bien à la néceſſité.

Straton, en réformant le ſyſtême d'Epicure, ne fit qu'y ajouter une erreur de plus : la nature, ſuivant ce péripatéticien, eſt un principe aveugle & néceſſaire, qui ne ſent rien, qui ne connoit rien, & qui ſe conforme

(*a*) *Œuvres philoſ.* de La Mettrie, édit. in 4°. ſyſt. d'Epic. pag. 332.

PARTIE I.

cependant à des loix éternelles (*a*). Il eſt difficile d'imaginer comment on peut être néceſſaire & dépendre, ſe conduire en aveugle & ſe conformer à des loix éternelles.

Quand Ariſtote a défini la nature, le principe éternel du mouvement & du repos (*b*), il a réellement levé un coin du voile qui la couvre; cependant le repos, en bonne phyſique, n'eſt qu'une abſtraction; & le mot de mouvement, pour l'homme ſans préjugé, eſt ſynonyme à celui d'exiſtence.

Les Stoïciens, s'il en faut croire Séneque leur interprete (*c*), & Lactance leur hiſtorien (*d*), n'eurent que des idées vagues

(*a*) Diog. Laert. *in vita Stratonis.*

(*b*) Ariſt. phyſic. lib. 3. cap. 1.

(*c*) *Nihil naturæ eſt ſine Deo, nec Deus ſine natura; ſed idem eſt uterque.* Senec. de benefic. lib. 4 cap. 7. Ce dieu de Séneque eſt la fatalité.

(*d*) Voici le texte de Lactance: *Iſti uno naturæ nomine res diverſiſſimas comprehenderunt; Deum & mundum, artificem & opus: dicunt que alterum ſine altero nihil poſſe; tanquàm natura ſit Deus mundo permiſtus; nam interdum ſic confundunt, ut ſit Deus ipſa mens mundi, & mundus ſit corpus Dei, quaſi verò ſimul eſſe cœperint mundus & Deus.* Lact. lib. 7. cap. 1.

ſur la nature : ils confondirent la cauſe & l'effet, l'artiſte & l'ouvrage : ils ſuppoſerent que le monde étoit un coloſſe immenſe qui avoit DIEU pour ame, & pour corps la nature : idée grande pour un poëte ; car la grandeur s'allie fort bien avec l'extravagance. PRINCIPES.

Jordanus Brunus, ce La Mettrie du 16eme. ſiecle, qui écrivoit contre Ariſtote & contre toutes les religions de la terre, & qui fut brûlé vif par ordre du ſaint office, moins pour avoir été irréligieux, que pour avoir combattu Ariſtote ; Jordanus Brunus, dis-je, rêva beaucoup ſur DIEU & ſur la nature : il fit de l'une une monade, & de l'autre une meſure (*a*). Leibnitz a pris ſa monade ; mais perſonne n'a adopté ſa meſure.

Le phyſicien Boyle a fait une diſſertation angloiſe ſur les divers ſens qu'on peut donner au mot *nature* : après avoir examiné toutes ſes acceptions grammaticales, il donne ſa définition philoſophique ; & la voici : « La

(*a*) Voyez ſon traité *della cauſa principio è uno* ; ſi cependant il exiſte encore en France.

PARTIE I.

» nature eſt le réſultat de la matiere uni-
» verſelle, ou de la ſubſtance corporelle de
» l'univers : réſultat par lequel tous les corps
» qui le compoſent ſont en état de modi-
» fier ou d'être modifiés, ſuivant les loix
» du mouvement établies par l'Être ſu-
» prême. (*a*) Cette définition n'a pas l'obſ-
curité de celle de Brunus, mais on y re-
connoît tous les préjugés de ſon ſiecle : le
principe de tout n'eſt-il qu'un réſultat ? les
corps ſont-ils modifiés par un réſultat ? &
comment la matiere univerſelle eſt-elle diſ-
tinguée du mouvement ? Au reſte le génie de
Boyle le portoit moins à définir la nature,
qu'à la ſurprendre dans le ſecret de ſes opéra-
tions ; & il faut pardonner à ce phyſicien cé-
lebre ſes ſyſtêmes, en faveur de ſes expériences.

(*a*) Cette définition regarde la nature univerſelle ; quand à la nature particuliere des êtres individuels, elle conſiſte, ſuivant le même écrivain dans, l'harmonie de ſes attributs méchaniques, tels que le volume, la figure, la ſituation, la contexture & le mouvement local, autant que cela eſt néceſſaire pour conſtituer chaque eſpece. Voyez *A frée inquiry in to the vulgarly received notion of nature*, dans l'édition in-folio des œuvres de Boyle. tom. IV. p. 372. Col. 1.

Un philoſophe ingénieux de nos jours s'eſt rencontré avec Boyle, quand il a dit que la nature étoit le réſultat général actuel de la combinaiſon des élémens (*a*); & il eſt bien étonnant qu'il ſe ſoit rencontré dans une erreur avec un écrivain du ſiecle dernier, lui qui étoit fait pour annoncer la vérité à ſes contemporains & à la poſtérité.

Berkeley, comme nous l'avons déjà dit, a défini la nature, *l'harmonie entre les idées* (*b*); mais le viſionnaire Berkeley n'eut jamais d'idées ſaines ſur la nature.

Un autre viſionnaire anglois, le ſubtil Cudworth, repréſente la nature comme un être créé & vivant, qui, ſous la direction de l'éternel Géometre, maintient l'harmonie dans l'univers : cette eſpece de génie extraordinaire fait partie dans ce ſyſtême, de l'animalité répandue dans la matiere : on peut l'appeller la nature plaſtique par excellence; & elle agit (je me ſers des termes de l'auteur)

(*a*) *Penſées ſur l'interprét. de la nat.* pag. 88.
(*b*) *Entretiens d'Hylas & de Philonoüs*

PARTIE I.

néceſſairement, magiquement & par ſympathie (*a*). Il ne faut pas plus combattre le génie ſympathique de Cudworth, que l'univers idéal de l'évêque de Cloyne, & le principe hilarchique de Paracelſe.

Le philoſophe de nos jours qui s'eſt le plus exercé à faire main baſſe ſur les abſtractions, ſur les idées metaphyſiques, & ſur tous les habitans du monde intellectuel, l'auteur du *ſyſtême*, devoit, conſéquemment à ſes principes, ouvrir en entier le rideau derriere lequel ſe cache la nature, & il eſt en la definiſſant auſſi obſcur que les écrivains qu'il foudroie : « Les différentes propriétés des » matieres, dit ce patriarche de l'athéiſme, » leurs différentes combinaiſons, leurs façons » d'agir ſi variées, qui en ſont des ſuites né- » ceſſaires, conſtituent pour nous les eſſen- » ces des êtres ; & c'eſt de ces eſſences di- » verſes que réſultent les différens ordres,

(*a*) Syſtêm. intellect. de Cudworth, differt. *de natura genitrice*. pag. 159. 173. 180. & de la traduct. & de l'édit de Mosheins.

» rangs ou ſyſtêmes que ces êtres occupent, » dont la ſomme totale, fait ce que nous appellons la nature (*a*). » C'eſt ainſi que parloit ſans doute l'hiérophante, quand il initioit les Grecs dans les myſteres d'Eleuſis: ſes oracles étoient d'autant plus reſpectés, qu'on étoit moins à portée de les entendre.

Voulez-vous encore, non des idées, mais des phraſes ſur le principe des êtres ? liſez le livre de la *nature*. « J'entens par ce mot, » dit le philoſophe, non la cauſe unique, » mais l'acte unique de cette cauſe, ou bien » l'ordre dans lequel les choſes procedent: » ordre uniforme, quelque bizarres, qu'en » ſoient les réſultats à notre jugement :

(*a*) *Syſtême de la nature*, tom. 1. chap. 1. pag. 110. Cette définition, au reſte, paroit à l'auteur ſi énigmatique qu'il, ſe croit obligé un moment après de l'interpréter: il entre donc dans quelques détails ſur la nature, ſoit priſe dans le ſens le plus étendu, ſoit reſtreinte à déſigner les qualités des êtres individuels. Mais je n'ai pas le courage de le ſuivre dans ſes idées méthaphyſiques ſur le *grand tout*, ſur les *réſultats* de la matiere univerſelle, & ſur les *eſſences* des êtres: ce n'eſt point à la philoſophie de la nature à déchiffrer des logogryphes & à deviner des énigmes.

PARTIE I.

» ordre invariable, quoique l'orgueil ſe
» flatte vainement d'en changer le cours:
» ordre où viennent ſe placer tous les êtres
» par une alternative de générations, &
» de deſtructions, pour concourir à cette
» variété d'événemens qui doit embellir
» les annales du monde (*a*).

Phraſe pour phraſe, j'aime autant le commentaire éloquent du Pline de la nation ſur le mot nature: *La nature*, dit le comte de Buffon (*b*), *n'eſt point une choſe* : on a fait de la nature un génie, une idée, une meſure : mais perſonne ne s'eſt encore aviſé d'en faire une choſe : *car cette choſe ſeroit tout* : pourquoi une choſe ne ſauroit-elle exiſter ſans être le grand tout ? *la nature n'eſt point un être* : qu'eſt-ce donc ? *car cet être ſeroit* DIEU : oui, dans le ſyſtême de Spinoſa ; mais non pour le philoſophe qui ne fait point de ſyſtêmes : *on peut la*

(*a*) *De la nature*, tom. 1. part. 1 chap. 4.

(*b*) *Premiere vue de la nature*, hiſt. natur. petite édit. complette, tome 24 pag. 3.

conſidérer,

conſidérer comme une puiſſance vive & immenſe, qui embraſſe tout, qui anime tout: la nature une puiſſance! nous voilà replongés dans le néant des abſtractions : *cette puiſſance eſt de la puiſſance divine la partie qui ſe manifeſte* : voilà donc la nature identifiée avec DIEU ! *c'eſt en méme tems la cauſe & l'effet, le mode & la ſubſtance, le deſſein & l'ouvrage* : ces antitheſes ſont pour moi un tiſſu d'hieroglyphes. Au reſte, ſi la nature étoit une cauſe ou une ſubſtance, il faudroit bien que ce fût un être ; & ſi elle étoit un mode ou un ouvrage, il faudroit bien que ce fût du moins une choſe : je voudrois encore qu'un prêtre égyptien m'expliquât les phraſes myſtérieuſes qui ſuivent : *la nature eſt elle-méme un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier ſans ceſſe actif qui ſait tout employer, qui, travaillant d'après ſoi-méme toujours ſur le méme fonds, bien loin de l'épuiſer, le rend inépuiſable; le tems, l'eſpace & la matiere ſont ſes moyens, l'univers ſon objet, le mouvement & la vie ſon but.* — Au reſte, le

PARTIE I.

comte de Buffon a ſi bien mérité du monde littéraire, qu'il y auroit de la dureté à s'appeſantir ſur ſa critique; il eſt probable qu'en peignant ainſi la nature, il cherchoit moins à la définir qu'à la faire reſpecter.

Les grammairiens ſe ſont auſſi emparés du mot *nature*, & lui ont donné toutes les acceptions arbitraires qu'ils ont pu imaginer: ce qui a induit quelquefois en erreur le peuple des philoſophes.

Tantôt on a confondu la nature avec ſon auteur; & la piété de cette définition peut ſeule en excuſer l'inexactitude.

Tantôt on a déſigné par ce mot le cours établi des choſes: définition très-commode pour la curioſité humaine, qui veut tout ſavoir ſans rien approfondir.

Souvent on entend par *nature* un principe interne d'activité: comme lorſqu'on dit qu'une pierre qui tombe, eſt portée naturellement vers le centre de la terre; c'eſt couvrir une obſcurité par une autre.

En général les grammairiens n'ont point vu & défini la nature en grand: ils ont

ordinairement désigné par ce mot les attributs d'un être, ou ses rapports avec d'autres, ou les différences qui le caractérisent ; du Marsais est le seul écrivain de cette classe, qui auroit pu sur ce sujet éclairer les philosophes ; mais il est probable qu'il n'a pas cru ses concitoyens assez philosophes encore, pour oser leur définir la nature.

CHAPITRE IV.

Définition philoſophique.

PARTIE I.

LA nature eſt à mes yeux la matiere en mouvement.

Et il ne faudroit pas conclure de ma définition, que je ſuppoſe dans la matiere un état d'inertie & un état d'activité; le mouvement lui eſt pour le moins auſſi eſſentiel que l'étendue : mais les nuages du préjugé ne peuvent ſe diſſiper que par degrés; & dans ce moment je parle pour me faire entendre.

On ſe ſouviendra donc dans le cours de cet ouvrage, qu'il s'agit de la matiere en mouvement, quand je parlerai des grandes opérations phyſiques que fait la nature ſur la ſcene des mondes pour faire graviter les corps céleſtes les uns vers les autres, pour produire les êtres, pour les féconder, & pour varier leurs métamorphoſes.

La nature, telle que je l'ai définie, ſera perſonnifiée ſouvent dans mon livre, parce que ce n'eſt point une vaine abſtraction, un être métaphyſique, ou un ſimple pouvoir : tout démontre qu'elle exiſte par elle-même & par ſes ouvrages.

Cependant cette nature n'eſt point DIEU ; quoique toutes ſes opérations ſoient des prodiges pour notre foible intelligence : ſi je pouvois comparer, dans une occaſion où toute comparaiſon eſt un blaſphême ; je dirois que l'univers eſt une ſalle de ſpectacles ; la nature eſt derriere le théatre, dirigeant les reſſorts, les machines & les contrepoids ; nous ſommes ſur la ſcene, voyant les effets, & tachant de deviner les cauſes : mais DIEU ſeul eſt l'architecte de tout l'édifice.

CHAPITRE V.

Conjectures ſur la matiere.

LE JÉSUITE LE TELLIER.

PARTIE I.

MONSIEUR Locke, on dit que vous avez avancé, que la matiere pouvoit penſer; voilà un étrange blaſphême contre la nature.

LE PHILOSOPHE LOCKE.

Ma propoſition n'eſt qu'un doute; & un doute n'eſt point un blaſphême: avez vous lu ma lettre au docteur Stilingfleet?

LE JÉSUITE.

Nous autres confeſſeurs de Louis XIV, nous ne connoiſſons guere d'autre lettres que les lettres de cachet.

LE PHILOSOPHE.

Votre révérence voudroit-elle m'apprendre ce que c'eſt qu'une lettre de cachet?

LE JÉSUITE.

C'eſt une réponſe à tous les argumens des philoſophes. — Mais cette réponſe, un Anglois n'eſt pas à portée de l'entendre. Monſieur Locke, je veux bien deſcendre dans l'arêne & combattre contre vous à armes égales; écoutez-moi : l'eſſence de la matiere étant connue . . .

LE PHILOSOPHE.

Vous connoiſſez l'eſſence de la matiere!

LE JÉSUITE.

Oh! parfaitement : je définis la matiere... je la définis... je la définis... donnez-moi vous-même votre définition : la mienne en ſera le réſultat : car par-tout où vous direz non, je dirai oui : & par-tout où vous direz oui, je dirai non : c'eſt le moyen le plus sûr, pour un Théologien, de ne jamais ſe tromper quand il raiſonne avec un philoſophe.

LE PHILOSOPHE.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait ma dialectique :

PARTIE I.

j'ai toujours cru qu'il n'appartenoit qu'à une intelligence ſupérieure de décider ainſi: nous autres philoſophes, nous nous traînons péniblement à la ſuite de quelque vérité, & l'Etre ſuprême voit tout d'un coup d'œil; nous diſcutons, & DIEU prononce.

LE JÉSUITE.

DIEU a prononcé que la matiere, en qualité d'être paſſif, ne pouvoit penſer; & je ſuis ici ſon interprete.

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends pas trop comment il y a dans la nature des êtres paſſifs; de quelle façon le ſuprême Ordonnateur des mondes l'a révélé, & ſur-tout pourquoi il l'a revélé à un jéſuite.

LE JÉSUITE.

DIEU ne m'a pas parlé, comme à Moïſe, dans un buiſſon ardent; mais l'oracle qu'il a prononcé eſt écrit en caractere de feu ſur tous les monumens de la matiere: répondez-moi, monſieur l'athée, n'eſt-il pas

vrai qu'il eſt impoſſible que le mouvement ſoit eſſentiel à la matiere? PRINCIPES.

LE PHILOSOPHE.

Impoſſible, monſieur le théologien!

LÉ JESUITE.

Quoi? vous croyez, d'après Diagoras, Lucrece & Spinoſa...

LE PHILOSOPHE.

Je ne crois rien d'après les autres; mais d'après moi-même : au reſte, en pareille matiere, le ſymbole de ma croyance eſt fort court; tandis que les ſectaires établiſſent des dogmes, moi je dis naïvement : *je ne ſais pas.*

LE JÉSUITE.

Fort bien; l'eſſence de la matiere, l'eſſence de l'ame, l'eſſence de DIEU, n'offrent rien de clair à votre entendement.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt un monde intellectuel, où je n'ai

jamais voyagé : DIEU exiſte, auſſi bien que mon corps & ma penſée : cela ſuffit à ma raiſon : mais pour les attributs qui les conſtituent, je les ignorerai long-tems, à moins que je ne devienne un hahitant de Sirius ou un confeſſeur de Louis XIV.

LE JÉSUITE.

Vous vous occupez cependant, vous autres philoſophes, de ce monde imaginaire : vous avez des téleſcopes qui vous ſervent à en deſſiner les ſurfaces : vos géographes même en dreſſent des cartes.

LE PHILOSOPHE.

Il eſt permis à tout le monde de donner avec réſerve ſes conjectures ſur l'origine des êtres : mais il y auroit de la témérité à faire des dogmes ſacrés de ſes rêveries, & le rêveur deviendroit un monſtre, s'il s'aviſoit de tourmenter les hommes pour les leur faire adopter.

LE JÉSUITE.

Adieu, monſieur Locke. — Je ne perdrai

point mon tems à convertir un homme qui ne penſe que par conjectures.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, mon révérend pere. — Je ne m'amuſerai pas à éclairer un homme qui ne répond aux argumens des philoſophes que par des lettres de cachet.

ARTICLE I.

De la difficulté de prononcer ſur l'eſſence de la matiere.

PARTIE I.

LA matiere exiſte : au-delà, eſt un abyme qu'il n'eſt pas aiſé de franchir : comment pourrions-nous prononcer ſur ſon eſſence ? nous ne la connoiſſons que par l'intermede de nos ſens ; & ces ſens nous égarent quand leur jugement n'eſt pas rectifié par la raiſon : il y a de l'infidélité dans l'image des objets qui ne ſe peint que renverſée ſur la rétine ; il y en a dans le milieu qui nous la renvoie ; il y en a juſque dans les vibrations des fibres qui la tranſmettent au ſenſorium.

L'entendement, je le ſais, vient au ſecours des organes ; mais l'entendement, jeté dans une région frivole de conjectures, ne peut s'y occuper qu'à deviner des énigmes.

Nos microſcopes ſont trop groſſiers pour découvrir les élémens de la matiere ; & quand

la raiſon veut groſſir ces inſtrumens, elle les rend infideles.

On a dit : c'eſt au haſard que les êtres doivent leur origine. Mais le haſard eſt le cours inappercu de la nature : ainſi le ſophiſte qui diviniſe le haſard, ne diviniſe que ſon ignorance.

Si jamais les hommes de génie eurent l'occaſion de produire des ſyſtêmes, & les tyrans de l'eſprit humain de perſécuter pour des ſophiſmes, c'eſt lorſque les philoſophes ſe demanderent d'où viennent les êtres ſenſibles : les uns dirent que le chaos s'étoit débrouillé ; mais le chaos des mythologiſtes n'a jamais été que dans la tête des hommes qui déraiſonnent ; d'autres plus éclairés ont voulu décompoſer la matiere pour trouver les élémens primitifs qui ont ſervi à la génération univerſelle ; mais a-t-on réellement trouvé le corps ſimple qui eſt le principe des mixtes, & dans lequel ils ſe réſolvent ? Si cette découverte avoit été faite, le grand voile qui couvre l'eſſence des choſes ſeroit déchiré,

PARTIE I.

& l'homme pourroit peut-être créer comme la nature.

L'embarras des philoſophes dans tous les ſiecles fut extrême; l'un diſoit : l'air qui nous fait vivre, nous a engendrés ; l'autre recouroit au principe humide, c'eſt-à-dire, à l'eau ; un troiſieme ſoutenoit que notre feu groſſier, qui dévore tout, avoit tout produit. Le ſage rioit de toutes ces déciſions; il ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût été originairement ſylphe, ſalamandre ou poiſſon.

Les dévots aſſuroient que Deucalion avoit réellement métamorphoſé les pierres en hommes; mais on les embarraſſoit beaucoup quand on leur demandoit qui avoit fait Deucalion.

Un des philoſophes qui a le plus mérité du genre humain, rêva enfin que des points ſans étendue, avoient formé l'étendue ; mais depuis que les ſavans ne ſont plus ſectaires, on a abandonné le point mathématique de Leibnitz, ſes viſions & ſes monades.

Au milieu de toutes ces diſputes, qui

tourmentoient beaucoup les ſophiſtes, mais qui n'éclairoient perſonne, Möiſe eſt venu; il a dit : *tout a été créé il y a un petit nombre de ſiecles*; & le nœud gordien à été coupé.

PRINCIPES

ARTICLE II.

Si c'eſt la matiere ou la forme qui conſtitue l'eſſence de l'être.

PARTIE I.

LE philoſophe qui a cru que la nature s'eſſayoit à organiſer l'homme en faiſant végéter une mandragore, a élevé un doute ſingulier ſur l'eſſence de la nature; il a ſuppoſé que le principe actif conſtituoit l'être, & que la matiere n'étoit que l'inſtrument dont ſe ſervoit cette ſubſtance pour déployer ſon énergie. Suivant ce ſyſtême, la force eſt enchaînée dans les êtres inférieurs tels que les minéraux : elle rompt une partie de ſes entraves dans les animaux, en qui on remarque une ſpontanéité de mouvemens; elle eſt libre dans l'homme; enfin, à force de monter l'échelle de la nature, elle ſe dépouille de l'enveloppe de la matiere; & dans ſa derniere

itue

s'ef-
éter
lier
que
e la
ſer-
ner-
en-
e les
ſes
rque
ibre
l'é-
de
der-
iere

niere métamorphoſe elle ſe transforme en pure intelligence (*a*).

Cette hypotheſe eſt ingénieuſe ſans doute : mais avec de l'eſprit on ne bâtit pas plus le monde qu'avec les cubes de Deſcartes ou les atomes crochus d'Epicure.

Quelle eſt cette force ? Il faut la ranger parmi les qualités occultes, tant qu'on n'en calcule pas les rapports.

Si la force eſt diſtinguée de la matiere, il y a donc deux ſortes d'êtres dans la nature. L'être actif qui opere, & l'être paſſif ſur qui on opere : ce qui dans la langue philoſophique eſt une abſurdité.

Si la matiere n'eſt qu'une modification de la force, je ne conçois pas comment l'étendue ou la diviſibilité peuvent être les attributs d'une pure intelligence.

Notre philoſophe conjecture que ſon principe actif peut être repréſenté comme une ten-

(*a*) *Conſid. philoſ. ſur la grad. natur. des formes de l'être*, pag. 8.

PARTIE I.

dance de l'être à un changement qui le perfectionne. Mais ici les abymes ſe multiplient à côté des abymes.

Puiſque l'être tend ſans ceſſe à un changement qui le perfectionne, pourquoi les annales des hommes démontrent-elles que tout s'y détériore ? pourquoi la terre n'a-t-elle pas conſervé ſon antique printems ? Pourquoi ne vivons nous plus l'âge des patriarches ?

Si tout ſe perfectionne, tout originairement a donc été mal : or comment, tout étant dabord paſſif, y a-t-il aujourd'hui quelque choſe d'actif ? Comment la matiere inerte eſt elle devenue intelligence ?

Qu'eſt-ce qu'une intelligence pure qui n'eſt point DIEU, & qui commence l'échelle des êtres ? — Il y auroit bien d'autres difficultés à propoſer pour renverſer ce ſyſtême ; mais je n'ai pas beſoin d'artillerie pour foudroyer une citadelle qui n'eſt figurée que par un amas de nuages.

ARTICLE III.

De la prétendue inertie de la matiere.

PRINCIPES.

LA difficulté de concevoir comment, tout étant primitivement homogene, l'univers nous ſemble maintenant compoſé d'êtres hétérogenes, a fait imaginer aux anciens qu'il y avoit dans la matiere deux ſubſtances, l'agent & le corps ſur lequel s'exerce ſon action : comme les premiers philoſophes ne vouloient pas proſtituer leur doctrine aux regards de la multitude, ils déſignerent cette matiere inerte, & cette matiere active par des hiéroglyphes ; delà vinrent l'Oſiris & le Thyphon de l'Egypte, l'Oromaze & & l'Arimane de la Perſe, le chaos & l'amour d'Héſiode, l'ether & le chaos d'Orphée, la monade & la dyade de Pythagore.

On trouve tout dans les hiéroglyphes quand on a la patience de les déchiffrer. Des théologiens oiſifs perſonnifierent Thyphon & Arimane ; ils en firent les genies du mal,

PARTIE I.

& il ſe trouva alors que la matiere inerte des premiers ontologiſtes étoit aſſez active pour faire le malheur de l'univers.

Des poëtes moins dangereux, mais auſſi abſurdes, bâtirent ſur ces noms les hiſtoires imaginaires des dieux ſubalternes; & voilà l'origine de la théogonie & des métamorphoſes.

Ce n'eſt point ici le lieu d'attaquer Manes ou Ovide; je ne veux qu'examiner, ſi le mot *d'inertie* eſt compatible avec l'idée que la philoſophie attache au mot *matiere.*

Le comte de Buffon, un des philoſophes qui a le plus mérité du genre humain, ne paroît pas avoir eu des idées nettes ſur les corps élémentaires. « Je rapporte, dit-il, » à l'attraction ſeule tous les effets de la » matiere brute, & à cette même force » d'attraction, jointe à celle de la chaleur, » tous les phénomenes de la matiere vive... La » matiere tend toujours du centre à la circon- » férence, au lieu que la matiere brute tend » au contraire de la circonférence au centre:

» c'eſt une force expanſive qui anime la
» premiere, & c'eſt une force attractive à
» laquelle obéit l'autre : quoique les di-
» rections de ces forces ſoient diamétrale-
» ment oppoſées, l'action de chacune ne
» s'en exerce pas moins ; elles ſe balancent
» ſans jamais ſe détruire ; & de la com-
» binaiſon de ces deux forces également
» actives, réſultent tous les phénomenes de
» l'univers (*a*).

PRINCIPES.

je deſirerois bien ſavoir quelle idée préſente à l'eſprit ce mot de matiere brute ; pour l'être ſans préjugé le terme d'action n'eſt-il pas ſynonyme à celui d'exiſtence ?

Quelle eſt l'origine d'une matiere brute ? eſt-ce à DIEU, eſt-ce à la matiere vive, eſt-ce à elle même qu'elle doit l'être ?

Tous les phénomenes de la nature s'expliquent avec un principe actif : ainſi DIEU, qui formeroit une matiere inerte, créeroit un être inutile : il établiroit deux cauſes pour

(*a*) *Supplém. à l'hiſt. natur.* tom. I. de l'édit. in-12. pag. 5

PARTIE I.

produire un ſeul effet, & par-lá il manqueroit d'intelligence.

La matiere vive ne peut donner l'origine à une matiere morte : car ce qui eſt homogene ne peut rien créer d'eſſentiellement hétérogene.

La matiere inerte ne peut ſe produire elle-même, par la raiſon qu'elle eſt inerte ; l'action ne peut pas plus naître de l'inertie que l'être du néant.

Le ſyſtême du comte de Buffon prête par bien d'autres faces à la critique ; ce philoſophe que nous venons de voir établir deux forces primitives dans la nature, quelques pages après, devenu plus exact, réduit ces deux forces à une ſeule, & fait de l'expanſion une branche de l'attraction (*a*). Où eſt la vérité ? eſt-elle dans l'hypotheſe toute nue, ou dans l'hypotheſe qu'on modifie ?

Si la correction, comme je le penſe, eſt plus conforme que le texte primitif aux principes de la ſaine phyſique, que

(*a*) *Supplém. à l'hiſt. natur.* tom. I. p. 9.

PRINCIPES.

ſignifie cette *tendance de la matiere brute au centre, tandisque la matiere vive tend à la circonférence?* les corps gravitent-ils par deux loix *diamétralement oppoſées*? & comment veut-on avec une fauſſe clef ouvrir toutes les portes de l'univers?

J'ai eu la patience de lire un diſcours très-prolixe du miniſtre Boullier ſur l'inertie de la matiere (*a*): c'eſt l'art de déraiſonner réduit en ſyſtême; on y lit qu'originairement la matiere ne pouvoit être cenſée ni en mouvement ni en repos (*b*); qu'un corps n'eſt pas plus actif quand il ſe meut que quand il reſte dans ſon inertie (*c*); qu'on conçoit deux eſprits qui, exercant leurs forces pour tranſporter une maſſe en ſens contraire, combattroient ſans ceſſe ſans s'introduire (*d*);

(*a*) *Diſcours philoſophiques*, pag. 72.

(*b*) Ib. pag. 81.

(*c*) Ib. pag. 85.

(*d*) Ib. pag. 111.

PARTIE I.

& que l'attraction n'eſt qu'une frivole hypotheſe (*a*). Que répondre à un pareil ſophiſte? Ce qu'on a répondu à Platon, *qu'on deſire qu'il s'éveille.*

(*a*) Ib. pag. 162.

ARTICLE IV.

Du Mouvement.

PRINCIPES.

DESCARTES a avancé d'étranges erreurs ſur l'origine des êtres : *donnez-moi de la matiere & du mouvement, dit-il, & je vais faire un monde* : c'eſt ainſi que le géometre qui défendit ſi long-tems Syracuſe contre Marcellus, ne demandoit qu'un levier pour remuer l'univers ; mais j'ai bien moins de foi au monde de Deſcartes qu'au levier d'Archimede.

Deſcartes faiſoit de l'étendue l'eſſence de la matiere : ainſi ſa propoſition pouvoit s'énoncer ainſi : *laiſſez-moi remuer l'étendue, & je vais créer une planete* ; ce qu'il auroit pu faire mille ans, ſans créer un atome.

L'étendue ne fut jamais l'eſſence de la matiere ; elle n'en eſt qu'une modification comme ſa diviſibilité, ſon impénétrabilité, &c. il n'eſt pas plus permis d'inférer qu'un être eſt eſſentiellement matériel, parce qu'il

PARTIE I.

a une ſurface, que de le conclure parce qu'il a une figure & des forces.

Quant au mouvement, s'il ſe trouvoit par haſard eſſentiel à la matiere, le raiſonnement de Deſcartes ſeroit encore bien plus abſurde : car il équivaudroit à celui-ci : *ajoutez de l'étendue à de l'étendue, & je vais donner un ſatellite à Vénus.* --Mais nous ne preſſons pas d'annoncer la ſolution du problême, avant d'avoir une formule pour le réſoudre.

Un diſciple de Zénon d'Elée nioit l'exiſtence du mouvement ; & Diogene le cynique ſe contenta de marcher pour lui répondre : cette réponſe ſimple & énergique ne ſuffiroit pas aujourd'hui ; & un métaphyſicien qui ne ſeroit pas auſſi ſubtil que ſon adverſaire, ne croiroit pas l'avoir réfuté.

Tout ſe meut dans l'univers : chaque plante tourne, ſoit ſur elle-même, ſoit dans l'ellipſe qu'elle décrit autour de ſon ſoleil : les étoiles fixes ont leur mouvement particulier : les cometes ont leur aphélie & leur périhélie : c'eſt par le mouvement, que dans

le grand ſyſtême des êtres, tout naît, s'organiſe, & ſe décompoſe. PRINCIPES.

Si quelqu'être pouvoit ſe dérober aux loix du mouvement, ce ſeroit les corps parfaitement durs, car la matiere ne ſemble ſe mouvoir qu'en vertu de ſon reſſort, c'eſt-à-dire, de la force qui rapproche les parties éloignées pour leur donner la liberté de la réaction ; mais un corps parfaitement dur eſt un être de raiſon ; & Deſcartes, qui a calculé les loix du mouvement, dans cette hypotheſe reſſemble à ce commentateur de l'alcoran qui a calculé les proportions de l'ange de Mahomet aux ſoixante-dix mille têtes : de meilleurs phyſiciens que lui, ont prouvé que s'il exiſtoit des corps parfaitement durs, il ne faudroit qu'un pied cube de cette matiere pour arrêter le mouvement de l'univers.

Le mouvement qui tranſporte un corps d'un lieu dans un autre eſt le ſeul qui frappe nos regards ; cependant ce n'eſt qu'un principe ſubordonné ; il exiſte dans toutes les molécules de la matiere un mouvement in-

PARTIE I.

terne qu'elles doivent à leur propre énergie, qui ne ſe fait ſentir que par ſes effets, & à qui il faut rapporter tous les phénomenes variés de l'univers.

Ce mouvement interne n'eſt point un être de raiſon pour le philoſophe; ce rocher vous ſemble immobile; mais interpoſez votre main entre lui & le ſol qui le ſoutient, & elle en ſera écraſée; abandonnez-le à lui-même, & dans quarante ſiecles il n'en reſtera pas un atome.

Platon & le docteur Clarke, ont prétendu que la matiere étoit naturellement inerte, parce qu'elle réſiſtoit au mouvement en proportion de ſa maſſe (*a*); mais cette raiſon même, qu'on donne contre l'activité de la matiere, la démontre; un corps ne réſiſteroit point s'il n'avoit une force interne; & l'action entraîne néceſſairement la réaction.

Les corps ne ſe dilatent ne ſe condenſent, ne ſe vivifient, ne ſe métamorphoſent, que par les

(*a*) Voyez Plat. *de legibus*, lib. X. & *recueil de diverſes pieces, par Leibnitz & Clarke*, tom. I.

loix invariables du mouvement: c'eſt en vertu de ce principe d'activité, que notre globe n'eſt qu'un tableau mouvant où ſe ſuccedent ſans ceſſe les générations & les deſtructions, les combinaiſons & les décompoſitions : ſi la matiere ceſſoit un moment d'agir, elle ceſſeroit d'être matiere & l'univers ſeroit anéanti (*a*).

Cette théorie ſur le mouvement eſt une des principales clefs de la nature : quand nous voulons porter dans notre entendement le flambeau de l'analyſe, nous nous appercevons que le mouvement peut être regardé comme le principe de nos idées : il faut, pour que

(*a*) Muſchembrock croit que le mouvement imprimé à un corps pourroit être détruit, ſans que ſon exiſtence en reçût aucune atteinte. Voyez ſon *cours de phyſique expérim. & mathém.* tom. 1. pag. 73. Il part enſuite de ce préjugé pour créer une nouvelle propriété de la matiere, qui déſigne le repos abſolu, & à laquelle il donne le nom de *quieſcibilité.* --- Muſchembrock reſſemble un peu à ces théologiens qui ne raiſonnent jamais plus ſur DIEU que quand ils ont moins de lumieres ſur ſon eſſence : le profeſſeur de phyſique charge la matiere de propriérés qui en font un être contradictoire; & le profeſſeur de ſorbonne charge l'Etre ſuprême d'attributs qui n'en font que le premier des hommes.

PARTIE I.

je faſſe uſage du ſens de l'ouie, que l'air agité par le corps ſonore frappe le tympan de mon oreille ; & pour que je raiſonnne ſur ce que j'entends, qu'il y ait action & réaction dans les fibres de mon ſenſorium; le méchaniſme eſt le même par rapport aux autres organes: ainſi les phénomenes variés du mouvement ſervent dans un ſens à expliquer les phénomenes variés de l'intelligence.

On peut ſe figurer la rapidité du mouvement dans les êtres élémentaires par celle des rayons de lumiere. L'aſtronomie a prouvé, en partant de l'hypotheſe que la parallaxe horizontale du ſoleil étoit de dix ſecondes, & par conſéquent que la diſtance de cet aſtre à la terre étoit de deux mille diamettres de notre globe ; elle a prouvé, dis-je, que la lumiere qui, parvient juſqu'à nous en moins de huit minutes, parcouroit dans une ſeconde un eſpace de huit cents millions de pieds ; calcul qui ne paroîtra paradoxal qu'aux eſprits étroits qui ne peuvent ſe faire d'idée de l'énergie de la nature.

Plus la matiere s'atténue, & plus elle a

de reſſort : l'air eſt plus élaſtique que l'eau, & le feu a incomparablement plus de force expanſive que l'air : cette obſervation explique pourquoi le mouvement n'eſt jamais ſi puiſſant que dans les corps qui approchent de l'organiſation élémentaire : qui ſait même ſi dans la langue philoſophique le mot de mouvement n'eſt pas ſynonyme à celui d'élémens de la matiere ?

Une des modifications du mouvement eſt la force qui fait graviter les corps les uns vers les autres en raiſon directe des maſſes, & inverſe du quarré des diſtances. On n'a point calculé les effets de cette force avant Newton : ainſi les philoſophes qui l'ont précédé manquoient de données pour réſoudre le grand problême de l'eſſence de la nature.

La gravitation elle-même ſe modifie ; & il ne faut pas être un médiocre obſervateur, pour reconnoître le même principe dans la force qui fait tomber avec rapidité l'or en lingot, dans celle qui ſoutient quelque tems en l'air l'or en feuilles, & dans celle qui

éleve au haut de l'atmoſphere l'or évaporé au foyer du miroir ardent d'Archimede.

Sous quelque forme que ſe préſente le mouvement à nos regards, il exiſte dans tous les corps ; & l'idée de la matiere en repos, implique encore plus contradiction que celle d'un animal ſans organes & & d'un homme ſans tête.

Mais d'où eſt-ce que la matiere tire ſon mouvement ? De ſa propre énergie ; elle ſe meut, non parce qu'un agent extérieur la remue, mais parce qu'elle eſt matiere.

Le but de tout mouvement eſt de conſerver l'exiſtence des corps en qui il réſide : ainſi le mouvement eſt eſſentiel à la matiere.

Cette théorie du mouvement ſervira à expliquer la définition philoſophique que j'ai donnée du mot *nature*.

ARTICLE

ARTICLE V.

La matière a des élémens, puiſqu'elle ne peut ſe diviſer à l'infini.

QUAND un obſervateur veut ſurprendre la nature dans le myſtère de la génération des êtres, il ne rencontre qu'un abyme dont ſon œil même frémit de meſurer la profondeur ; il faudroit en effet, pour y réuſſir, qu'il décomposât la matière juſqu'à ce qu'il parvînt aux élémens qui conſtituent ſon eſſence ; & ſoit faute d'yeux, ſoit faute d'inſtrumens, il ſe trouve arrêté dès les premiers pas. PRINCIPES.

La matière eſt diviſible juſqu'à un point que l'imagination peut à peine atteindre : un ſeul des calculs de Leuwenhoeck ſuffira pour porter cette vérité à la démonſtration : on a compté dans la femelle d'un poiſſon de mer, que les Anglois nomment Yack, 9,334 000 œufs ; & pour féconder chacun de ſes œufs, il faut au mâle

PARTIE I.

dix mille animaux ſpermatiques ; ainſi il s'enſuit qu'un ſeul Yack mâle en renferme dans ſa ſemence 90, 334, 000, 000 ; c'eſt-à-dire, au moins quatre-vingt fois plus de poiſſons qu'il n'y a d'hommes vivans ſur la ſurface de la terre (*a*). Qu'on juge par là de la prodigieuſe fineſſe des ouvrages

(*a*) On a fait d'autres calculs auſſi étonnans ſur la prodigieuſe diviſibilité de la matière. ---Muſchembroch a prouvé qu'un grain d'or pouvoit acquérir une ſuperficie de trois pieds en quarré, & ſe partager, ſous l'inſtrument de nos artiſtes, en 1, 399, 680, 000, parties. --- Mais les inſtrumens de nos artiſtes ne ſont pas ceux de la nature; & un autre calcul en fera la preuve. --- Faites diſſoudre un grain de cuivre jaune dans de l'eſprit volatil de ſel ammoniac : après la diſſolution le diſſolvant deviendra azuré : ſi vous le jetez alors dans un cylindre de verre, haut de quarante pouces & de cinq de diamètre, & qui par conſéquent étant plein d'eau, contiendroit 785 pouces d'eau ; toute cette liqueur deviendra ſenſiblement colorée, & il n'y en aura aucune particule qui ne contienne du cuivre; ce qu'on reconnoîtra aiſément à la ſenſation qu'excitera ſur l'organe du goût la goutte la plus imperceptible de ce fluide, placée ſur la langue : or un pouce cubique d'eſpace peut contenir un million de grains de ſable aſſez gros ; ainſi le cylindre de verre & par conſéquent le grain de métal ſe partagent en 785, 000, 000 de parties. On ſent aſſez que

de la nature : le mathématicien Baker les compara un jour à des chefs-d'œuvres de la patience & de l'induſtrie humaine : c'étoient une chaîne d'or compoſée de deux cents anneaux, qu'on avoit fait ſi légère, qu'elle étoit traînée par une mouche ; une autre de cuivre, ayant le même nombre de chaînons, qui, avec ſon crochet, ſon cadenat & ſa clef ne peſoit pas un grain ; enfin une table, un buffet, un miroir, douze chaiſes & trois figures qu'on renfermoit dans un noyau de ceriſe (*a*). Tous ces ouvrages,

PRINCIPES.

cette diviſion eſt encore très-foible ; qu'on peut allonger le cylindre, porter à un plus grand point de ténuité l'eſpace qu'il renferme, & laiſſer étendre à l'imagination ce procédé chymique, ſans tomber dans le paradoxe.

(*a*) De nos jours un artiſte de Londres a exécuté un monument non moins étonnant de l'induſtrie humaine ; c'eſt un vaiſſeau de guerre en or, qui n'a qu'un pouce & cinq huitièmes : on y voit une batterie de dix-huit canons d'or à bouches d'argent ; des ancres d'acier garnis d'or, avec des anneaux d'argent, des voiles, des mâts, des vergues, des cordages & un gouvernail d'or, *&c.* Voyez *journal encyclopédique*, Janvier 1772.

Les anciens, au reſte, ne le cèdent point en ce genre

PARTIE I.

présentés au microscope, parurent difformes & monstrueux : tandis que les cent soixante globules de sang observés par Jurin, dans l'étendue d'une ligne, étoient du poli le plus achevé, & qu'on voyoit le parallelisme le plus exact dans les quatorze mille miroirs que la lentille de Hoock a trouvée sur l'œil d'un bourdon.

Les anciens, qui ne connoissoient pas le microscope, étoient bien plus éloignés que nous du point où l'on peut deviner le secret de la génération des êtres. Il n'y avoit que leur imagination qui pût pénétrer dans ce monde invisible ; mais les sages s'en défioient, & restoient dans le scepticisme ;

---

de travail à nos méchaniciens. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de sésame. *Hist. div. lib. I. cap. XVII.* Et Pline, d'un Théodore de Samos, qui avoit fait en bronze sa propre statue, parfaitement ressemblante, qui tenoit de la main droite un livre, & de la gauche un char à quatre chevaux ; le tout d'une telle petitesse, qu'une mouche de bronze, faite par le même sculpteur, couvroit le char & le cocher. *Hist. natur. lib. I. cap. VIII.*

en effet pour étudier la nature, l'imagination ne vaut pas un microſcope. PRINCIPES.

A DIEU ne plaiſe cependant que je conclue de toutes ces obſervations que la matière ſoit phyſiquement diviſible à l'infini, & que dans la nature il n'y ait point d'élémens: cette hypothèſe, née du délire philoſophique des géomètres, ſe ſoutint le ſiecle dernier par de frivoles calculs d'algèbre, & aujourd'hui ſe trouve renverſée par ceux de la raiſon: je demande aux ſucceſſeurs des l'Hôpital & des Bernouilli, ce que c'eſt que l'infini; s'il eſt poſſible qu'il s'élève au quarré ou au cube, comme le fini; ſi une grandeur infinie admet un ſeul terme dans ſes principes (*a*). Oui, la matière a un terme qui échappe, il eſt vrai

(*a*) Les preuves de cette théorie, qui ſont appuyées ſur la géométrie, ne ſont pas plus exactes que celles qui ſont fondées ſur l'algèbre: le point, la ligne & la ſurface ſur leſquels opèrent les mathématiciens, ſont des êtres imaginaires; & des calculs faits ſur des grandeurs impoſſibles, ne peuvent ſervir à démontrer un principe impoſſible.

PARTIE I.

à nos microſcopes ; mais qui exiſte réellement : ſi elle n'en avoit point, l'étendue ſeroit DIEU, ce qui eſt un blaſphême ; & chaque partie de cette étendue qui eſt ſuſceptible d'être diviſée à l'infini, ſeroit DIEU auſſi ; ce qui eſt à la fois un blaſphême & une abſurdité.

Il y a donc des élémens ; mais quels ſont-ils ? La matière eſt-elle originairement homogène, ou bien y a-t-il des corps eſſentiellement différens ? & les claſſes dans leſquelles les naturaliſtes partagent les êtres, ſont-elles l'ouvrage de la nature ?

ARTICLE VI.

Erreurs anciennes & modernes ſur les êtres élémentaires.

PRINCIPES.

UN philoſophe démontra, il y a trois mille ans, que l'élément principe devoit être fluide ; & cette vérité a conduit à une conſéquence abſurde : Thalès chez les anciens, Boyle, Eller & Vanhelmont chez les modernes, en ont conclu que l'eau étoit le premier principe des corps : mais l'eau n'eſt pas le premier des fluides ; il en admet même deux autres dans ſa compoſition : c'eſt l'air & le phlogiſtique.

L'idée ſingulière que l'eau dans l'univers a tout fait, eſt cependant une des plus ingénieuſes rêveries qui ait occupé le loiſir des philoſophes ; on n'en donnera point la grande preuve de Thalès, qui eſt qu'Homere a dit que l'Océan eſt le père des dieux & des hommes ; car un raiſonnement & une expérience, valent mieux, en phyſique, que

PARTIE I.

l'autorité des vingt-quatre chants de l'Iliade.

Mais d'abord, n'étoit-il pas pardonnable aux anciens, qui n'avoient point nos inſtrumens, & qui n'avoient pas acheté, par pluſieurs ſiècles d'erreurs, le droit d'arriver à la vérité ; ne leur étoit-il pas pardonnable, dis-je, de faire de l'eau le premier agent de la nature ?

L'eau paroît un fluide ſimple & homogène à ceux qui ne ſavent pas en tirer l'air & le phlogiſtique qui y ſont renfermés.

Elle entretient la vie des animaux, en ſervant de véhicule à leurs alimens, & en faiſant circuler le ſang, qui eſt le principe de la vie.

Elle fait naître, nourrit & multiplie les végétaux.

En faiſant fermenter divers corps dans le ſein de la terre, elle produit les foſſiles.

Puiſqu'il étoit démontré que l'eau nourrit tout, l'analogie ne conduiſoit-elle pas à penſer qu'elle produit tout ? Pourquoi détruire le ſublime des opérations de la nature en les rendant compliquées ; pourquoi créer

deux mobiles pour faire mouvoir la grande machine de l'univers ?

Cependant la chymie & la raiſon démontrent aujourd'hui la fauſſeté de ce ſyſtême : ce qui ne doit pas nous donner du mépris pour les idées des anciens, mais nous inſpirer de la défiance pour les nôtres.

Une des hypothèſes les plus évidemment abſurdes que la philoſophie ait produites ſur les premiers élémens de la matière, eſt celle de Pythagore. Ce ſage, qui aimoit beaucoup à calculer, tiroit de la ſcience des nombres, l'origine de l'univers (*a*). Si l'on eſt curieux de voir comment il s'y prenoit pour donner à cette rêverie métaphyſique un air de vraiſemblance, on peut conſulter Alcmæon, dont un ſavant a réduit la doctrine à quelques ſyllogiſmes. « Ce qui précède les corps dans l'ordre » de la nature, diſoit ce pythagoricien,

(*a*) *Pythagoras magno ſtudio circa numeros verſatus eſt, ad quos & animalium ortus & ſiderum circuitus retulit.* --- *Stob. eclog. lib.* 1. *cap.* 2.

PARTIE I.

» doit être le principe des corps : or les » nombres ont précédé, &c ; donc, &c (*a*). » On ne s'aviſa pas de demander au diſciple du légiſlateur de l'Inde, ce qui pouvoit précéder les corps : ainſi on le laiſſa tranquille ſur la majeure ; mais comme on lui conteſta la ſeconde partie de ſon ſyllogiſme il la juſtifia ainſi : « De deux choſes, la » première eſt celle qui peut ſe concevoir » ſans l'autre, quand l'autre, au contraire » ne peut être conçue ſans elle : or les nom- » bres peuvent être conçus indépendamment » des corps ; mais les corps ne peuvent être » conçus ſans les nombres : donc les nombres » ſont antérieurs aux corps dans l'ordre de la » nature (*b*) ». Le grand nom de Pythagore n'autoriſe pas à réfuter ſérieuſement de telles rêveries : on ſent aſſez que l'arithmétique n'a rien de commun avec l'orbite elliptique des planètes, & que les êtres ne s'organiſent pas avec une règle de trois.

(*a*) Voyez *Scipio Aquilian. de placitis philoſoph. ante Ariſtot.* édit. de Leipſick, donnée par Bruker, cap. XX.

(*b*) *Scipion Aquil. loc. cit.*

L'immortel Leibnitz, avec ſes points mathématiques, a fait de ſon côté une ſecte auſſi durable que celle de Pythagore: pendant long-tems perſonne n'oſa répondre à cet argument, auquel peut ſe réduire tout le ſyſtême de la monadologie : *Il y a des êtres compoſés & étendus*; *donc il y a des êtres ſimples & inétendus*.C'étoit avec le même ſophiſme que Deſcartes prolongeoit les limites de notre intelligence. *Nous avons*, diſoit-il, *l'idée du fini* ; *donc nous avons celle de l'infini.* Il a fallu un demi-ſiècle d'erreurs & de réflexions ſur les erreurs anciennes, pour répondre au philoſophe de Leypſick & à celui de Stockolm ; pour diſtinguer les les êtres de notre imagination de ceux de de la nature, & pour pulvériſer le ſyſtême des abſtractions, les rêveries méthaphyſiques & les monades.

Un admirateur de Leibnitz, qui vouloit concilier ce grand homme & la raiſon, a dit que les premiers élémens des corps devoient être ſimples & matériels, mais inétendus & privés des forces de la perception

PARTIE I. & de l'activité des monades (*a*) : comme ſi on pouvoit concevoir la matière ſans étendue ; comme ſi des élémens ſans activité pouvoient jouer quelque rôle ſur la ſcène de la nature.

Le célèbre mathématicien Euler conſtruit, de ſon côté, le monde avec deux matières, d'une nature différente ; l'une fournit l'étoffe à tous les corps ſenſibles, & ſes particules ſurpaſſent de beaucoup l'or en denſité ; l'autre eſt un fluide rare, qui ſemble conſtituer l'intervalle entre ce qui eſt corps, & ce qui ne l'eſt pas : c'eſt l'éther, le principe de la génération, ſuivant ce géomètre (*b*). Mais qu'eſt-ce qu'une matière morte & paſſive, qui fournit l'étoffe aux êtres organiſés ? Qu'eſt-ce qu'un éther qui n'eſt ni eſprit, ni matière, & avec lequel on crée l'eſprit & la matière ? Au reſte, ce ſont des cal-

(*a*) Diſſertation de M. Eller dans les mémoires de l'académie de Berlin, pour l'année 1746.

(*b*) Mém. de l'acad. de Berlin, ann. 1755.

culs inſidieux qui ont conduit notre navigateur géomètre dans les terres auſtrales de l'ontologie. PRINCIPES.

C'étoit probablement dans le même moule où Pythagore avoit jeté ſes nombres, & Leibnitz ſes monades, que le ſubtile Cudworth créa ſes natures plaſtiques : « Prenez & liſez, » diſoit le théologien de Cambridge ; voici » une idée ſi ſimple ſur le ſyſtême intel- » lectuel de l'univers, que je l'ai miſe en » deux volumes *in-folio* ; — une nature plaſ- » tique eſt une ſuſtance immatérielle, qui » n'agit, ni ne ſent, ni ne végète, ni » ne raiſonne : mais par une merveille » ſingulière, elle donne à tous les êtres les » facultés qu'elle n'a pas : le feu a la na- » ture plaſtique qui le fait agir ; la roſe a » la ſienne qui la fait végéter, & l'homme » la ſienne qui le fait raiſonner, tant bien » que mal. — Fort bien, docte Cudworth ; me voilà, grace à votre analyſe, auſſi ignorant que vous ſur les premiers principes des choſes, & je n'ai plus beſoin de lire vos deux *in-folio*.

PARTIE I.

Les philoſophes qui ont imaginé que tous les êtres devoient leur production à la combinaiſon d'un peu de matière active avec la matière indifférente qui vient s'y aſſimiler, ont rendu un peu plus vraiſemblable le roman de la nature. Willis, de nos jours, a étayé ce ſyſtême, de ſes expériences ſur la fermentation; alors quelques ſceptiques, voyant qu'il ſe prêtoit à tout, ont ceſſé de douter, & ſont devenus non-ſeulement ſectaires, mais enthouſiaſtes.

Il eſt certain que tous les êtres organiſés recèlent dans leur ſein un eſprit de fermentation : rendez humide le ſol qui renferme une graine deſtinée à végéter, elle s'atténuera & acquerra la plus grande activité en ſe déve'oppant dans le fluide avec lequel elle s'aſſimile : ce développement n'eſt dû qu'au mouvement fermentatif, & dès qu'il ceſſe, la plante ſe détruit, & la matière dont elle eſt formée ſemble acquérir, non ſa première exiſtence, mais ſa première indifférence.

La fermentation ſemble ſi bien la pre-

mière loi de la nature, que par un procédé chymique, fondé ſur elle, nous faiſons végéter juſqu'à des métaux. Qu'on mêle de l'argent & de l'eſprit de nitre avec de l'eau & du mercure, il ſe formera de ce mêlange une végétation artificielle, connue ſous le nom d'*Arbre de Diane*. Les mémoires de l'académie des ſciences font mention d'une autre merveille de ce genre; le fer eſt la baſe de cette végétation, & elle imite ſi bien un arbuſte, qu'on y voit, non-ſeulement un tronc, des racines & des branches, mais juſqu'à des feuilles & des fruits (*a*). Encore un pas de plus, & Fontenelle pouvoit dire des chymiſtes, *qu'ils avoient pris la nature ſur le fait.*

PRINCIPES.

Je ſuis bien loin de nier que tout ne fermente dans la nature : cette grande vérité eſt dépoſée dans l'hiſtoire des trois règnes, & dans celle des êtres intermédiaires

(*a*) On peut voir un plus grand détail ſur cette expérience, dans un des mémoires de l'année 1706.

PARTIE I.

qui en rempliſſent les intervalles ; mais je demanderai toujours à Willis quel fut le principe de cette fermentation dans les premiers corps qui s'organisèrent ; quelles ſont les limites qui ſéparent une matière active d'une matière indifférente ; ce que c'eſt qu'une matière paſſive, qui n'a d'autre propriété qu'une parfaite indifférence, &c. &c. &c. Ce philoſophe anglois ne me répondra point ; ou s'il le fait, j'ai droit de révoquer en doute juſqu'à ſes expériences.

Si avec deux claſſes d'élémens primitifs on ne peut rencontrer la nature dans la ſimplicité ſublime de ſes opérations, à plus forte raiſon doit-on ſe défier des chymiſtes qui en admettent cinq pour la compoſition des corps organiſés ; le mercure, le phlegme, le ſel, le ſoufre & la terre.

Paracelſe, le prince des chymiſtes du moyen âge, varie beaucoup dans la définition de ces élémens ; il eſt probable que ſous le nom de *mercure* il entendit la partie volatile des corps qui affecte

le

le goût & l'odorat, quand on les analyſe; & ſous celui de *phlegme*, l'eau ou le fluide non inflammable : pour ſa terre, c'étoit ſans doute ce qui reſte de fixe quand un mixte eſt décompoſé; il déſignoit ſous le nom de ſoufre, non-ſeulement les matières ſulphureuſes, mais encore les huiles. Quant à ſon ſel, ſoit qu'il devînt tartareux par la coction, lixiviel par l'incinération, & acide par la diſtillation, il le reconnoiſſoit toujours pour un être ſimple, qui ne changeoit de forme qu'en s'amalgamant avec des êtres hétérogènes. Au reſte, je n'expoſe mes idées ſur ce ſujet, que comme des conjectures; Paracelſe, comme la plupart des chymiſtes, avoit un langage hiéroglyphique, dont il ne réſervoit l'explication qu'à ſes adeptes : un naturaliſte, à qui probablement il avoit laiſſé ſa clef, diſoit un jour, en voyant un médecin analyſer une terre imbibée d'eau minérale : « J'y vois les » trois autres principes de la chymie; » j'y vois du ſoufre, quoiqu'il ne s'en- » flamme point; j'y vois du ſel, quoiqu'il

PRINCIPES.

PARTIE I.

» ne ſe diſſolve point ; j'y vois du mercure, quoiqu'il ne ſe volatiliſe point (*a*).» Quand on voit ainſi, on n'eſt pas fait pour analyſer les corps de la nature, mais pour commenter les centuries de Noſtradamus.

Paracelſe & les chymiſtes de ſon tems, n'ont créé cette théorie que parce qu'elle étoit le réſultat de leurs expériences : mais ont-ils réuſſi à ſimplifier les êtres, en dernière analyſe ? Leurs cinq élémens ne ſont encore que des compoſés, & leurs réſultats le ſeront toujours, tant qu'ils n'opèreront qu'avec les inſtrumens des artiſtes, & non avec le ſcalpel de la raiſon.

Becker, qui, grace aux commentaires de l'illuſtre Staalh, eſt devenu le Deſcartes de la chymie, ſubſtitua aux principes arbitraires de Paracelſe la terre & l'eau ; mais comme avec cette double clef il ne pouvoit ouvrir toutes les portes de la nature, il diviſa la terre primitive en trois terres égale-

(*a*) *Voyez* récit de Slare ſur les eaux de Pyrmond, pag 43.

ment élémentaires : la première, qu'il nommoit vitreſcible, étoit le principe de la dureté des corps ; la ſeconde, qu'il déſignoit ſous le nom de terre inflammable, étoit le phlogiſtique ; & la troiſième, qu'il appelloit terre mercurielle, ſervoit, avec les deux autres, à la compoſition des métaux (*a*). Mais Staalh lui-même, l'enthouſiaſte de Becker, a jeté des doutes ſur l'exiſtence de la terre mercurielle (*b*). D'un autre côté, des phyſiciens ont dit qu'un élément principe ne pouvoit ſe diviſer en trois terres élémentaires. Enfin l'eau & la terre ne ſont eux-mêmes que des principes du ſecond ordre, & non les premiers agens de la nature. PRINCIPES.

Il n'y a plus que le peuple qui reconnoiſſe quatre élémens eſſentiellement diſtingués dans l'eau, l'air, la terre & le

(*a*) Vid. *phyſic. ſubterr. ſect.* 3, *cap.* 2. 3. 4 & 5.

(*b*) Vid. *ſpecim. Beckerian.*

PARTIE I.

feu (*a*). Cette diviſion ſi commode pour les hommes accoutumés à tout effleurer, mais ſi abſurde aux yeux de l'homme de génie, ne mérite pas d'être examinée par le philoſophe; ce n'eſt point au peuple, qui entend mal, qui ne raiſonne pas, qui ne décompoſe rien, à établir des claſſes dans la nature, & à former les degrés de la grande échelle des êtres.

Les philoſophes qui n'ont reconnu qu'un ſeul élément ſont les plus conſéquens de tous : à la tête de ceux qui ont admis ce grand principe, mais qui en ont abuſé, on peut mettre Leucippe, le père des atomes, qu'Epicure immortaliſa par ſes ſophiſmes, & Lucrèce par ſes vers : ces hommes célèbres bâtirent les mondes, formèrent les êtres intelligens, & créerent les dieux

(*a*) Cette erreur eſt originairement d'Ariſtote. La ſeule réfutation qu'elle méritoit, eſt la plaiſanterie de la ſavante Schurmannin, qui écrivit ce diſtique au bas de la phyſique du précepteur d'Alexandre :

Cuncta elementa gero; ſum terra; eſt oſſibus ignis;
Æther ineſt natibus; vulva miniſtrat aquam.

mêmes avec ces corpuſcules : l'idée étoit grande ; mais le coloſſe d'or ne ſe trouva avoir que des pieds d'argile. PRINCIPES.

Qu'eſt-ce que des molécules qui n'ont d'autres qualités que la figure & le tranſport local, & qui compoſent l'eſſence de la divinité ?

Comment a-t-on pu déſigner DIEU par un réſeau délié & terminé par un ſimple trait, comme les figures monogrammes ?

A-t-on quelque idée du mouvement des atomes dans un vuide infini, où il n'y a ni centre, ni circonférence ?

Comment deux atomes inſenſibles, peuvent-ils, en ſe courbant, former un être ſenſible, &c ? — Pour admettre la doctrine de Leucippe & d'Epicure, il faut dévorer toutes ces abſurdités : délire qu'on tolère tout au plus dans l'homme de génie qui crée des ſyſtêmes, & non dans l'eſprit étroit qui ſe contente de les adopter.

D'ingénieux modernes ont tenté de rectifier la doctrine des atomes : tels ont été

PARTIE I.

Gaſſendi, Boerhaave, Newton, Deſaguillers & Maclaurin. Mais comme tous en font des êtres paſſifs, il eſt évident que ces corpuſcules ne peuvent entrer dans la compoſition des êtres actifs & intelligens.

Le détail des erreurs anciennes & modernes ſur les corps élémentaires, formeroit ſeul un énorme volume : ce ſeroient d'étranges mémoires pour la connoiſſance de l'eſprit humain ; mais ils ne devroient point décourager un obſervateur. Je vais donc auſſi haſarder quelques idées ſur ce ſujet, duſſai-je ajouter de nouvelles pages à cette hiſtoire.

ARTICLE VII.

De l'Elément principe.

IL eſt bien plus aiſé de dire de l'élément principe ce qu'il n'eſt pas que ce qu'il eſt; nous ſommes donc réduits à des probablités; mais les probabilités dans l'hiſtoire naturelle ſont plus utiles que la plupart des axiomes en métaphyſique.

Il me ſemble d'abord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul élément; car la matière eſt eſſentiellement la même; elle ne diffère que par les modifications ſans nombre dont elle eſt ſuſceptible; les divers éléments déſignés par les philoſophes, n'ont probablement été inventés que pour fixer dans la mémoire la nomenclature des êtres. Les naturaliſtes ont fait des claſſes; mais la nature ne fait peut-être que des invividus.

Les chymiſtes s'accordent aſſez à dire que les premiers élemens de la matière ſe caractériſent par leur indifférence à s'unir à un

PARTIE I.

corps ou à un autre ; mais cette théorie me paroît mal fondée ; l'acide vitriolique eſt abſolument indifférent pour la formation d'une pyrite, d'un gypſe, ou d'un quartz, puiſqu'il ſe combine auſſi aiſément avec une terre vitrifiable & une terre calcaire, qu'avec des végétaux enfouis : cependant Paracelſe & Vanhelmont ne me feroient pas croire que l'acide vitriolique eſt le principe des corps organiſés (*a*). Cet acide eſt compoſé ; & cette conſidération ſeule l'empêche de devenir l'agent de la nature.

Cette remarque doit auſſi faire naître des

(*a*) Tel étoit cependant le ſentiment du célèbre Becker : il en faiſoit un acide univerſel qui entroit dans la compoſition de tous les êtres ; comme s'il y avoit un acide vraiment iſolé, & qui ſubſiſtât indépendamment des corps ! comme ſi l'acide vitriolique devoit être l'agent de la nature, plutôt que l'acide marin ! comme ſi un être que la chymie décompoſe & réduit en terre & en eau, étoit aſſez ſimple pour entrer dans la conſtitution primitive de tous les êtres organiſés ! ---- Chymiſtes, étudiez Becker, Staalh & Boerhaave ; mais ayez le courage de juger ces grands hommes.

doutes ſur un être métaphyſique, inventé par les cabaliſtes, pour donner aux cauſes obſcures des phénomènes de la génération une explication encore plus obſcure : j'entends cet acide univerſel qui règne aſſez conſtamment dans l'atmoſphère, & qu'ils croyoient le principe général de la production dans les trois règnes de la nature. Pour rendre plus reſpectable cette idole philoſophique, ils lui donnerent le titre de Demogorgon ; & le peuple, toujours porté à adorer ce qu'il n'entend pas, ſe laiſſa engager par ſon nom ſeul à croire ſon exiſtence.

Au lieu de dire avec les chymiſtes que l'élément primitif doit être indifférent à s'unir à un corps ou à un autre, ce qui ſuppoſe une exiſtence de la matière antérieure aux élémens qui la conſtituent, ne ſeroit-il pas plus exact de dire qu'il doit être indifférent à compoſer un corps ou un autre ? Cette propoſition ainſi énoncée ne renferme du moins aucune contradiction, & peut

PARTIE I.

ſervir à jeter quelques lumières dans l'abyme de l'eſſence des choſes.

Il me ſemble que l'élément primitif des corps doit encore être ſimple & inacceſſible à toute eſpèce de décompoſition ; ce qui ne tend pas à en faire un corps inétendu & parfaitement indiviſible, mais ſeulement un être homogène : car la nature a ſes élémens ; mais il n'y a que le ſyſtême de Leibnitz qui ait ſes monades.

L'élément principe doit auſſi être fluide ; ce qui eſt une ſuite de ſa grande ténuité : & qu'on n'objecte pas qu'il n'y a point dans la nature de fluides ſimples. Il y en a eu néceſſairement dans l'origine des êtres : c'eſt d'abord en fermentant enſemble, enſuite en ſervant, ſoit de véhicule, ſoit de diſſolvant aux corps, qu'ils ſont devenus compoſés : ainſi ne jugeons jamais de l'exiſtence primitive des êtres par leur exiſtence actuelle, & ſachons décompoſer avec l'imagination cette chryſalide, pour y trouver à la fois les débris d'un ver & le germe d'un papillon.

je ſuis tenté de croire encore, que l'élément par ſa nature doit être inaltérable : les modifications de la matière varient à chaque inſtant ; les corps mixtes ſe diſſolvent, les êtres ſubiſſent des métamorphoſes ; les exiſtences changent ; mais les eſſences ſont éternelles. PRINCIPES.

Pour la figure des corps élémentaires, elle eſt inacceſſible à l'inſtrument des artiſtes, & peut-être même à l'œil de l'imagination : ſi originairement ils formoient une maſſe pleine & ſolide, on peut les conſidérer comme un aſſemblage de parallélipipèdes égaux, ou comme le réſultat de la combinaiſon des corps réguliers ; tel que les tetraëdes, les exaëdres, les dodecaëdres & les icoſaëdres : ſi, comme il eſt infiniment plus probable, ils ont toujours fait uſage de l'activité qui leur eſt eſſentielle, il faut les ſuppoſer ronds ; car en multipliant les interſtices, on favoriſe le mouvement.

Il me ſemble que tous les caractères que je viens de tracer conviennent au feu

élémentaire; ainſi il eſt probablement l'être principe qui a ſervi à la compoſition des corps : cette hypothèſe n'eſt pas ſuſceptible d'une rigoureuſe démonſtration ; car le ſentier qui y mène eſt à peine frayé; & n'ayant pas pour s'y conduire le bâton de l'expérience, on n'y peut marcher qu'en tâtonnant : cependant cette théorie eſt appuyée d'une foule de probabilités; & les probabilités ſont à peu près l'unique preuve dont on étaie les principes de l'ontologie.

J'appelle le feu qui ſert à la compoſition des êtres, feu élémentaire, pour le diſtinguer du feu ordinaire qui eſt toujours impregné, plus ou moins, de molécules de matière, & qui ne s'offre à nos yeux qu'avec l'enveloppe groſſière qui le défigure. Le feu des rayons du ſoleil eſt le plus pur que l'on connoiſſe, encore ſa ſubſtance eſt-elle probablement altérée par l'atmoſphère qu'il pénètre & par les corps étrangers qui le réfléchiſſent; ainſi il n'y a guère que l'imagination qui puiſſe avoir une idée du feu de la nature.

Tous les êtres ſont pénétrés du feu élémentaire ; peut-être même qu'il exerce ſon activité dans tous les points de l'eſpace : ſi quelque corps étoit à l'épreuve de ſon action, il ſeroit totalement dépourvu des principes de vie ; ce qui eſt une abſurdité ; car il eſt démontré en philoſophie que le mot de vie eſt ſynonyme à celui d'exiſtence. PRINCIPES.

Ce feu élémentaire, plus pur dans les animaux que dans les végétaux & les foſſiles, donne du reſſort à leurs nerfs, de l'activité à leurs fibres, & un mouvement rapide aux fluides qui circulent dans leurs canaux : comme par ſa nature il s'évapore aiſément, les alimens ſont deſtinés à rétablir, & à remonter ainſi toute la machine. Lorſque ce feu étranger ne peut plus s'aſſimiler avec la ſubſtance de l'animal, le tout ſe décompoſe ; & cette décompoſition, dans nos langues ſtériles, s'appelle l'anéantiſſement ou la mort.

Si l'on vouloit démonter la machine humaine, & analyſer ce fluide nerveux qui,

PARTIE I.

ſuivant les oracles de la médecine, avertit le cerveau de toutes nos ſenſations & devient ainſi le mobile de nos facultés intellectuelles, il ſeroit aiſé de prouver que la matière mobile qui le compoſe eſt fortement impregnée de ce feu élémentaire; telle ſeroit peut-être l'origine de ces expreſſions: *ame ardente*, *imagination embraſée*, *flamme du génie*, qu'on trouve dans toutes les langues primitives, & qui ne ſont des métaphores que pour l'homme du peuple, qui n'eſt pas initié dans les myſtères de la nature.

Le feu élémentaire eſt l'agent de la nature; il tend les reſſorts des ballons élaſtiques dont l'air eſt compoſé; & ſon activité plus ou moins grande ſur cet élément de la ſeconde claſſe, en explique la condenſation & la raréfaction. L'air eſt ſi fortement impregné des particules du feu élémentaire, que lorſqu'il ceſſe d'être humide, il ceſſe auſſi d'être conducteur d'électricité; & en effet c'eſt un corps originairement électri-

que, comme l'a très-bien prouvé le phyſicien légiſlateur de Philadelphie (*a*).

C'eſt lui qui donne à l'eau ce caractère de fluidité qui la rend propre à développer l'organiſation des végétaux. Sans l'action des molécules ignées, qui ſéparent ſes parties primitives, elle ſe coaguleroit, & ne formeroit plus qu'un froid cryſtal, inutile à la génération des êtres.

Sans le feu élémentaire, la terre privée des fluides qui circulent dans ſon ſein, des végétaux qui parent ſa ſurface, & des êtres animés qui l'habitent, ne ſeroit plus que le chaos d'Héſiode, & le tombeau de la nature.

(*a*) L'air ſec ne peut recevoir l'électricité des corps, ni leur donner la ſienne; autrement aucun corps environné d'air ne pourroit être électriſé poſitivement & négativement: car ſi on eſſayoit de l'électriſer poſitivement, l'air emporteroit auſſi-tôt le ſurplus; ou ſi c'étoit négativement, l'air ſupléeroit à ce qui manqueroit; ainſi la célèbre expérience de Leyde ſeroit impoſſible. --- Telle eſt la théorie de ce Franklin, que l'abbé Nollet a tant critiquée par la ſeule raiſon que lui-même avoit fait un ſyſtême, mais que tous nos bons phyſiciens adoptent, parce qu'il leur importe fort peu que la vérité leur vienne de Paris ou de Philadelphie.

PARTIE I.

Les phyſiciens, qui ont fait les plus profondes recherches ſur l'élément du ſecond ordre, qu'on appelle terre primitive, s'accordent à donner ce titre au verre. Il réſulte des principes de Staalh, de la Lithogeogneſie de Pott, & de l'hiſtoire naturelle de Buffon, que ce corps eſt la véritable terre élémentaire, & que tous les mixtes ne ſont qu'un verre déguiſé : or il n'y a peut-être point ſur ce globe d'être plus impregné de matière ignée que le verre (*a*). On ſeroit tenté de croire que le feu électrique fait partie de ſon eſſence : *Je conjecture*, dit le Deſcartes de l'électricité, *que ſi on trouvoit le moyen de l'en retirer, il ceſſeroit d'être verre* (*b*); *on épuiſeroit la ſubſtance, & le mode ſeroit anéanti.*

(*a*) J'ai fait l'expérience de Leyde avec une bouteille de dix lignes ſeulement de diamètre, dont la partie fulminante ne peſoit sûrement pas deux grains; le feu électrique qui réſidoit dans ce petit eſpace étoit cependant en telle quantité, qu'un gros moineau que j'expoſai à la commotion fut tué d'un ſeul coup.

(*b*) Expér. ſur l'électricité, faites à Philadelphie, par Franklin, tom. I, lettr. 5, édition de M. Dalibard.

La

La plus parfaite des pierres vitrées eſt ſans doute le diamant qui, expoſé le jour au ſoleil, étincelle dans l'ombre de la nuit, brille lors même qu'il eſt brut, quand on le rougit au feu, & devient par le ſimple frottement le plus beau des phoſphores (*a*). Il recèle probablement dans ſon ſein encore plus de feu élémentaire que le verre; & le naturaliſte n'a pas beſoin, pour en être convaincu, des inſtrumens qui le décompoſent.

Le peuple des phyſiciens a dit pendant long-tems, & le peuple des gens du monde a répété, que le diamant étant le plus parfait des verres, étoit apyre, c'eſt-à-dire, inaltérable au feu le plus actif : cependant les hommes de goût qui obſervent, trouvoient fort ſingulier qu'il y eût un corps inacceſſible à toute eſpèce de décompoſition, & que ce corps impregné de feu, ne tendît pas à ſe réunir à ſon principe; mais

(*a*) *Voyez* Leſſer. *lithologie*, pag. 308, & mém. de l'acad. des ſciences, an. 1707 & 1735.

PARTIE I.

heureuſement l'expérience vint renverſer le ſyſtême, comme cela arrive toujours. L'empereur François premier, fit mettre des diamans dans un creuſet, & après vingt-quatre heures d'un feu très-violent, ces pierres précieuſes furent totalement diſſipées & volatiliſées (*a*). Le rubis, il eſt vrai, réſiſta à cette épreuve violente, & ne perdit rien de ſa forme, de ſa couleur & de ſon poids; mais on ſait que le dernier des Médicis, qui fut grand duc de Toſcane, en ayant expoſé un au miroir ardent de Tſchirnaus, il ſe couvrit d'une eſpèce de graiſſe, laiſſa échapper quelques bulles, & ſe fondit au bout de quelques ſecondes. Il n'y a donc rien d'apyre ſur la terre, & il faut reléguer les rêveries des phyſiciens ſur ce ſujet, avec l'ancienne fable de la Salamandre.

(*a*) Dans le moment où l'on imprime cet ouvrage, de bons chymiſtes répètent à Paris la belle expérience de l'empereur François I; & la vieille erreur qui ſuppoſoit le diamant apyre ne ſubſiſte plus, même parmi les gens du monde.

Ce n'eſt point dans un écrit de la nature de celui-ci qu'il faut s'étendre ſur des principes qui ſemblent étrangers à la morale de l'homme, & qui font d'un livre un ouvrage ſingulier, ſans en faire un ouvrage utile. Auſſi je prie de regarder mes conjectures comme les plus vraiſemblables, juſqu'à ce qu'il en vienne de plus heureuſes qui les faſſent oublier; car dans une pareille matière on ne raiſonnera jamais que par conjectures.

PRINCIPES.

ARTICLE VIII.

Digreſſion ſur le manuſcrit de la Théorie de l'univers.

PARTIE I.

UN autre motif m'engage à borner mes détails ſur l'élément principe ; un homme de lettres de mes amis (*a*), s'eſt rencontré avec moi dans le ſyſtême du feu élémentaire, & il a fait un ouvrage ſur ce ſujet, deſtiné à faire la plus grande ſenſation : car c'eſt le fruit de quinze ans de recherches, de raiſonnemens & d'expériences ; ſon livre deviendra donc la baſe de ce volume, & les hommes droits ne me jugeront qu'après l'avoir jugé ; — ce qui me promet quelqu'indulgence.

(*a*) H.OP, D. L. P. auteur d'un ouvrage déjà connu & eſtimé, qui vit dans une tranquille obſcurité, loin des villes & des académies, étudiant la nature plus que les livres, & ſe rendant utile aux hommes ſans rechercher leur eſtime & ſans la mépriſer.

Ce livre a pour titre *Théorie de l'univers.* Ce n'eſt point à l'amitié à prévenir ſur la grandeur de ſon plan & ſur l'intérêt de ſes détails : je me contenterai d'obſerver que l'auteur préſente ſon ſyſtême avec toutes les preuves phyſiques & cependant tout le ſceptiſcime qui peut le faire adopter. PRINCIPES.

Il a cru devoir remonter à l'eſſence de la matière & au principe du mouvement; & ſi ſes conjectures ſur leur identité ſont vraies, il a ſimplifié les loix du monde, & ôté une roue à la grande machine de la nature.

Ses recherches ſur le feu élémentaire me ſemblent originales à bien des égards ; il démontre, autant qu'il eſt poſſible dans une ſcience encore neuve, que tous les corps en ſont intimément pénétrés, qu'il ne dévore qu'en aſſimilant à ſa ſubſtance, & qu'il eſt le principe de la génération des êtres, de leur palingénéſie & de leur deſtruction.

Il ſoupçonne que le feu élémentaire n'eſt pur nulle part ; que celui qui eſt le moins altéré eſt le feu ſolaire, & enſuite celui

de l'électricité, & au dernier degré de l'échelle, celui du creuſet des chymiſtes.

Il faut voir dans ce livre combien il y a de probabilités que le feu principe ne pèſe point, & ſuppoſé qu'il pèſe, avec quelle facilité on pourroit en conclure qu'il eſt le principe de la gravitation.

L'auteur analyſe tout d'après les Staalh, les Pott & les Boerhaave, & ſouvent d'après lui-même; mais il ne décompoſe les êtres avec les inſtrumens de la chymie, que pour les recompoſer enſuite avec le feu élémentaire.

Il a rencontré de nouvelles traces d'analogie entre les trois règnes, & il a ajouté quelques preuves à cette grande vérité, que tout eſt lié dans l'échelle de la nature.

Il eſt vrai qu'il tire de tous ces principes des conſéquences hardies, que je ne prétends point autoriſer: après avoir expliqué la génération des êtres qui rempliſſent l'intervale de l'échelle juſqu'à l'homme, il examine par quels doveloppemens ſucceſſifs la

pierre de Deucalion a pu recevoir l'organiſation, la ſenſibillité & l'intelligence ; & quoiqu'il ne donne cette hypotheſe que comme une rêverie philoſophique, je ſens que des eſprits foibles peuvent en abuſer pour infirmer des dogmes que leur antiquité a rendus reſpectables. PRINCIPES.

Au reſte l'auteur de la *Théorie de l'univers* a l'ame ſi honnête, il a ſi peu d'envie de détruire, ſon bon eſprit perce ſi fort à travers quelques paradoxes où ſon imagination l'entraîne, qu'en ſuppoſant même que l'ouvrage parût ſans tempéramens, il eſt à croire qu'il ne nuiroit qu'à ceux qui étoient déjà empoiſonnés avant d'entreprendre ſa lecture.

CHAPITRE VI.

Principes phyſiques de la nature.

PARTIE I.

NEWTON, qui a tant mérité de la nature & des philoſophes, dit qu'un fluide ſubtil paroît agir dans tous les êtres; que ce fluide eſt 700,000 fois plus ſubtil, plus rare & plus élaſtique que l'air que nous reſpirons, & que par conſéquent il eſt à l'eau commune comme 1 eſt à 600,000,000 (*a*) : ce fluide eſt le feu élémentaire ; mais le grand homme qui l'a preſſenti, n'a pu le ſoumettre à ſes calculs, parce qu'il eſt inacceſſible au microſcope : ce n'eſt qu'en multipliant les à-peu-près, que la raiſon des philoſophes peut en tenter l'analyſe.

Ce feu élémentaire, dont l'eſſence eſt le

(*a*) *Voyez* optic. queſt. 22.

mouvement, a ſervi à la compoſition de tous les êtres qui conſtituent la grande machine de l'univers.

Il ſeroit abſurde de rechercher l'origine du feu élémentaire : puiſqu'il exiſte, il eſt probable qu'il a toujours exiſté : car comment auroit-il paſſé du néant à l'être ? Et qu'eſt ce que le néant pour des philoſophes?

Il y auroit de l'inconſéquence, à calculer dans quel tems ce feu élémentaire, en ſe modifiant, a organiſé les mondes : le tems n'exiſte pas pour ce qui n'a pas commencé ; & toutes ces méthodes arbitraires inventées pour ſervir de point d'appui à notre petit entendement, ne doivent point être employées pour calculer les opérations ſublimes de la nature.

Il y auroit de la témérité à vouloir deviner par quel méchaniſme, l'élément prin-

cipe s'eſt modifié, & comment, tout étant originairement homogène, tout nous paroît aujourd'hui hétérogène : il eſt probable que ce ſeroit encore un ſecret pour nous, quand nous aurions douze ſens & par conſéquent douze fois plus d'intelligence.

Bien loin de pouvoir raiſonner ſur ce qui a dû être, nous pouvons à peine raiſonner ſur ce qui eſt ; connoiſſons-nous ſeulement la dixieme partie des êtres animés qui habitent ce globe ? La nature a paru s'agrandir pour nous depuis la découverte du microſcope ; & ſi en perfectionnant cet inſtrument, nous pouvions pénétrer plus avant dans l'abyme des infiniment petits, elle s'agrandiroit encore : la nature eſt ce cercle infini de Paſcal dont le centre eſt par-tout, & la circonférence nulle part.

Le chymiſte croit, avec ſes procédés, ſes diſtillations & ſes analyſes, ramener les êtres

à leurs élémens ; le chymiſte en impoſe à la crédulité humaine. La main induſtrieuſe peut démolir lentement les corps, mais le réſultat de ſes expériences n'eſt qu'un amas de décombres ; ſi la chymie pouvoit décompoſer les êtres, elle pourroit les organiſere ; ſi Becker ou Staalh parvenoient à l'élément principe, ils s'en ſerviroient pour créer des mondes.

PRINCIPES.

Dans la phyſique générale, il ne faut jamais mépriſer les faits, quelques frivoles qu'ils paroiſſent, par ce que tout s'enchaîne dans la nature, & que les effets des cauſes deviennent à leur tour cauſes d'autres effets : qui auroit imaginé que deux verres placés l'un devant l'autre par Galilée, meneroient à découvrir un nouveau ciel ? Le premier obſervateur qui vit l'ambre attirer une paille, pouvoit-il ſe flatter que ce fait conduiroit un jour à la théorie du tonnerre ?

Y a-t-il des germes, & ſont-ils indeſtruc-

PARTIE I.

tibles ? En un mot, étois-je avant de n'être pas, & ſerai-je quand je ne ſerai plus ?

Le mot de germe, a été inventé par l'ignorance pareſſeuſe, qui veut tout expliquer. Tout eſt germe dans la nature, ou il n'y en a point.

Les élémens ſecondaires, par le mouvement qui leur eſt propre, s'aſſimilent enſemble ; & il en réſulte un foſſile, une plante, ou un animal ; le compoſé ſe détruit enſuite, & la matière ne redevient plus homogène que pour ſe prêter à de nouvelles métamorphoſes.

La matière en ſe décompoſant ſe ſubtiliſe ; & plus un corps eſt atténué, plus ſon mouvement eſt rapide, plus il ſe rapproche de l'organiſation élémentaire.

La décompoſition n'eſt point l'anéantiſſement : le paſſage de l'être au néant ou

du néant à l'être eſt une contradiction dans les termes ; & ſi rien n'a pu être créé, rien ne peut s'anéantir. PRINCIPES.

Tout eſt animé dans la nature, puiſque vivre ſignifie exiſter, puiſqu'il n'y a point d'organiſation qui répugne eſſentiellement à l'idée de l'animalité.

Cependant on a abuſé de ce dogme de la nature : un phyſicien a prétendu que les vents alizés étoient produits par l'agitation convulſive d'une plante qui croit en abondance ſous le tropique (*a*) : un autre a aſſuré qu'un grand animal, par ſon inſpiration & ſa reſpiration, excitoit le phénomène des marées. — Tout a été dit par les ſophiſtes, afin que tout pût être réfuté par les philoſophes.

(*a*) On l'appelle le *lentiſque marin*.

PARTIE I.

Tout ce qui eſt animé doit occuper un degré dans l'échelle des êtres ſenſibles.

Tout ce qui eſt ſenſible doit avoir des droits à une ſorte d'intelligence.

Il y a une chaîne dans les êtres ; mais nous n'avons pas encore raſſemblé aſſez de faits pour en compter les anneaux : les anciens avoient des quadrupèdes dont nous avons perdu la trace ; nous en découvrons de tems en tems qu'on ne ſauroit rapporter à aucune claſſe ; le ſeul Ganguroo d'Otahiti (*a*) ſuffit à cet égard pour déconcerter le phyſicien qui prétend bâtir ſans matériaux l'édifice de la nature.

(*a*) Il a la figure du gerbo, la taille du mouton & la queue du levrier : il ne marche pas ; mais, à cauſe de l'inégalité de ſes jambes, il ſaute. Voyez-en la deſcription, *voyage de Bantks & de Solender*, édit. *in*-8°. tom. VII, pag. 43 & 83.

Le naturaliſte n'eſt pas plus heureux, quand il claſſe les végétaux, que quand il calcule les anneaux de la chaîne animale : le chevalier Vonlinné, borne nos richeſſes végétales à 8,000 eſpèces de plantes ; le célèbre Shérard ne croyoit pas qu'il fallût les évaluer au-delà de 16,000, & voilà le docteur Commerſon qui en poſsède lui ſeul vingt-cinq milles, & qui annonce qu'il en doit exiſter au moins cinq fois autant ſur la ſurface de la terre (*a*) : nous devrions nous borner à étudier la nature de nos richeſſes, & laiſſer à notre poſtérité, après cinquante ſiècles, le ſoin d'en faire le dénombrement.

Il y a trop d'arbitraire dans la diviſion qu'on a fait juſqu'ici des êtres animés : la plupart des caractères génériques qu'on aſſigne ſont imaginaires ; on trace des lignes de démarcation, & quand on rencontre des

(*a*) Lettre à la ſuite du journal d'un *voyage autour du monde*, traduit de l'anglois par M. de Freville, page 257.

PARTIE I.

espèces intermédiaires, ces lignes disparoissent : il faut à chaque instant refaire le roman de la nature.

Dans l'exactitude philosophique, la nature ne fait point de classes, elle ne fait que des individus.

Tâchons d'apprendre à un petit nombre de ces *individus*, les moyens d'être heureux sans blesser la nature.

DE

LIVRE SECOND.

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA NATURE.

PRINCIPES.

JE m'étois proposé de borner ici mes conjectures ; mais un homme de génie, aussi respectable par son ame que par sa plume, m'a fait observer qu'il y auroit un vuide dans mon ouvrage, si je n'appliquois pas mes principes à un petit nombre de questions qui intéressent la curiosité des philosophes.

Je vais donc m'occuper encore à expliquer

PARTIE I.

quelques énigmes gravées ſur les antiques monumens de la nature ; mais après avoir fait deux fois le rôle d'Œdipe, je tâcherai de n'être plus que le diſciple de Socrate, de Cong-fut-ſée, & de Marc-Aurèle.

CHAPITRE I.

Apologie du philoſophe.

PRINCIPES.

JE prie d'obſerver que dans ce chapitre il n'y a point de conjectures ; il s'agit de l'apologie de la raiſon ; & il eſt bien ſingulier que dans le dix-huitième ſiècle la raiſon ait beſoin d'apologie.

Il étoit utile avant d'appliquer la philoſophie à la nature, de la réconcilier avec l'homme de bien qui n'a pas le courage de penſer d'après lui-même.

Cette défenſe, paroît néceſſaire, grace au fanatiſme, dont le volcan long-tems refermé vient de ſe rouvrir : puiſſé-je prévenir ſes exploſions, ou être ſa dernière victime !

Première partie de l'Apologie du philoſophe.

PARTIE I.

ENTRAINÉ par une chaîne d'événemens malheureux, à chercher dans les lettres un appui que je ne pouvois attendre d'une famille honnête, mais ſans fortune, je regardai autour de moi, & je vis que la philoſophie permettoit de garder ſon ame : je ſongeai alors, non à porter, mais à mériter le titre de philoſophe.

La philoſophie eſt l'amour de la ſageſſe : je crus qu'il étoit permis à mon eſprit de devenir ſage, & à mon cœur de ſuivre la pente qui l'entraînoit à aimer.

Des hommes mal organiſés avoient de tout tems abuſé de leur raiſon ; mais les erreurs même de ces ſophiſtes me prouvoient qu'il y avoit des philoſophes : les noms flétris des Diogène & des Diagoras me ramenoient aux noms ſublimes de Socrate, de Zénon & de Marc-Aurèle.

Le génie ne me parut point un être de raiſon ; je ne trouvai rien d'arbitraire dans l'idée de la vertu ; ainſi j'ouvris les livres célèbres, pour m'apprendre à faire par principes le bien que je ne faiſois que par inſtinct, & j'appellai le génie pour me conduire à la vertu. PRINCIPES.

Je ſentois que des loix éternelles m'enchaînoient à DIEU & aux hommes ; j'étudiai ces loix, & je me vis le courage d'en faire la baſe d'une morale qui convînt moins à l'individu qu'à l'eſpèce humaine.

La nature m'avoit fait pacifique. Je me promis de ne jamais dégrader mon caractère, d'être utile à mes concitoyens, ſans en exiger de reconnoiſſance ; de mériter des ſatires & de n'en jamais faire.

Tels étoient mes ſentimens, quand j'écrivis la *philoſophie de la nature* : je ne me cachai point la foibleſſe de mes talens ; mais je crus pouvoir ſuppléer au génie par mon ame, & je publiai mon ouvrage.

Ferme dans mes principes philoſophiques, j'attendis en ſilence la conſidération publi-

PARTIE I.

que ſans l'acheter par des voies qui m'auroient fait rougir : la capitale fourmilloit d'hommes puiſſans & oiſifs qui ne demandoient qu'à me protéger : je me derobai à leur bienveillance onéreuſe & je vis entre moi & les Mécènes une barrière éternelle.

Les journaliſtes, qui vivent des penſées des gens de lettres & quelquefois de leurs fautes, font & défont tous les jours les réputations éphémères : je ne me ſuis jamais préſenté à leur tribunal ; je n'ai point provoqué leur encens quand ils ont fait mon éloge : quand ils m'ont condamné, je n'ai point appellé de leurs ſentences.

Je vivois au milieu d'une foule de rivaux ardens à ſe détruire ; je n'ai épouſé aucune querelle ; je ne me ſuis enrôlé ſous les drapeaux d'aucune ſecte : ſeul, avec quelques morts illuſtres & un petit nombre d'amis honnêtes, j'ai attendu que la voix publique me donnât quelque exiſtence parmi les philoſophes.

Cette exiſtence eſt venue : ma plume a été avouée dans l'Europe par les hommes célè-

bres ; &, ce qui ne me flatte pas moins, elle a été accueillie par les gens de bien : je pouvois ne pas mériter l'aveu du génie ; mais j'étois digne de l'accueil de la tranquille probité, & je n'eus pas le courage de me dérober à une célébrité qui devoit remplir d'amertume la moitié de ma carrière. PRINCIPES.

Je jouis long-tems ſans trouble de cette conſidération publique que j'avois acquiſe ſans remords : aucun homme public ne s'éleva contre la *Philoſophie de la nature* : on la réimprima dans l'intervalle pluſieurs fois en France & dans les pays étrangers. Le clergé, à qui ſeul il appartenoit de s'alarmer de ſon ſuccès, refuſa de la proſcrire. — Ce ſonge heureux dura quatre ans ; mais je fus réveillé par un coup de tonnerre.

Une ſentence flétriſſante prononcée ſur un rapport infidèle, vint annoncer à l'Europe que les gens de bien avoient eu tort de ſe perſuader que la lecture de mon ouvrage les avoit rendu plus vertueux.

On aſſuroit dans cette ſentence, que j'anéantiſſois les principes des mœurs, &

PARTIE I.

chaque page de mon livre étoit un monument érigé à la décence, & un hymne à la pudeur.

On y disoit que je sappe les fondemens de l'autorité, que je détruis les rapports qui enchaînent l'homme à l'homme, & que je canonise les forfaits les plus odieux.

Plein de trouble & d'horreur, j'ai osé conduire la sonde dans mon ame : j'y ai vu une foule de foiblesses, mais rien qui portât l'empreinte de la méchanceté : j'ai reconnu que mon caractère ne pouvoit m'entraîner à un crime réfléchi, & ma plume à en faire l'éloge.

J'ai demandé à mes amis si j'avois rompu le contrat tacite qui lioit leurs ames à la mienne ; ils m'ont embrassé la larme à l'œil, & telle a été leur réponse.

On m'accusoit de faire des rebelles de mes concitoyens ; & il n'y a pas une ligne de mon ouvrage qui n'établisse la paix des empires & la sûreté des rois.

Quel moment avoit-on choisi pour me dénoncer comme séditieux ? celui où je ve-

nois de publier le conte d'*Egerie*, ce monument de mon idolâtrie pour un jeune ſouverain qui appelle les ſages autour de ſon trône, & qui promet de faire revivre, pour la proſpérité de la France, le dernier des Henris.

PRINCIPES.

J'ai détruit, diſent mes perſécuteurs, tous les devoirs ſacrés ſur leſquels repoſe le bonheur ſocial. — O vous à qui je dois la vie, citoyens à jamais reſpectables dans votre heureuſe obſcurité, tant que vous avez vécu, j'ai reſpecté vos loix, je n'ai jamais contriſté votre ame, le nom de père n'eſt ſorti de ma bouche qu'avec le ſuffrage de mon cœur; que ne puis-je ranimer votre cendre? Elle atteſteroit à mes juges ma fidélité à remplir les devoirs ſacrés de la nature.... Mais non, reſtez dans la tombe: l'indignation s'allumeroit dans vos veines; des larmes de ſang couleroient de vos yeux, & vous ne renaîtriez que pour mourir.

DIEU me reſtoit, & la ſentence a tenté de me le ravir; mais mon livre, tout flétri qu'il eſt, dépoſe en faveur de ma religion:

aucune puiſſance humaine ne peut, tant que je reſpirerai, m'empêcher de me jeter entre les bras de l'Être ſuprême : aucune puiſſance, quand je ne ſerai plus, ne pourra m'arracher de ſon ſein.

On peut continuer à enchaîner ma plume, à dégrader mes ouvrages, à opprimer ma perſonne : pour moi, je continuerai à me conſoler avec DIEU de l'injuſtice de mes concitoyens, à reſerrer les nœuds ſacrés qui lient l'homme à l'homme, à éclairer mes perſécuteurs & à leur pardonner.

Seconde partie de l'Apologie du philoſophe.

QUI êtes vous, ames de fiel & de ſange, qui faites un crime à Marc-Aurèle de mettre la philoſophie ſur le trône, & à Socrate de s'enorgueillir du ſupplice que vous lui infligez ? Le tems eſt venu de faire entendre la voix terrible de la vérité; tombez, murs d'airain qui cachiez les profondeurs de leur hypocriſie; & que le dieu du mal, l'odieux Arimane, paroiſſe aux yeux de l'homme de bien avec toute ſa difformité. PRINCIPES.

L'ennemi né du philoſophe eſt ce fanatique atrabilaire qui défend ſa ſecte avec le poignard & la flamme des bûchers, qui s'indigne du talent qui l'écraſe, & du courage qu'il n'a pas ; & dont l'ame vile n'a d'énergie que pour opprimer le génie & anéantir la vertu.

L'ennemi né du philoſophe eſt cet eſclave qui a long-tems courbé ſa tête dégradée

PARTIE I.

ſous le joug des deſpotes, & qui voyant un être libre, tente de le punir de n'être pas, à ſon exemple, le dernier des hommes.

L'ennemi né du philoſophe eſt cet écrivain qui n'exiſte que par ſes morſures, qui ne pouvant mériter de ſtatues, s'occupe a en renverſer, qui ne prétend qu'à la célébrité d'Eroſtrate, mais dont la juſte poſtérité ne connoîtra ni le nom ni les libelles.

Agrippine, dit l'hiſtorien des Céſars, *détourna ſon fils de l'étude de la philoſophie comme contraire à un ſouverain* (*a*). Ce blaſphême abſurde & dangereux eſt peut-être plus contraire au repos des nations que tous les axiomes politiques de Hobbes, & l'infame théorie de Machiavel.

Je pardonne à Agrippine, qui avoit empoiſonné ſon époux, & qui provoquoit ſon fils à l'inceſte, de déteſter la philoſophie, qui ne l'éclairoit qu'en lui donnant des remords: mais comment a-t-elle oſé ériger en axiome

(*a*) *A philoſophia eum mater avertit, monens imperatori contrariam eſſe.* Voyez Suéton. *vit. Neron.*

un tel blaſphême ? Comment Sénèque, l'inſtituteur de Néron, laiſſa-t-il s'accréditer un principe qui le rendoit lui-même le fléau des ſouverains ? Comment le philoſophe Suétone laiſſe-t-il paſſer ce ſophiſme ſans le pulvériſer ? PRINCIPES.

On accuſe la philoſophie d'être contraire à l'art de régner : & où en ſerions nous ſi les philoſophes n'avoient fait les rois, & ſi les rois ne protégoient les philoſophes.

N'eſt-ce pas la philoſophie qui crie aux princes qu'ils ne doivent monter ſur le trône que quand ils ont le courage d'être effrayés à ſa vue ; qui leur apprend à diſtinguer les hommes qu'ils gouvernent, d'un vil troupeau qu'ils achètent ; & qui, au milieu même des forces politiques qu'ils font mouvoir, les inſtruit du ſecret de leur foibleſſe ?

N'eſt-ce pas la philoſophie qui place le ſeul deſpotiſme légitime dans la loi, & qui éloigne du trône cette foule d'hommes vils & lâches qui conſpirent à retenir les princes dans les entraves de l'erreur ; dont la voix ne s'éleve que pour trahir la patrie,

PARTIE I.

& qui perſuadent à l'eſclave couronné qu'ils dirigent, qu'il n'y a d'ennemis de l'état que l'homme de génie & l'ami de la vertu ?

N'eſt-ce pas la philoſophie qui apprend aux ſouverains que l'énorme machine politique qu'ils font mouvoir, ne tient qu'à un fil, & que de la plus légère déclinaiſon de ce fil, dépend le bonheur, ou le malheur de vingt millions d'hommes ; qu'il ne faut qu'un projet mal conçu pour allumer une guerre fatale dans les deux mondes, un édit mal concerté pour priver l'état de cent mille bras, & une ſeule erreur de calcul pour empoiſonner l'exiſtence des citoyens dans l'intervalle de pluſieurs générations ? Ouvrons les annales de la terre ; nous verrons que jamais elle n'a été plus heureuſe que ſous les rois philoſophes ; les cent millions qui habitent la Chine de tems immémorial, ne formèrent qu'une famille ſous le monarque qui eut Cong-fut-ſée pour inſtituteur ; le ſage Zoroaſte fut le dieu de la Bactriane ; & à Rome, Caton même, le martyr de la liberté, auroit travaillé au deſpotiſme de Marc-Aurèle.

L'inceſtueuſe Agrippine, le farouche caliſe Aman, & après eux une foule d'hommes vils & méchans, ont dit que le philoſophe étoit le fléau des rois. Que conclure de cette aſſertion atroce, ſinon qu'il y a des gens ennemis nés de la vérité, comme le hibou l'eſt de la lumière, & que la nature ſemble avoir dédommagé l'homme ſans talens & ſans vertus, en lui permettant de perſécuter le génie ?

Réponds-moi, fourbe mal adroit, quel eſt le vrai philoſophe qui ait enſanglanté les trônes & armé les hommes contre les hommes ? Platon a-t-il ſoulevé Syracuſe, même contre Denis le tyran ? Tacite a-t-il conſpiré contre Domitien, le fléau de ſa patrie ? Locke a-t-il été du nombre de ces fougueux parlementaires qui aſſaſſinèrent Charles I avec le glaive des loix ?

Je jette un coup d'œil ſur l'univers : je vois une moitié du globe ſe preſſer contre l'autre ; les petits empires renverſer les grands pour être renverſés à leur tour, & un certain nombre d'êtres foibles & malheureux, qu'on

appelle ſouverains; ſe débattre avec fureur autour de quelques ruines qui ne ſe réuniſſent que pour leur ſervir de tombeau. D'où viennent toutes ces ſanglantes révolutions? Ce n'eſt pas ſans doute du ſage obſcur qui raiſonne dans ſon cabinet; c'eſt de quelque Cromwel qui fait conſiſter la gloire à changer les chaînes de ſes concitoyens; de quelqu'Alexandre qui ne veut mourir que ſur des mondes ſubjugués, ou de quelque Mahomet qui vient le glaive d'une main & l'encenſoir de l'autre, anéantir le culte, auſſi bien que la liberté de ſa patrie, & la faire gémir à la fois ſous la tyrannie de ſes rois, & ſous celle de ſes dieux.

Faites aſſeoir le philoſophe au pied des trônes, & vous ne verrez point de ces grands crimes, dont la trace reſte encore ſur la terre, long-tems après que les criminels ne ſont plus. Faites de Montagne l'ami de Charles IX, & il n'y aura point de journée de Saint-Barthelemi. Rendez le préſident de Monteſquieu légiſlateur de l'Eſpagne, & l'Europe ne ſe jettera pas ſur le nouveau monde, & n'égorgera

gera pas douze millions d'hommes pour conquérir des déſerts, de la boue jaune, & les maladies vénériennes. PRINCIPES.

Le philoſophe eſt le plus pacifique des hommes. Il unit les ſujets aux rois, & les rois entr'eux. Il empêche les peuples de s'exterminer pour des ſophiſmes. Perſuadé que l'ordre général eſt la première loi de la nature, il ſe ſacrifie à ſa famille, ſa famille à ſa patrie, & ſa patrie au genre humain.

Au reſte, quand même des hommes juſtement célèbres auroient démenti par leurs actions la gloire qu'ils s'étoient acquiſe par leurs ouvrages, qu'importe à la poſtérité cette contradiction entre leurs cœurs & leurs plumes ? Le mal qu'ils ont fait à la ſociété n'a laiſſé aucune trace ; & le bien qui réſulte de leurs écrits immortels ira d'âge en âge conſoler l'eſpèce humaine de la tyrannie de ſes perſécuteurs.

Accourez donc, vous tous qui faites gloire de flétrir la raiſon, inquiſiteurs de Goa & de Paris, vils apôtres des convulſions, apologiſtes de la Saint-Barthélemi : la loi du pays éclairé

où on vous tolère, vous interdit les homicides ; mais vous pouvez diſtiller ſans péril le venin que votre ame récèle, ſur les livres qui vous dévoilent. Je vous livre le portrait du philoſophe : liſez-le ; & que la flamme des bûchers vous ſerve de réponſe.

Troiſiéme partie de l'Apologie du philoſophe.

DEPUIS que le nom de philoſophe eſt devenu le titre d'une injure modérée, qui ſert à l'envie à déſigner le talent, & au citoyen puſillanime l'homme de génie qui l'éclaire, il me ſemble néceſſaire de définir exactement l'être reſpectable dont j'oſe prendre la défenſe. Puiſſe le tableau que j'en tracerai juſtifier en même tems l'idole & le culte de ſes adorateurs !

PRINCIPES.

Un philoſophe eſt pour moi un être ſublime, placé ſur la terre pour guérir les hommes des maux attachés à l'exiſtence, ou pour les en conſoler.

C'eſt un génie éclairé, qui attache ſon bonheur au développement de ſon intelligence, qui ne s'appuie point ſur les lumières factices des hommes puiſſans qui ne le valent pas, & qui s'occupe dans le ſilence du cabinet a réformer ſon entendement, à ſe faire un caractère & à créer ſon ame.

C'eſt un partiſan de l'harmonie générale, qui conſerve l'équilibre entre ſes paſſions, vit en paix avec le foible qui l'évite & avec l'envieux qui le perſécute, & ne fonde pas ſes idées ſur les loix du moment, mais ſur les rapports éternels & invariables des êtres.

Il a une raiſon dont il étend ſans ceſſe les limites; il ne la ſoumet point au caprice d'un deſpote qui gouverne une étendue de mille lieues, ni à l'autorité d'un écrivain mort depuis mille ans; il ſe réſerve le droit de critiquer Ariſtote chez les Arabes où on le diviniſe, & celui de vanter la liberté dans le nouveau monde où on l'anéantit.

Il ſait diſtinguer la morale ſublime de la nature de la morale flottante des politiques, & de la morale atroce du fanatiſme; il ne peſe pas dans la même balance l'erreur & la méchanceté; & il éclaire le genre humain ſans craindre qu'on le puniſſe du crime irrémiſſible d'avoir annoncé la vérité.

Cependant ſa plume audacieuſe ne ſappe point les fondemens du trône & de l'autel; il reſpecte les préjugés qui ſont utiles aux na-

tions, honore les hommes en place, ſe conforme aux uſages reçus, & ne fait ſervir ſa liberté de penſer qu'à perfectionner ſon ame & à aſſurer le repos de tout ce qui l'environne; c'eſt l'aigle, qui maintient la paix dans ſon aire, ſans prétendre à réformer l'atmoſphère & à calmer la rage des vents. PRINCIPES?

Le culte d'un Etre ſuprême, qui n'importune que les ingrats, fait le charme de ſon ame ſenſible; cette lumière douce l'échauffe en même tems qu'elle l'éclaire; quand il étudie la religion, il s'apperçoit qu'elle eſt le centre où toutes les vérités philoſophiques vont ſe réunir; quand il la ſuit, il reconnoît que c'eſt le foyer où toutes les belles paſſions vont s'embraſer.

Il juge intérieurement les loix des hommes, mais il eſt ſoumis à celles de ſa patrie; & ſi le haſard l'a fait naître parmi des eſclaves, il ſe dérobe à la verge flétriſſante du deſpotiſme, mais ſans braver ſes ſouverains, comme ſans les flatter, ſans les eſtimer & ſans les craindre.

En un mot, le philoſophe eſt un être étonnant & non contradictoire, qui aime le genre

PARTIE I.

humain par intérêt & par principe, qui éclaire ſes contemporains, mais qui ne veut être jugé que par la juſtice des ſiècles ; qui penſe, parle & écri avec énergie, mais qui n'eut jamais que la hardieſſe de la vertu.

CHAPITRE II.

Doutes philoſophiques ſur l'origine des êtres.

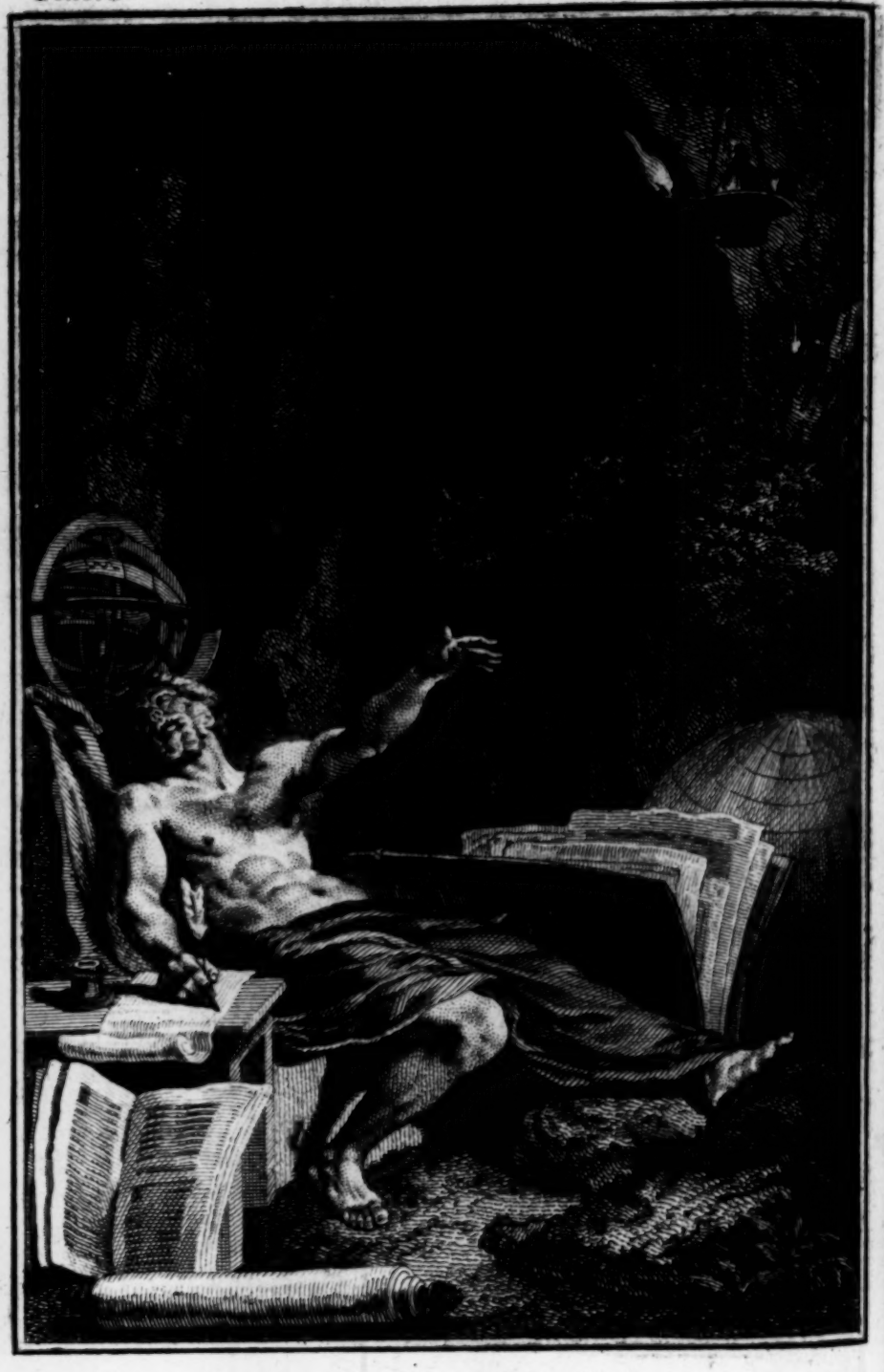
NOUS venons de voir qu'un être raiſonnable n'étoit pas un monſtre, parce qu'il faiſoit uſage de ſa raiſon. (*a*) PRINCIPES.

Ecoutons donc un moment ſes conjectures ſur l'origine des êtres ; mais ſouvenons-nous toujours que ce ne ſont que des conjectures : Epiménide qui rêve dans ſa grotte ne peut avoir l'autorité de Zénon qui dogmatiſe dans le portique ; encore une fois, tout ce qui n'a dans la *philoſophie de la nature* qu'un rapport éloigné à la morale,

(*a*) Ainſi l'a dit, & bien mieux que moi le dernier hétitier du bon goût du Temple, *le comte de Treſſan*, dans le charmant ouvrage qu'il vient d'adreſſer à ſes enfants : c'étoit à ce ſage qu'il appartenoit peut-être encore plus qu'a Epiménide de nous donner ſes idées ſur l'origine des êtres : du moins je le conjecture par les vérités grandes & neuves dont ſon traité du *fluide électrique* étincelle ; ouvrage dont le public ne jouit pas encore, quoiqu'il ait mérité le ſuffrage de toutes les académies de l'Europe.

PARTIE I.

doit être mis au rang des hypotheſes qu'on adopte pour les diſcuter plutôt que pour y croire : il n'en eſt pas de même des grands principes ſur leſquels roule l'économie ſociale ; le plus léger doute en ce genre nous paroîtroit un blaſphême.



Quel livre fera naitre ce rêve de plusieurs siecles?

ARTICLE I.

Voyage d'Epiménide.

PRINCIPES.

EPIMÉNIDE eſt un des plus grands ſaints du paganiſme : la légende grecque nous a conſervé un grand nombre de ſes miracles. Il fit ceſſer par ſa préſence la peſte dans Athènes; il prophétiſa dans Lacédémone; &, ce qui n'eſt pas un prodige moins extraordinaire, il fit un poëme épique de 6,500 vers ſur la ſtructure des vaiſſeaux des Argonautes. On peut conſulter, ſur toutes ces merveilles, Diogène Laërce, la Ribadeneira de ſon ſiècle.

Un jour ce ſage conduiſoit ſon troupeau (car dans l'âge d'or la bergerie menoit à tout, même à l'apothéoſe); & s'étant égaré, il entra dans une caverne où il dormit 57 ans: à ſon réveil il trouva, avec ſurpriſe, que la Grèce avoit changé de face; mais cette ſurpriſe ceſſa, quand il apperçut ſes cheveux blancs.

Les Crétois, compatriotes d'Epiménide, prétendent qu'il ne vécut que 299 ans; &



Quel livre fera naître ce rêve de plusieurs siecles

ARTICLE I.

Voyage d'Epiménide.

EPIMÉNIDE eſt un des plus grands ſaints du paganiſme : la légende grecque nous a conſervé ungrand nombre de ſes miracles. Il fit ceſſer par ſa préſence la peſte dans Athènes ; il prophétiſa dans Lacédémone ; &, ce qui n'eſt pas un prodige moins extraordinaire, il fit un poëme épique de 6,500 vers ſur la ſtructure des vaiſſeaux des Argonautes. On peut conſulter, ſur toutes ces merveilles, Diogène Laërce, la Ribadeneïra de ſon ſiècle.

PRINCIPES.

Un jour ce ſage conduiſoit ſon troupeau (car dans l'âge d'or la bergerie menoit à tout, même à l'apothéoſe) ; & s'étant égaré, il entra dans une caverne où il dormit 57 ans : à ſon réveil il trouva, avec ſurpriſe, que la Grèce avoit changé de face ; mais cette ſurpriſe ceſſa, quand il apperçut ſes cheveux blancs.

Les Crétois, compatriotes d'Épiménide, prétendent qu'il ne vécut que 299 ans ; &

PARTIE I.

Sparte, pour preuve de ſa mort, montra long-tems ſes reliques (*a*); mais ce conte eſt une erreur populaire; il eſt certain qu'Épiménide vit encore; & s'il paroît s'abſenter de la terre, c'eſt qu'il dort dans ſa caverne. Cette alternative de léthargie & de réveil dure depuis plus de deux mille ans; & qui ſait ſi elle ne ſe prolongera pas juſqu'à ce que notre planète diſparoiſſe dans les déſerts immenſes de l'eſpace?

Peu m'importe en ce moment qu'Épiménide aſſiſte à la ruine de notre monde; mais ce qui m'intéreſſe beaucoup, c'eſt qu'il a voyagé pendant bien des ſiècles pour deviner ſon origine. Voici un fragment de ſon itinéraire, que le prêtre de Jupiter Ammon dépoſa dans ſon temple, quand la Grèce voulut faire ſon apothéoſe.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . « Ma curioſité eſt ſans bornes, &

[*a*] Diog. Laërt. *vit. Epimenid.*

» qui oſeroit en faire un reproche au philo-
» ſophe qui voit les générations ſuccéder aux
» générations ? la curioſité n'eſt une foibleſſe
» que dans l'être qui ne peut la ſatisfaire ; dans
» cet homme dont l'exiſtence fugitive ſemble
» bornée à l'inſtant qui s'écoule, & qui naît
» pour mourir.

PRINCIPES.

» J'ai voulu ſavoir d'abord ſi la matière
» avoit une origine ; & comme je n'ai pas
» aſſiſté à ſon organiſation primitive, j'ai con-
» ſulté ſur ce grand événement tous les philo-
» ſophes qui prétendent avoir pénétré dans
» l'attelier de la nature.

» Je m'embarquai dans mon premier voya-
» ge ſur un vaiſſeau phénicien qui faiſoit voile
» pour la découverte d'un monde ; Sancho-
» niaton y étoit : *Etranger*, me dit-il un jour,
» *tu voyages pour chercher la pierre philoſo-*
» *phale ; ne vas pas plus loin, car je l'ai trou-*
» *vée : écoute-moi.*

» *Les premiers principes de l'univers ſont*
» *l'air ténébreux, l'eſprit ténébreux & le*
» *chaos.* »

» Voilà bien des ténèbres, ſeigneur San-
» choniaton. »

» *Elles ne ſont que dans votre eſprit, ſei-*
» *gneur Epiménide ; l'eſprit bientôt anima ces*
» *principes ; le mélange ſe fit ; les élémens ſe*
» *lièrent ; l'amour naquit, & le monde com-*
» *mença.* »

» Je répondis que ce monde n'étoit pas le
» mien ; & tout en réfutant la coſmogonie de
» Sanchoniaton, j'apperçus un pirate qui
» aborda le vaiſſeau phénicien, s'en empara
» & fit priſonnier tout l'équipage. »

» Je tombai en partage à un Chaldéen qui
» avoit été ſatrape, homme de loi, prêtre de
» Belus ; & qui, las de tous ces métiers, s'amu-
» ſoit à parcourir le monde en le dévaſtant :
» tous les ſoirs le capitaine raſſembloit ſes cor-
» ſaires, & mon maître les amuſoit par ſes
» contes : je fus introduis une fois dans l'aſ-
» ſemblée, & j'entendis le philoſophe brigand
» s'exprimer ainſi :

» *Il fut un tems, mes amis, où tous les élé-*
» *mens confondus étoient diſperſés dans la nuit*
» *du chaos ; il n'y avoit alors d'organiſé que*

» *les monſtres, & ils obéiſſoient à une ſouve-* PRINCIPES.
» *raine nommée Omeriah; un jour le dieu*
» *Belus n'ayant rien à faire, s'aviſa de couper*
» *cette femme en deux, & de former de ſes deux*
» *tronçons le ciel & la terre: alors tous les*
» *monſtres périrent.* »

» *Comme dans cette origine de l'univers,*
» *les Dieux ne ſavoient rien produire qu'en*
» *détruiſant, il vint en fantaiſie au même*
» *Belus de ſe faire couper la tête, pour peupler*
» *le monde qu'il avoit créé; les immortels, avec*
» *qui il vivoit, s'empreſsèrent à lui rendre ce*
» *ſervice; & la terre, détrempée du ſang qui cou-*
» *loit de ſa bleſſure, donna naiſſance aux hom-*
» *mes: vous voyez bien que ce ſang eſt le prin-*
» *cipe de notre intelligence, & que nous ne rai-*
» *ſonnerions pas, ſi un dieu ne s'étoit fait*
» *couper la tête.* (*a*) »

» Mon maître avoit à peine achevé ſon récit,
» qu'une flotte grecque qui ſe trouvoit par ha-
» ſard dans ces parages, enveloppa le navire

(*a*) Fragment de Béroſe conſervé par le Syncelle.

PARTIE I.

» des pirates, & s'en empara après une vive » réſiſtance : on fit juſtice à l'inſtant de tous » ces fléaux des mers : pour mon Chaldéen » qui créoit les hommes, en tranchant la tête » des dieux, on lui coupa la ſienne, & je » redevins libre une ſeconde fois.

» La Grèce dans ce tems-là étoit le centre » de toutes les connoiſſances & de toutes les » erreurs : ici un poëte perſonnifioit le chaos » & faiſoit combattre les élémens dans ſon ſein, » juſqu'à ce qu'un DIEU vînt les ſéparer : là, » on aſſuroit que le haſard avoit tout fait, & » que l'intervention d'un DIEU n'étoit qu'un » dénouement par machine : plus loin, un ſo- » phiſte ſuppoſoit que des atomes crochus tra- » verſoient le vuide, & en ſe déclinant de leur » route, s'uniſſoient enſemble & formoient » les mondes. »

» Je ne goûtois ni ce chaos perſonnifié, ni » ce haſard diviniſé, ni cet univers produit » par la déclinaiſon des atomes, & je réſolus de » voyager encore.

» Dans ces tems reculés, tous les philoſo- » phes qui vouloient s'inſtruire, ſe rendoient

» d'abord en Egypte : j'y portai mes pas : un
» prêtre de Sérapis me dit, en me montrant
» quelques hiéroglyphes : *Vous voyez cet être*
» *myſtérieux, dont la tête eſt couverte d'une*
» *couronne de plumes, qui porte un ſceptre à*
» *ſa main, & de la bouche de qui ſort un œuf*
» *monſtrueux : c'eſt le ſupréme architecte le*
» *Cneph ; les plumes qui ombragent ſa tête,*
» *déſignent le peu de lumière que nous avons*
» *ſur ſa nature ; ſon ſceptre marque ſon pou-*
» *voir ſupréme, & ſon œuf eſt le ſymbole du*
» *monde qu'il a organiſé* (*a*). » J'aurois aſſez
» aimé mon prêtre de Serapis, ſi on pouvoit
» expliquer l'origine de tout par des allé-
» gories.

PRINCIPES.

» Il y avoit alors en Egypte un étranger
» qui avoit beaucoup de crédit à la cour des
» Pharaons : il y faiſoit beaucoup de miracles ;
» & un des plus ſinguliers à mon gré, étoit
» d'être à la fois bègue & éloquent : j'allai le
» trouver, & le priai de m'inſtruire : *Les téné-*

(*a*) Voy. Euſèbe & le *ſiſtême intellectuel* de Cudworth.

PARTIE I.

» *bres*, dit-il, *étoient répandues ſur la ſurface* » *de l'abyme, DIEU dit, & la lumière parut:* » ce mot me parut ſublime ; mais je cherchois » des raiſons & non des figures de réthorique. »

» Chab-Jedi, un philoſophe de l'Orient que » j'avois amené avec moi à la cour des Pha- » raons, me dit, en ſortant : *Epiménide, ce* » *mot qui te paroît ſublime, je l'ai dit, ſans* » *qu'un DIEU me l'ait révélé : prends & lis* ; » il tira alors de ſon ſein un livre qui avoit » pour titre, *les ſept rois* ; & je vis au premier » chapitre, qui eſt en vers de onze ſyllabes, ce » beau vers, *loghiquen ol didi var oldi aalem :* » *Rien n'exiſtant, DIEU dit, ſois ; & tout* » *exiſta* (*a*). — Alors, au lieu d'admirer un » rhéteur, j'en admirai deux. »

» La plupart des hommes qui m'expliquè- » rent l'origine des êtres, ſe réuniſſoient en » un point : c'eſt que l'Artiſte ſuprême avoit » mis un tems limité à compoſer ſon ouvrage ; » le rhéteur bégayant qui étonnoit l'Egypte

(*a*) *La Vérité.* tom. I. pag. 172

par

» par ſes prodiges, fixoit ce tems à ſix jours, » & ſuppoſoit que ſon DIEU s'étoit repoſé le » ſeptième: dans la ſuite, quand je parcourus » la Perſe, je vis que Zoroaſtre avoit prodi- » gieuſement allongé l'intervalle: ſuivant ce » philoſophe, DIEU mit cinquante-cinq jours » à créer le ciel, ſoixante à former l'enfer & » les eaux, ſoixante & quinze à faire notre » planète, trente à produire les végétaux, » quatre-vingts à engendrer les animaux, & » ſoixante & quinze à faire naître l'homme (*a*); » ce qui fait en tout trois cent ſoixante & » quinze jours, ou environ une révolution de » notre planète autour du ſoleil.

PRINCIPES.

» Le DIEU de ces deux légiſlateurs me » parut un mauvais phyſicien & un ignorant » architecte, & j'en conclus qu'il falloit cher- » cher d'autres lumières ſur l'origine des » choſes.

» Et peu m'importe qu'on faſſe employer à » l'éternel Géomètre ſix jours ou trois cent

(*a*) Voy. Hyde, *de relig. veter. perſar.*

» ſoixante & quinze pour créer ce monde, qui » ne paroît pas le meilleur des mondes poſſi- » bles: dès que l'inſtant indiviſible de ſa vo- » lonté n'eſt pas ſuivi de l'acte, la ſuprême » Intelligence eſt dégradée, & le DIEU qu'on » adore n'eſt plus qu'un homme.

» Je parcourus l'Aſie, toujours cherchant » à m'inſtruire, & je ne rapportai de mes » courſes que des comparaiſons, des doutes & » & des phraſes; le dernier philoſophe à qui » je parlai, me fit partager le rire inextin- » guible des dieux de l'Iliade: *quand l'Etre* » *ſuprême crée*, me dit-il avec le ſens froid » de la perſuaſion, *il ne fait que tirer les êtres* » *de ſa propre ſubſtance, comme l'araignée* » *tire ſa toile de ſes entrailles; & lorſqu'il dé-* » *truit ſon ouvrage, il ſe contente de le re-* » *placer dans ſon ſein* (*a*): je laiſſai mon » brame dans la contemplation de ſa céleſte » araignée filant ſa toile, & je retournai en » Europe.

(*a*) Voyag. de Barnier, tom. 1.

» Il ne me reſtoit plus à voir de philo- PRINCIPES.
» ſophes que ceux de l'Etrurie ; & j'allai les
» trouver pour achever de me convaincre du
» charlataniſme des ſages de la terre qui pré-
» tendent deviner le ſecret de la nature : *DIEU*,
» me dit un augure toſcan, car dans ce pays-
» là il n'y avoit guère d'autres philoſophes que
» des prêtres, *DIEU a créé notre univers ;*
» *mais comme il n'en créera pas deux, il a*
» *employé ſix mille ans à ce grand ouvrage :*
» *ſa durée eſt bornée au même intervalle ; ainſi*
» *cent vingt ſiècles ſont le terme de tout ce qui*
» *exiſte : au-delà eſt le néant* (*a*).

» Ce monde ainſi placé entre deux néants,
» me parut le comble du délire ; je vis bien
» qu'on pouvoit en ajouter un troiſième, c'eſt-
» à-dire, le néant du ſyſtême ; mais je me gar-
» dai bien de le dire à mon augure : car on n'a
» jamais raiſon impunément avec les prêtres.

» Enfin, guéri de ma manie de tout expli-

(*a*) Tel eſt le fonds de ce ſyſtême. Voy. Suidas, au mot *Tyrrheni*.

PARTIE I.

» quer, j'allai m'endormir dans une caverne
» pendant cinquante-ſept ans: tout en rêvant,
» j'y fis un livre; & à mon réveil, je le trouvai
» écrit ſur du papyrus égyptien: en voici un
» léger fragment; car le tems n'eſt pas venu
» encore de tout publier; il eſt des idées phi-
» loſophiques qui ne peuvent germer dans des
» têtes humaines que dans deux mille ans. »

ARTICLE II.

Fragment d'un livre d'Epiménide.

. . . . . PRINCIPES.

. . . » Ainſi tous les ſyſtêmes ſur l'ori-
» gine des choſes peuvent ſe réduire au chaos
» primordial & à la création : examinons, la
» lampe de la philoſophie à la main, cette
» double abſurdité.

» Poëtes viſionnaires, théologiens incon-
» ſéquens de l'antiquité, répondez-moi: qu'eſt-
» ce que le chaos ?

» S'il étoit homogène, il ne pouvoit y avoir
» de combat entre les élémens.

» Si tout ce qu'il renfermoit étoit hétéro-
» gène, l'hidre des objections acquiert de nou-
» velles têtes. Quel eſt le principe de l'hétéro-
» genéité ? La matière, en ſe modifiant, re-
» çoit-elle des attributs qui ſe combattent ? Et
» ſi des principes deſtructeurs conſtituent ſon
» eſſence, comment, avant la formation ré-

PARTIE I.

» gulière des mondes, tout n'a-t-il pas été » anéanti ?

» Les partiſans du chaos ſuppoſent un inter- » valle infini entre l'origine des élémens & leur » combinaiſon régulière ; mais dès que la ma- » tière a exiſté, elle a dû faire uſage de ſon » énergie ; les corps graves ont dû ſe porter au » centre de leur ſphère, & les corps légers à » leur circonférence.

» Ou le mouvement étoit eſſentiel à la ma- » tière, ou il ne l'étoit pas : dans le premier » cas, tout s'organiſe avec régularité ; dans le » ſecond, tout forme une maſſe inerte & ſans » action : ainſi, quelle que ſoit l'hypothèſe » qu'on admette, il n'y a point de chaos.

» L'obſcur Héſiode & l'ingénieux Ovide, » ſon commentateur, font intervenir Jupiter » pour faire ceſſer la diſcorde des élémens ; » mais ſi la matière étoit active, elle n'avoit » pas beſoin de l'intervention de Jupiter pour » organiſer les mondes ; ſi elle étoit ſans pro- » priétés, comment la guerre régnoit-elle dans » ſon ſein ? De plus, il n'étoit pas plus aiſé à » Jupiter de la rendre active que de la créer.

» Les philoſophes qui coupent le nœud gordien en diſant que l'Etre ſuprême a tout créé, » n'ont pas une meilleure dialectique que ceux » qui lui font vivifier le chaos: je voudrois » bien ſavoir quelle idée nette préſente à l'eſprit » le mot *créer*.

» Le *barah* d'un livre hébreu, appellé la » genèſe, qu'on a traduit pour *faire quelque* » *choſe de rien*, ne ſignifia jamais qu'*organiſer* (*a*): le peuple à qui on deſtinoit cette » coſmogonie, étoit trop groſſier pour attacher au mot *barah* une idée que ne propoſe » qu'en tremblant le plus ſubtil des philoſophes.

» J'ai dormi plus de quinze ſiècles dans une » caverne, avant qu'on s'avisât de donner un » ſens abſtrait au *barah* des Hébreux; & cette » interprétation eſt un artifice des théologiens, » pour élever une barrière éternelle entr'eux » & les philoſophes.

(*a*) Voy. Beauſobre, *hiſt. du manich.* tom. 1, pag. 178, &c. Burnet, *archæolog. philoſoph.* lib. 1. cap. 7; & ſur-tout la préface latine qui eſt à la tête de la bible ſamaritaine de l'oratorien Houbigant.

» Qu'entend-on par *faire quelque choſe de* » *rien ?* Le rien peut-il être le ſujet des opé- » rations de l'Etre par excellence ?

» L'effet découle néceſſairement de la cauſe ; » & dès qu'un atome exiſte, il faut qu'il ait » toujours exiſté.

» Les ſophiſtes qui ſuppoſent que DIEU co- » exiſta de toute éternité avec le néant, blaſ- » phêment ſa grandeur ; il me ſemble qu'il eſt » bien plus digne de lui de croire que de toute » éternité ſa providence veilla à la sûreté des » mondes & au bonheur des êtres qui les ha- » bitent.

» Si l'Etre ſuprême a été une éternité en » repos, il n'a jamais dû en ſortir : ou il a créé » de tout tems, ou il n'a rien créé.

» C'eſt une ſingulière rêverie des rabbins » qui ont compilé le thalmud, que d'avoir écrit » que DIEU, pour tuer le tems, s'occupoit à » bâtir divers mondes qu'il détruiſoit auſſi-tôt, » juſqu'à ce que par différens eſſais, il fût par- » venu à en faire un auſſi parfait que le nôtre. » Je rêve auſſi quelquefois dans les nuits de plu- » ſieurs ſiècles que je paſſe dans ma caverne ;

» mais du moins mes rêves ne ſont ni des épi- » grammes contre DIEU, ni des blaſphêmes » contre la nature. PRINCIPES.

» Quel ſeroit cet eſpace où DIEU s'occu- » peroit à créer & à détruire ? Faut-il en faire » une pierre d'attente poſée ſur les bornes de » notre univers ?

» Si DIEU avoit créé, il créeroit encore : » car ſon activité ne peut ſe repoſer ; elle ne » peut ſubſiſter un inſtant, ſans déployer toute » ſon énergie.

» Pour moi, il me ſemble que l'Etre ſuprême » ne peut rien créer, comme il ne peut rien » anéantir, parce qu'il eſt abſurde que le néant » ſoit le ſujet de ſon travail, ou le réſultat de » ſon pouvoir.

» Il me ſemble que la matière exiſte de tout » tems ; mais ſon éternité étant ſucceſſive, ne » doit pas être confondue avec celle de DIEU, » qui ne l'eſt point : ces deux éternités paroiſ- » ſent d'un ordre différent ; ſi cependant il eſt » permis d'établir des rapports dans une ma- »tière auſſi incompréhenſible que celle de » l'éternité.

PARTIE I.

» Il eſt impoſſible à l'eſprit humain de déſi-
» gner l'époque où tout étoit homogène.

» Il eſt probable que l'hétérogénéité appa-
» rente de la matière vient de ſa propriété de
» ſe modifier ; mais combien de métamor-
» phoſes n'a-t-elle pas dû ſubir avant d'être ce
» qu'elle paroît à nos regards ? Si l'intervalle
» qui ſépare le point ſéminal de l'homme fait
» qui raiſonne ſur la génération, nous paroît
» ſi difficile à calculer, comment fixerons-
» nous la diſtance que la nature a miſe entre
» l'époque de la matière homogène, & celle
» de la même matière conſtituant notre uni-
» vers ? Quand l'algèbre aura épuiſé ſes for-
» mules pour exprimer cette diſtance, notre
» imagination ira encore au-delà.

» O homme de la petite planète de la terre !
» ne t'imagine pas avoir l'intelligence des êtres
» mieux organiſés qui habitent le centre de
» ton ſyſtême ; ſonge que tu as été jeté dans un
» point de l'eſpace, pour adorer DIEU, &
» pour déraiſonner ſur les premières cauſes.

CHAPITRE III.

Des Mondes.

PRINCIPES.

LA ſcience qui nous a éclairés ſur le méchaniſme des mouvemens céleſtes, a contribué à raffermir la baſe de nos devoirs : ainſi le monde phyſique conduit au monde moral, & tout eſt lié dans la nature.

La tour du temple de Bélus, le tribunal aſtronomique de Pekin, les obſervations de Paris & d'Alexandrie ont plus éclairé les hommes que les livres des théologiens. Ces monumens, conſacrés à l'hiſtoire du ciel, nous ont appris à révérer le ſuprême Ordonnateur des mondes ; & les écrits des docteurs ne nous ont appris qu'à diſputer.

C'eſt ſur-tout depuis l'invention du téleſcope, que les philoſophes ont dû devenir plus religieux. Cette prodigieuſe quantité de mondes répandus dans les déſerts de l'eſpace, ces comètes qui traverſent les orbites des planètes ſans les ravir à leurs ſoleils, ces ſyſtêmes qui

PARTIE I.

gravitent ſur d'autres ſyſtêmes, tout démontre aux penſeurs l'énergie de la matiere, & la grandeur de l'Etre ſuprême qui la vivifie. Les Caſſini, les Newton ne prononçoient jamais le nom de DIEU qu'en ſe recueillant; & s'il y a des athées, ce ne peut être ſans doute parmi les aſtronomes.

ARTICLE I.

Si le ciel a été fait pour la terre.

PETITS atomes qui vous agitez obſcurément ſur ce point de l'eſpace qu'on appelle la terre, jetez un coup d'œil ſur les mondes qui vous entourent, & ſoyez orgueilleux, ſi vous l'oſez. PRINCIPES.

Le peuple des philoſophes de l'antiquité, a cru long-tems qu'il n'y avoit que ſept planètes: c'eſt qu'il ne regardoit le ciel qu'avec l'œil phyſique; le téleſcope n'étoit pas encore découvert, & il ne ſavoit pas ſuppléer à ſon défaut par l'œil de l'entendement.

Notre vrai ſyſtême ſolaire n'a été deviné que dans l'Orient. On voit dans une traduction du shaſtah, par M. Helwell, & dans une autre traduction manuſcrite, trouvée dans les papiers du docteur Commerſon, & dont le comte de Buffon eſt poſſeſſeur, que les Indiens de tems immémorial reconnoiſſoient quinze mondes. Pour nous, nous en comptons ſeize,

PARTIE I.

& encore nous ne devons ce calcul qu'au téleſcope.

J'aime à croire que cette tradition orientale avoit une autre ſource que l'anecdote ſuivante, qui nous a été tranſmiſe par Plutarque. Il y avoit, dit ce philoſophe, un vieillard vénérable dans l'Inde qui vivoit avec les génies, & interprétoit les oracles de la nature aux rois qui venoient le conſulter. Il révéla à ſes proſélytes qu'il y avoit 183 mondes rangés en forme de triangle ; de ſorte que 60 occupoient chaque côté, & qu'il y en avoit un de plus à chaque angle. Ces globes tournoient tous en rond, & l'aire du triangle étoit la demeure de la vérité (*a*). Mais ce n'eſt pas là qu'un philoſophe eſt tenté de la chercher.

Les Grecs, qui ne croyoient pas au dogme aſtronomique révélé à l'Indien, plaiſantoient ſur ſon calcul. Métrodore diſoit qu'il étoit auſſi abſurde de n'admettre que 183 mondes dans l'eſpace, que de ne faire croître que

(*a*) Plutarch. *de oraculorum defectu.*

183 épis de bled dans une vaſte campagne ; & Métrodore avoit raiſon de réſoudre ainſi le problême, quoiqu'il ne fût conduit à la ſolution que par le fil de l'analogie. PRINCIPES.

Examinons un peu l'univers ſuivant les vrais principes coſmologiques ; nous ſerons plus à portée d'apprécier l'idée de Métrodore, & d'abattre les fumées de notre frivole vanité.

Depuis que le phyſicien peut impunément avoir raiſon contre les perſécuteurs de Galilée, on peut aſſurer que la terre, avec les autres planètes, décrit une ellipſe autour d'un centre commun ; elle ne brille que d'une lumière réfléchie ; & ſa maſſe, réunie avec celle de tous les globes de ſon ſyſtême, ne forme pas la 650e. partie de la maſſe du ſoleil. Or, on peut juger lequel eſt fait l'un pour l'autre, du petit corps céleſte qui eſt entraîné, ou de la maſſe énorme qui l'entraîne ; du monde lumineux par lui-même, ou de celui qui ne fait que réfléchir ſa lumière.

Si quelque planète ſembloit faite pour la terre, ce ſeroit la lune : mais nous avons peu à nous enorgueillir des ſervices de ce ſatellite ;

PARTIE I.

ils ſe réduiſent à nous procurer une lumière foible pendant l'abſence du ſoleil, à produire le phénomène des marées; & s'il en faut croire l'Arioſte, à loger le bon ſens d'Aſtolphe dans une bouteille.

Au reſte, notre ſoleil, avec ſes planètes & leurs ſatellites, ne forme qu'un point dans les plaines immenſes de l'eſpace.

Les comètes qui appartiennent à notre ſyſtême décrivent autour du ſoleil des ellipſes infiniment excentriques; & un moderne ingénieux qui a un nom parmi les aſtronomes, croit qu'entre ſaturne & lui on peut en compter cinq cents millions (*a*).

La diſtance de ſaturne à l'étoile fixe la plus voiſine, ſurpaſſe cinquante mille fois la diſtance de cette planète au Soleil; ainſi l'analogie conduit à admettre entre nous & le firmament, cinquante mille fois cinq cents millions de comètes.

Les étoiles fixes ſont autant de ſoleils qui

(*a*) Voyez ſyſtême du monde, ou abrégé des lettres *coſmolog.* de M. Lambert, pag. 49.

ſervent

ſervent de centre à un ſyſtême planétaire ; & ici la profuſion de la nature augmente avec notre admiration, qui en eſt le réſultat. PRINCIPES.

Galilée, au berceau de notre aſtronomie, compta 400 étoiles entre l'épée & la ceinture d'Orion, dans un diſtrict de dix degrés de long, ſur un de large. Or, le ciel conſidéré comme un plan ſphérique, renferme 41, 253 de ces degrés : ainſi en comptant 40 étoiles ſeulement par degrés, on en trouveroit 1, 650, 120 dans le firmament (*a*) ; ce qui ne laiſſe pas que de déconcerter le ſectaire qui s'imagine que la nature n'a allumé tant de millions de ſoleils dans l'eſpace, que pour illuminer, pendant la nuit, l'atome intelligent qui déraiſonne ſur l'atome de la terre.

Nous n'avons point encore atteint dans notre voyage les limites de l'univers. Cette zone lumineuſe, qu'on nomme la voie lactée, n'eſt elle-même qu'un amas innombrable d'étoiles fixes, qui entraînent, chacune dans

(*a*) Voyez ſyſt. du monde, pag. 130.

leur orbite, des planètes avec leurs ſatellites.

Il y a probablement plus d'une voie lactée, & on pourroit donner ce nom à cette lueur pâle qu'on découvre dans Orion, & au travers de laquelle le crédule Derham s'imaginoit voir le ſéjour des bienheureux.

Ce nombre effrayant de ſoleils ſuppoſe des milliards de nouvelles comètes, qui ne ſont viſibles que pour ces corps lumineux dont la phyſique, il y a deux ſiècles, ne ſoupçonnoit pas même l'exiſtence.

On ne peut faire un pas dans le ciel ſans ſe convaincre que nous ne ſommes que des infiniment petits; & cette vérité n'eſt pas faite pour enorgueillir le vermiſſeau qui s'intitule le roi de la nature.

ARTICLE II.

De la Population des mondes.

PRINCIPES.

QUAND Fontenelle publia ſes *mondes*, les femmes, pour qui cet ouvrage étoit fait, ne le prirent que pour un badinage charmant : elles ne ſoupçonnoient pas que ce badinage même eût été très-inſipide, s'il n'avoit pas eu pour baſe une vérité faite pour être adoptée par tous les philoſophes.

Les planètes qui ſont dans notre ſyſtême, ſont toutes des corps opaques, qui réfléchiſſent la lumière de l'aſtre ſupérieur, vers lequel elles gravitent, & qui tournent ſur leur axe en décrivant une ellipſe autour du ſoleil : ſi l'une eſt habitée, elles doivent l'être toutes. Il ſeroit abſurde de ſuppoſer que de quinze globes qui parcourent la même carrière, la nature eût fait de l'un une ville floriſſante, & des autres de vaſtes déſerts.

De quel droit oſons-nous accuſer cette nature de ſtérilité ? Il lui ſeroit plus aiſé de ceſ-

PARTIE I.

ſer d'être, que de ceſſer de produire. Il n'y a de ſtérile dans l'univers que l'entendement du ſophiſte qui accuſe la mère des êtres d'impuiſſance.

Nous ne pouvons jeter un coup d'œil autour de nous, ſans voir que tout eſt animé. Une goutte d'eau eſt la demeure d'un peuple d'animalcules microſcopiques qui naiſſent, multiplient & ſe métamorphoſent : par-tout où il y a du mouvement, il y a des êtres ſenſibles; & le mouvement ne paroît-il pas eſſentiel à la matière ?

D'un point de la ſurface de la terre, nous promenons nos regards ſur la voûte lumineuſe du firmament ; nous calculons la grandeur des orbites que décrivent les corps céleſtes ; nous apprécions leurs rapports, & nous voudrions être les ſeuls dans l'univers qui jouirions de l'avantage d'admirer la nature ! N'eſt-il pas plus ſimple de ſuppoſer qu'il y a des aſtronomes par-tout où l'on peut cultiver l'aſtronomie, & que là où il y a des points de vue, il doit y avoir des obſervatoires & des obſervateurs ?

Les demi-phyſiciens élèvent des doutes. Ils diſent qu'une planète comme Mercure, deux fois plus proche du ſoleil que la terre, doit être une zone torride inhabitable; & qu'un globe comme Saturne, qui eſt éloigné dix fois plus que nous de cet aſtre générateur, doit, à cauſe de ſon froid exceſſif, voir avorter dans ſon ſein les germes des êtres. PRINCIPES.

Mais d'abord quelle néceſſité y a-t-il que les globes céleſtes ſoient habités par des hommes tels que nous? Démocrite le croyoit (*a*): mais comme Démocrite rioit de tout, on peut auſſi rire de ſon paradoxe.

La nature eſt ſimple dans ſes plans; mais il doit y avoir une prodigieuſe variété dans leur exécution, puiſqu'il y a tant de différence entre un nègre & un blanc, entre un Lapon & un géant de la Patagonie. Pourquoi un habitant de Saturne reſſembleroit-il à un habitant de la terre, ou une intelligence de Sirius, a une intelligence d'Orion?

(*a*) Cicer. *acad. quæſt.* lib. 4.

PARTIE I.

Qu'importe que Mercure par ſa poſition ſoit embraſé par les feux du ſoleil ? La chaleur que nous éprouvons n'eſt-elle pas compoſée du feu central que la terre exhale, & de celle qu'elle reçoit de l'aſtre autour duquel elle fait ſa révolution (*a*) ? Or, pourquoi n'imagineroit-on pas que plus une planète s'approche du ſoleil, moins elle poſsède de cette chaleur interne, & que plus elle s'en éloigne, plus elle en renferme dans ſon ſein ? alors tout ſeroit compenſé ; & des hommes même pourroient vivre dans les glaces éter-

(*a*) « On a fait des inſtrumens pour reconnoître la différence de chaleur immédiate des rayons du ſoleil en été, à celle de ces mêmes rayons en hiver ; & on a trouvé avec étonnement que cette chaleur ſolaire eſt en été ſoixante-ſix fois plus grande qu'en hiver dans notre climat ; & que néanmoins la plus grande chaleur de notre été ne différoit que d'un ſeptième du plus grand froid de notre hiver.... Aujourd'hui il eſt démontré que cette chaleur qui s'échappe de l'intérieur de la terre, eſt dans nos contrées au moins vingt-neuf fois en été, & quatre cents fois en hiver, plus grande que la chaleur qui nous vient du ſoleil. *Hiſt. natur.* du comte de Buffon, ſupplément, tom. 1 de l'édit. *in*-12, pag. 44 & 45. »

nelles de Saturne, comme dans les plaines brûlantes de Mercure ou de Vénus. PRINCIPES.

Une planète trop voiſine du centre de ſon ſyſtême, peut être rafraîchie par les exhalaiſons qu'elle élève & par des nuages continus qui arrêtent la propagation de l'embraſement.

Le ſol peut être impregné de nitre & de ſalpêtre qui refroidiſſent l'atmoſphère : c'eſt la raiſon qui fait que pluſieurs régions du nouveau monde ſituées ſous la zone torride, ne ſont pas plus mortelles à leurs habitans, que les campagnes d'Italie & les plaines du Portugal.

Quand même la chaleur y ſeroit à ſon comble, ne ſauroit-on concevoir des êtres organiſés qui ſeroient à l'épreuve de ſon activité ? Seulement je me perſuade que dans une planète embraſée, l'abondance même des principes de vie raccourciroit l'exiſtence de l'être générateur. Qui ſait ſi l'intervalle d'une année de Mercure ne réuniroit pas l'enfance de ſes habitans, leur âge viril & leur décrépitude ?

Je conçois auſſi aiſément des êtres animés dans Saturne que dans Mercure. Il y a des

PARTIE I.

hommes à notre cercle polaire. Les Hollandois en 1633 paſsèrent l'hiver ſur une roche du Spirtzberg vers le 88e. degré de latitude, ſans perdre un ſeul homme de leur équipage.

Sous le pole même, où l'excès de froid ſemble devenir mortel à l'eſpèce humaine, la nature déploie toute ſon énergie ; c'eſt delà que partent ces innombrables eſſaims de harengs & de morues qui vont nourrir l'Europe, ces nuées d'oiſeaux aquatiques qui obſcurciſſent quelquefois la ſurface de l'Océan, & ces énormes baleines qui règnent ſur les mers par leur taille coloſſale & par leur voracité.

Le défaut de lumière ſeroit peut-être un plus grand obſtacle que le froid à la population des globes qui ſervent de limites à notre ſyſtême ; mais voyez comme la ſage nature a prévenu les objections de ſes détracteurs. Jupiter qui eſt à 165 millions de lieues du ſoleil, a quatre lunes pour lui réfléchir ſa lumière ; & Saturne, qui eſt deux fois plus éloigné de cet aſtre que Jupiter, a cinq ſatellites & un grand anneau. Il ſemble que les ténèbres ne

ſoient faites ni pour la nature, ni pour les obſervateurs. PRINCIPES.

La population des comètes ſemble plus difficile à expliquer que celle des planètes, parce que ſi on peut être organiſé de façon à ſoutenir ou un chaud ou un froid immodéré, il paroît impoſſible que des êtres ſenſibles paſſent alternativement par ces deux extrêmités ſans ſe détruire. Or, les comètes, par la nature de l'ellipſe qu'elles décrivent, peuvent être à la moitié de leur révolution plus voiſines du ſoleil que Mercure, & à l'autre en être plus éloignées que Saturne; & il paroît bien plus abſurde de croire que l'habitant d'un pareil globe puiſſe voir ſans périr ſon aphélie & ſon périhélie, que d'affirmer qu'un nègre peut paſſer l'hiver au Groenland, ou un groenlandois l'été dans les ſables du Zanguebar.

La ſaine phyſique offriroit une foule de réponſes à cette difficulté.

Une comète qui n'appartient à aucun ſyſtême, peut, dans l'ellipſe immenſe qu'elle décrit, être échauffée à ſon périhélie par no-

PARTIE I.

tre ſoleil, & à ſon aphélie par ceux des étoiles fixes.

Si, comme l'a prétendu Newton, une comète telle que celle de 1680, ſurpaſſoit deux mille fois celle du fer rouge, & qu'il fallût cinquante mille ans pour la refroidir (*a*), elle ne ſeroit jamais froide, car il n'y en a point dont la révolution ſoit de 500 ſiècles.

Quand une comète s'approche du diſque du ſoleil, ſa révolution ſe fait avec une rapidité qui approche de celle des rayons de la lumière: ainſi la maſſe n'a pas le tems de s'embraſer. De plus, cette partie de ſa ſurface que l'activité du feu volatiliſe, devient une épaiſſe colonne de vapeurs qui intercepte les rayons ſolaires. L'atmoſphère de la comète de 1744, à ſon périhélie s'étendoit à huit mille lieues,

(*a*) On a objecté à Newton qu'un corps qui mettroit cinquante mille ans à ſe refroidir, devroit en mettre autant à s'échauffer au point d'acquérir une chaleur qui ſurpaſsât deux mille fois celle du fer rouge; mais ici l'apôtre de la gravitation ne donne que des conjectures; & c'eſt ce qu'il fait toujours quand il ne marche pas à la lumière de l'expérience.

& cette vaſte tente lui ſuffiſoit pour mettre ſes habitans à l'abri de la deſtruction. PRINCIPES.

Enfin, quelle néceſſité y a-t-il que les êtres animés qui peuplent une comète voient ſon aphélie & ſon périhélie ? La plupart des comètes ſont pluſieurs ſiècles à achever leur révolution : la raiſon n'y logeroit-elle que des Épiménides & des patriarches ?

Après avoir parcouru les planètes & les comètes, le fil de l'analogie me conduit à peupler juſqu'aux ſoleils, centres de tous les ſyſtêmes. Il eſt probable qu'il y a des êtres intelligens dont les corps, de la nature du diamant ou de l'aſbeſte, ſont long-tems impénétrables à la flamme : on peut en faire les habitans de notre ſoleil & ceux des étoiles fixes : du moins ſi c'eſt une illuſion, la philoſophie s'en accommode mieux que de la vérité qui viendroit la détruire.

Ces êtres abſorbés dans un océan de lumière, ne verroient point tous les globes ſubalternes qui tournent autour d'eux : ce ſont eux qui ſeroient autoriſés à croire que ſans leur ſoleil il n'exiſteroit rien dans la nature.

PARTIE I.

Je ſuis perſuadé que nous ne connoîtrons jamais les habitans des 16 planètes de notre ſyſtême (*a*), encore moins ceux de Sirius ou des mondes de la voie lactée : mais enfin ils exiſtent, & ce principe doit nous ſuffire pour juſtifier la nature.

(*a*) Il faut compter parmi ces planètes l'anneau de Saturne.

CHAPITRE IV.

Probabilités ſur la théorie de notre globe.

LE monde que l'homme habite, eſt pour lui une hôtellerie où il ne loge qu'un jour ; cependant ſon eſprit inquiet veut deviner d'où vient cette hôtellerie : il s'élance au-delà des murs qui bornent ſon enceinte, & quand il a imaginé ce qui pourroit être, il dit avec confiance : *Cela eſt.* Voilà pourquoi le monde des philoſophes n'eſt preſque jamais le monde de la nature. PRINCIPES.

Examinons un moment ces hypothèſes philoſophiques ſur l'origine de notre globe, ſur ſes viciſſitudes & ſur ſa durée ; & s'il en eſt une probable, adoptons-la, mais avec réſerve, & juſqu'à ce qu'il en naiſſe une autre plus ſimple qui la faſſe oublier.

ARTICLE I.

De l'Origine de la terre.

PARTIE I.

L'ÉTERNITÉ peut être l'attribut de la matière élémentaire, mais certainement la matière modifiée a une durée qu'on peut ſoumettre au calcul. La nature exiſte de tout tems, & notre univers, qui a commencé, finira un jour.

A ne conſidérer que le globe que nous habitons, il renferme en lui-même pluſieurs cauſes de deſtruction, qui annoncent la certitude de ſon origine. Je parle de ſa rotation autour de ſon axe, de ſa révolution autour du ſoleil, & de ce mouvement inſenſible que l'aſtronomie a apperçu en lui, & qu'elle a déſigné ſous le nom de la préceſſion des équinoxes.

Mais en aſſurant que la terre a eu une origine, il nous eſt preſqu'impoſſible de déterminer à quelle révolution dans le ſyſtême céleſte elle doit cette origine. Le *comment* de

tout ce qui exiſte ſera toujours l'écueil de nos connoiſſances.

Ce *comment* n'arrêta jamais les inſulaires des Célèbes. Suivant ces ſauvages, le ſoleil & la lune partageoient de tout tems l'empire de l'univers : l'ambition les brouilla, & ils ſe battirent dans les déſerts de l'eſpace : la lune fut vaincue, & dans ſa fuite s'étant bleſſée, elle accoucha de la terre. Cette planète, dans l'opinion de nos inſulaires, eſt groſſe encore de pluſieurs autres mondes qu'elle fera naître ſucceſſivement, mais ſans violence, pour réparer les ruines de ceux que le feu de ſon vainqueur doit détruire.

Laiſſons la groſſeſſe de la lune avec celle des cailloux de Deucalion, & paſſons des conjectures des ſauvages aux conjectures des philoſophes.

Whiſton croyoit, comme les anciens, que le chaos récéloit de tout tems la terre dans ſon ſein. Le DIEU de Moïſe vint, dit-il, il y a environ ſix mille ans, l'organiſa, & la rendit propre à devenir la demeure du genre humain. -- On n'a point aimé cette concilia-

PARTIE I.

tion de la théogonie d'Héſiode avec la genèſe, & ce ſyſtême a paſſé avec le nom de l'auteur & ſon ouvrage.

Burnet, qui admet auſſi la préexiſtence du chaos, & qui n'explique le déluge qu'avec la queue d'une comète, n'a guère plus d'autorité que Whiſton. Son livre eſt un roman ingénieux, mais ſans conſéquence, comme les rêveries théologiques de ſon compatriote. Or, on ne bâtit les mondes ni avec des cantiques, ni avec des phraſes.

Le naturaliſte Bourguet, à qui la phyſique doit la belle obſervation de la correſpondance des angles des montagnes, a auſſi fait un rêve ſur l'origine de notre globe. Cette planète, dit-il, a pris ſa forme dans un inſtant. Ce n'étoit dabord qu'un amas de matières fluides: après un certain nombre de révolutions ſur ſon axe, & autour du ſoleil, ſa première ſtructure fut détruite; & ce grand événement arriva vers l'équinoxe du printems: bientôt après, le feu ſe mit dans le globe; & cet élément deſtructeur le conſume lentement, juſqu'à

qu'à ce que tous les êtres animés qu'il renferme dans ſon ſein ſoient anéantis.

Ne parlons plus de Bourguet, parce que ce n'eſt point au philoſophe à réfuter les prophetes. Deſcartes, plus audacieux que la plupart des phyſiciens qui l'ont ſuivi, quoique ſa plume fût enchaînée par les bûchers de la propagande, a cru qu'originairement la terre étoit une étoile fixe. Mais comment un aſtre d'où émane la lumière eſt-il devenu un corps opaque propre ſeulement à la réfléchir ? Où a paſſé le feu de ce ſoleil ? & qui a anéanti les planètes de ſon tourbillon ?

Léibnitz, qui aime à rectifier Deſcartes, & qui fait comme lui des romans métaphyſiques, prétendoit que la terre pourroit bien n'avoir été primitivement qu'une tache du ſoleil, que cet aſtre a jetée hors de ſon atmoſphère, & qui tâche ſans ceſſe d'y retomber (*a*) :

(*a*) Comme on connoit peu ce paradoxe du rival de Newton, il eſt à propos d'indiquer où il ſe trouve ; c'eſt dans une lettre à Bourguet inſérée dans le dernier recueil des œuvres de Léibnitz, *tom. 6, part. 1, pag.* 213.

PARTIE I.

mais la lune eſt-elle auſſi une tache de notre globe ; & quelle ſeroit, dans cette opinion, l'origine de l'anneau de Saturne & des ſatellites de Jupiter ?

Le comte de Buffon, qui n'eſt cependant pas l'ami de Léibnitz, a un peu corrigé les défauts de ce ſyſtême. Il ſuppoſe qu'une comète tomba un jour ſur la ſurface du ſoleil, déplaça cet aſtre, & en détacha la 650e. partie de ſa maſſe. Cette matière fluide forma d'abord un torrent, enſuite elle circula autour du ſoleil, mais à diverſes diſtances, à cauſe de la diverſe denſité de ſes parties ; & voilà l'origine des planètes de notre ſyſtême. Toutes ces hypothèſes ſont des édifices aériens. Il pourroit ſe faire que la terre n'eût été primitivement ni une étoile, ni une partie de ſoleil, ni une de ſes taches. Qui ſait ſi ce n'eſt pas une comète qui, en voyageant, s'eſt trop approché de notre ſoleil, & eſt reſtée dans ſon ſyſtême ? J'aime bien autant cette rêverie qu'une autre. Depuis qu'Halley a prouvé que les comètes ne ſont pas des exhalaiſons, on a fait jouer à ces aſtres un grand rôle dans le

ciel. On a dit qu'il y en avoit qui ſe promenoient de ſyſtême en ſyſtême : on les a accuſées de la deſtruction des mondes dont ils s'approchoient de trop près. Des philoſophes ont même aſſuré que leur queue avoit produit le déluge ; & puiſque la queue d'une comète fait des miracles, le corps de la comète peut bien changer ſon cours.

Je ſens qu'avec des connoiſſances aſtronomiques, une belle imagination, & une plume dégagée de toute entrave, il eſt très-aiſé d'aſſigner une origine à notre globe : mais c'eſt cette facilité même qui m'inſpire de la défiance : la vérité eſt une ; & il eſt probable que ſi cent philoſophes la peignent chacun à leur façon, aucun ne l'a rencontrée.

ARCICLE II.

De l'Antiquité de notre globe.

PARTIE I.

JE rencontre toujours Platon quand je cherche des ſyſtêmes. Ce rêveur ſublime comptoit l'âge du monde par des myriades de ſiècles : il ſuppoſoit qu'au bout d'un certain période tout rétrogradoit ; que les aſtres ſe levoient à l'occident, & ſe couchoient à l'orient, & que les hommes d'alors commençoient leur carrière par la vieilleſſe, pour mourir dans l'enfance (*a*). Voilà une idée digne de Cyrano de Bergerac, & qu'on eſt fâché de ne pas trouver dans ſon voyage de la lune.

En général, tous les peuples qui ont eu des aſtronomes, ont eu la vanité de vouloir fixer l'époque de l'organiſation de notre globe L'Egypte faiſoit régner ſes dieux ſur la terre pendant onze mille ans. Les mages de la Chaldée prétendoient avoir une hiſtoire du

(*a*) Plat. *in politic.*

ciel, qui remontoit à 470 mille ans. Des Indiens, plus audacieux encore, ont reculé le période de la formation de notre planète à pluſieurs millions d'années. Toutes ces hypothèſes étant fondées, non ſur des faits, mais ſur de frivoles conjectures, ont à peu près le même degré d'évidence. Il eſt égal, quand on trompe les hommes, de leur dire qu'ils exiſtent depuis 60 ſiècles ou depuis pluſieurs millions. PRINCIPES.

Le ſeul ſyſtême ſuivi que je connoiſſe en ce genre, & le ſeul où les conjectures ſoient liées avec une chaîne d'expériences, eſt celui du Pline de la nation. Cet écrivain ſi juſtement célèbre, l'a conſigné dans ſon ſupplément à l'hiſtoire naturelle; & je vais l'expoſer dégagé de cet énorme appareil de calculs qui en font la baſe, je ne dis pas la démonſtration.

Toutes les planètes de notre ſyſtême, prétend le comte de Buffon (*a*), ſont ſorties du

(*a*) Voy. pet. édit. tom. IV. *paſſim.*

PARTIE I.

ſoleil par le choc d'une comète, qui déplaça de cet aſtre la 650e. partie de ſa maſſe. Cette énorme quantité de matière alla circuler à diverſes diſtances, à cauſe de la diverſe denſité de ſes parties. Pour la terre, que le choc de la comète contraignit à décrire une ellipſe à 33 millions de lieues du centre de ſon ſyſtême, elle fut originairement dans un état de liquéfaction, enſuite dans un état d'incardeſcence, & enfin dans un état ſucceſſif de chaleur qui décroîtra toujours, juſqu'à ce qu'elle parvienne à perdre ſa fécondité.

Afin de deviner l'époque de cette formation des planètes, l'ingénieux phyſicien a fait rougir pluſieurs globes de toutes ſortes de matières & de toutes ſortes de denſité ; & ſur cette baſe fragile, il a élevé le plus hardi des édifices.

Voici ſes réſultats par rapport à notre planète. — Le refroidiſſement de la terre, au point de pouvoir la toucher, s'eſt fait en 34 mille ſept cent ſoixante & dix ans ; & ſon refroidiſſement à la température actuelle, en 74 mille huit cent trente-deux ans : d'où il

s'enſuit que notre globe a joui d'une chaleur convenable à la nature vivante depuis 40,062 ans, & que les êtres ſenſibles pourront encore y ſubſiſter pendant 93, 291 ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'an 168, 123, époque de l'origine des planètes. PRINCIPES.

Suivant ce ſyſtême, notre monde planétaire ne s'eſt organiſé que depuis 74,832 ans. Le comte de Buffon eſt le premier philoſophe qui ait oſé fixer, d'une manière auſſi préciſe, cette époque; & c'eſt ce qui me la fait révoquer en doute. Dans une matière auſſi conjecturale, il faut s'égarer mille fois, avant que de découvrir la vraie route. Or, l'homme célèbre que je viens d'analyſer, a ſi peu de défiance de la bonté de ſon hypothèſe, qu'il l'inſpire à chaque inſtant à ſes lecteurs.

Quelle démonſtration avons-nous que les mondes de notre ſyſtême ſoient nés du choc d'une comète? L'aſtronomie fournit vingt hypothèſes ſur ce ſujet, pour le moins auſſi vraiſemblables; & avant d'établir la ſienne, il falloit les réfuter.

Quand la matière planétaire fut projetée

hors du ſoleil, elle devoit être homogène; ainſi il faudroit refaire tous les calculs qui ſuppoſent ſon hétérogénéité.

Le double mouvement des planètes ſur leur axe & autour du ſoleil doit les échauffer conſidérablement, & cette différence eſſentielle entre les maſſes céleſtes & les petits globes tranquilles qui ont ſervi aux expériences, n'eſt point entrée dans les calculs de notre philoſophe.

Au reſte, quel rapport peut-il y avoir entre de petites boules de fer rougies à blanc, & un torrent de la matière la plus ſubtile qu'on connoiſſe dans la nature; entre du métal & un être qui approche par ſon peu de denſité du feu principe?

En général, comment, de quelques expériences ſur des globes d'un pied de circonférences, a-t-on pu déduire l'origine de ces maſſes énormes qui roulent dans notre ſyſtême, & parmi leſquelles il en eſt qui ont plus de 33,000 lieues de diamètre?

Dans cette hypothèſe, il faut croire que la terre a été plus de 34,000 ans ſans être habi-

tée ; & ce dogme, qui ſuppoſe une matière inerte eſſentiellement différente d'un principe actif, ne doit être placé que dans le ſymbole des détracteurs de la nature. PRINCIPES.

Il faudroit faire un volume auſſi gros que celui où eſt expoſé ce ſyſtême, pour le réfuter en détail : mais la philoſophie de la nature n'eſt pas un traité d'aſtronomie. Il ſuffit de laiſſer entrevoir aux lecteurs intelligens la chaîne de mes idées, ſans bleſſer la vérité, & ſans offenſer un grand homme.

Voici un petit nombre de principes propres à guider le philoſophe qui a aſſez de loiſir & de courage pour percer les ténèbres qui couvrent l'antiquité de notre planète.

La terre, comme je l'ai déja dit, a un mouvement particulier qui vient de ce que ſon équateur d'année en année coupe l'écliptique en des points différens : on appelle cette viciſſitude la préceſſion des équinoxes. Hipparque la ſoupçonna il y a un peu plus de 1,800 ans. Ptolemée la prouva long-tems après cet aſtronome, mais d'une manière confuſe ; & enfin le grand Newton l'a démontrée. De faux cal-

PARTIE I.

culs firent croire d'abord que ce période étoit de 36,000 ans ; mais on s'accorde aujourd'hui à la faire de 25,920 années.

Ce calcul conduit à un autre. Il ſemble que l'écliptique tende ſans ceſſe à s'approcher de l'équateur ; ſon obliquité diminue, ſuivant l'ingénieux Mairan, d'une minute dans un ſiècle ; enſorte que pour arriver de ſon état actuel à ſa confuſion avec l'équateur, il lui faudroit 140,000 ans. Ce philoſophe, en partant de cette idée, a trouvé que ce cercle auroit employé 2, 160, 000 ans à faire le tour entier, en paſſant par les poles (*a*).

Si je voulois réſoudre le problême qui m'occupe, je partirois de cette donnée. La ſituation qui paroît la plus favorable à ce globe, eſt celle où l'écliptique coïncide avec l'équateur. Or, il eſt probable que c'eſt par elle que la terre a commencé. Il ſuffiroit donc de retrancher de la grande révolution les 140,000 ans du calcul de Mairan, & on par-

(*a*) *Lettres au P. Parenin.* pag. 112.

viendroit à l'époque de l'origine de notre planète.

Mais avant que de procéder à une recherche auſſi curieuſe, il ſeroit néceſſaire de vérifier tous les calculs aſtronomiques des Hipparque, des Ptolemée, des Albategne, des Mairan & même des Newton. Je ſoupçonne qu'on les doit en partie à des faits, & en partie à l'imagination de ces hommes célèbres. Or, les faits ſeuls doivent ſervir de baſe au problême : c'eſt bien aſſez d'en chercher la ſolution au milieu des conjectures.

Il reſteroit cependant encore une difficulté. Le calcul que j'indique peut bien conduire à fixer le commencement de la grande révolution du globe ; mais qui me prouvera qu'elle eſt la ſeule qu'il a ſubie ? Il n'y a peut-être pas plus de raiſon à en admettre une que cent mille ; & alors le monde que nous habitons ſembleroit toucher pour la durée aux limites de l'éternité.

Quel que ſoit le ſyſtême qu'admettent les philoſophes, celui qui répugne le plus à la

PARTIE I.

raiſon, ſera toujours le principe que notre monde a été créé il y a ſoixante ſiècles.

Ne voit-on pas qu'il n'y a rien de neuf ſur la terre ? Tout y porte l'empreinte d'antiques révolutions qui l'ont bouleverſé : on rencontre par-tout, ſoit ſur ſa ſurface, ſoit dans ſon ſein, des amas immenſes de ruines, reſtes d'un ancien monde qui ont ſervi à la compoſition du nouveau.

Les arts paroiſſent avoir fait le tour du globe, & on en trouve les monumens dans des contrées même d'où la nature aujourd'hui a chaſſé les hommes.

Maupertuis a lu une inſcription en langue rhunique dans des régions du pole qui ne ſemblent habitées que par des rennes & des ours blancs (*a*). On trouve dans la Sibérie, entre le 80e. & le 130e. degrés de longitude, les veſtiges de l'habitation d'un peuple civiliſé ; tels que des décombres de grandes villes,

(*a*) *Voyage au monument de Windſo*, dans le recueil des œuvres de Maupertuis. tom. 3, pag. 179.

des manuſcrits ſur du papier de ſoie, & des pyramides (*a*). On diroit que les lumières nous ſont venues du Nord. Il fut donc un tems où le pole ſe trouva dans une zone tempérée; & ce fait vient encore à l'appui de notre idée ſur la coïncidence de l'écliptique avec l'équateur.

PRINCIPES.

S'il eſt vrai que dans l'âge d'or les hommes étoient des géants & vivoient près de dix ſiècles, quel prodigieux intervalle n'a-t-il pas dû s'écouler entre cette époque & notre âge de fer, où on regarde comme des êtres merveilleux, les hommes qui paſſent ſix pieds & qui vivent cent ans?

Les inquiſiteurs qui ne veulent pas que la terre tourne & que l'homme penſe, ne manqueront pas de dire que je blaſphême, parce que je ne ſuis pas de l'avis d'un ancien légiſlateur, qui vivoit il y a environ trente-trois ſiècles: mais ce légiſlateur lui-même admet-

(*a*) Voy. *l'hiſtoire de l'aſtronomie* par M. Bailly, pag. 95 ouvrage d'un ſavant qui ſait écrire; ce qui eſt peut-être le plus grand des éloges.

PARTIE I.

toit un chaos préexiſtant à notre monde. Il a joint à cette erreur d'autres hypothèſes évidemment contraires à la ſaine phyſique & à la raiſon. Il a dit que l'*eſprit de* DIEU *étoit porté ſur les eaux*. Il a fait naître le ſoleil quatre jours après la lumière. Il a ſuppoſé que l'Ordonnateur des mondes, fatigué d'avoir travaillé ſix jours, s'étoit repoſé le ſeptième, &c ; & je ne dis pas cela pour affoiblir la grande vénération que la poſtérité a conſervée pour cet homme célèbre. J'honore ſa mémoire plus que de vains enthouſiaſtes. Je crois que ce légiſlateur a rendu plus de ſervices au genre humain en lui annonçant un DIEU rémunérateur & vengeur, qu'en lui parlant la langue des Caſſini & des Halley. -- Adorons ſon DIEU, & oſons bâtir un monde après lui.

ARTICLE III.

De la Durée de notre monde.

PRINCIPES.

L'IDÉE abſurde que nous touchons à la cataſtrophe de notre globe, eſt de la plus haute antiquité: c'eſt que l'homme qui ne naît que pour mourir, s'eſt porté de tout tems à créer le monde à ſon image.

Il ſuffiſoit qu'un peuple fût malheureux, pour qu'il vît la terre ſe diſſoudre, & engloutir à la fois les opprimés & les oppreſſeurs.

L'ignorance de la phyſique contribua auſſi à répandre cette erreur. On ne voyoit preſque jamais une comète ou une éclipſe ſans appréhender que la nature expirante ne rentrât dans le ſein du chaos.

Les fondateurs des cultes religieux confirmèrent ce préjugé. Il y a plus de dix-ſept cents ans qu'on nous annonce de nouveaux cieux & une terre nouvelle, & l'univers ne paroît point avoir avancé d'un ſeul pas vers ſa décrépitude: ce dogme n'a ſervi qu'à enri-

PARTIE I.

chir des moines (*a*), à tourmenter les hommes foibles, & à faire naître l'héréſie des millénaires.

Lorſque la grandeur de Rome n'étoit plus que dans ſes monumens, ſes poëtes ſe firent un jeu d'en impoſer en ce genre à ſa crédulité : Sénèque & Lucain, dont l'imagination exaltée cherchoit ſans ceſſe le ſublime parmi les hyperboles, repréſentèrent les poles de notre monde tombant ſur l'équateur, les colonnes du ciel briſées, les aſtres ſe précipitant les uns ſur les autres, le genre humain détruit, & les dieux mêmes rentrant, avec les êtres qu'ils gouvernoient, dans le ſein du néant ; ces abſurdités auroient révolté des aſtronomes, mais il n'y en avoit point dans la ville qui avoit ſubjugué l'univers.

Les lumières ſont venues en Europe avec la connoiſſance du ciel : mais alors, à des craintes

(*a*) On connoit la célèbre formule de donation qui a été ſi long-tems en uſage en Europe : *La fin du monde étant proche, moi N... pour n'être point rangé parmi les boucs, je donne mes terres à tel couvent.*

populaires

populaires ont ſuccédé des terreurs d'un autre genre : les phyſiciens qui nous ont éclairés ſur la théorie des comètes, nous ont repréſenté ces aſtres, s'approchant de la terre pour amener ſa cataſtrophe ; ils ont ſuppoſé que la queue ſeule d'une de ces planètes errantes pouvoit faire périr notre globe dans un déluge de feu, le réduire en pouſſière, lui enlever ſa lune, & peut-être l'emporter lui-même au-delà des régions de Saturne, pour lui faire ſouffrir un hiver de pluſieurs ſiècles, qui anéantiroit dans ſon ſein tous les êtres qui reſpirent. PRINCIPES.

Tous ces événemens ſont poſſibles ſans doute ; mais l'aſtronomie, qui nous les fait appréhender, nous raſſure en même tems, en éloignant beaucoup le terme de leur approche : dans le calcul des probabilités, l'unité ſemble ici oppoſée à l'infini, & alors la terreur, à force de s'étendre, doit diſparoître.

DIEU exiſte, & ſa providence, qui a tracé aux comètes la route qu'elles doivent parcourir dans l'eſpace, ne les laiſſera pas s'approcher des planètes juſqu'au point où elles puiſſent s'entre-détruire.

PARTIE I.

Au reſte ce globe renferme en lui-même plus d'un principe de diſſolution ; & il eſt inutile de recourir à des queues de comètes pour accélérer ſa ruine ou ſon renouvellement.

D'abord, plus un être eſt actif, & plus il s'uſe par le frottement ; dans ce ſens, la terre, à qui l'aſtronomie a découvert trois mouvemens, doit avoir moins de durée que le ſoleil, qui ne tourne que ſur ſon axe, ou que les autres planètes de ſon ſyſtême, qui, ayant deux mouvemens, n'ont pas celui de la préceſſion des équinoxes.

L'humide radical qui ſert à la fécondité du globe, ſemble aller toujours en ſe deſſéchant ; & quand il ceſſera de produire, il faut bien qu'il ceſſe d'être planète.

Je ne parle point ici de notre atmoſphère, qui, ſe trouvant ſans ceſſe chargée de nitre, de ſel & de ſouffre, amène les météores ignés, les tourbillons & les tempêtes : je laiſſe là l'action inſenſible de l'Océan contre les terres ; j'abandonne même le parti que je pourrois tirer de l'irruption des volcans & de ces affreux tremblemens de terre qui ont de tems en tems

changé les villes en déſerts : tous ces fléaux ne méritent pas l'attention du phyſicien qui étudie la durée du monde, parce qu'ils n'en dégradent que la ſurface. PRINCIPES.

Il eſt certain qu'il fut un tems où le globe que nous habitons étoit ſous les eaux ; ſa ſtructure intérieure le démontre ; & ce grand événement qui a changé la face de la terre, ne doit pas être confondu avec ces inondations particulières qui ont anéanti dans quelques contrées la race humaine, & qu'on connoît ſous le nom des déluges de Noé, d'Ogygès & de Deucalion.

Il ſemble que la maſſe des mers diminuant ſans ceſſe, le globe n'a point à redouter encore une pareille cataſtrophe ; mais des phyſiciens inſtruits, ont prétendu que le monde, miné par le feu qui le conſume lentement, ſera détruit un jour par une exploſion terrible, accompagnée d'un incendie général qui augmentera l'atmoſphère de la planète, en diminuant ſon diamètre (*a*) : Whiſton ajoute à cette pro-

(*a*) Voy. *lettres philoſoph.* de Bourguet, pag. 215.

PARTIE I.

phétie, que quand le feu aura dévoré tout ce que notre globe contient d'impur, & que par ſa vitrification il ſera devenu tranſparent comme du cryſtal, les bienheureux viendront l'habiter juſqu'au jour du jugement (*a*); & il eſt probable que ce viſionnaire n'a ainſi conclu ſon roman phyſico-théologique, que pour concilier ſa théorie avec l'apocalypſe.

De toutes les hypothèſes ſur la durée de notre monde, celle qui ſe concilie le mieux avec la raiſon, eſt ſans doute celle qui ne le décompoſe que par l'action de ce feu principe qui a ſervi à ſa compoſition; mais nous n'avons pas encore aſſez de connoiſſances pour fixer l'époque de ce renouvellement; & pour en parler avec exactitude, il faut être ou ſtupide ou prophète.

Si en une pareille matière il étoit permis de conjecturer, il faudroit partir du principe que je vais expoſer.

Il paroît qu'en général la durée des êtres eſt

(*a*) *hiſt. natur.* édit. in-12, tom. 1, pag. 242.

proportionnée à leur maſſe: la baleine vit pluſieurs ſiècles, tandis qu'on connoît des animalcules microſcopiques qu'une heure voit naître & mourir. PRINCIPES.

Plus l'organiſation d'un être eſt compliquée, plus ſa vie eſt courte: voilà pourquoi l'homme vit à peine cent ans, tandis que ce rocher contre lequel l'Océan va ſe briſer, réſiſte depuis plus de cinquante ſiècles à ſes fureurs.

Il faudroit pouvoir obſerver la durée de quelque grand corps terreſtre, tel qu'une chaîne immenſe de montagnes: on la prendroit depuis l'inſtant où les vagues de la mer la formèrent, en lui apportant des couches ſucceſſives, juſqu'à ce que, loin de l'Océan qui l'a fait naître, l'action inſenſible de l'atmoſphère la mettroit de niveau avec les plaines qui l'environnent; l'âge de cette chaîne de montagnes conduiroit peut-être à deviner l'âge de la terre.

On pourroit encore établir une ſérie d'obſervations aſtronomiques ſur la durée de ces taches égales en groſſeur à notre globe, qui couvrent une partie du diſque du ſoleil; il eſt vrai que par le voiſinage de ce centre d'acti-

PARTIE I.

vité, cette durée devroit être infiniment plus courte que celle d'une planète comme la nôtre, qui en eſt éloignée de trente-trois millions de lieues: mais enfin quelques délicates que fuſſent ces comparaiſons, un homme tel que Newton, pourroit les tenter, & nous aurions une donnée de plus pour la ſolution de notre problême.

Les anciens atteſtent qu'ils ont vu des étoiles paroître pour la première fois & s'éteindre dans le ciel: s'il étoit poſſible que le téleſcope ſe perfectionnât aſſez pour voir naître & diſparoître une planète nouvelle, je ne dis pas parmi ces millions de ſoleils allumés dans l'eſpace, & qui ne ſont pas à portée de nos inſtrumens, mais ſeulement dans notre ſyſtême ſolaire, on pourroit, en calculant les différens rapports de groſſeur & de denſité, parvenir à fixer l'époque de notre cataſtrophe.

Mais j'oublie que ces calculs ſuppoſent une chaîne d'obſervations aſtronomiques pendant des milliers de ſiècles; & qui ſait ſi, avant d'en trouver le réſultat, notre monde ne toucheroit pas à ſa diſſolution?

Quel que ſoit le ſyſtême qu'embraſſe ſur ce

ſujet le philoſophe, aſſurons ſeulement que notre globe, tel qu'il eſt, ſemble encore dans ſa puberté, & qu'il s'écoulera probablement plus de dix mille ſiècles avant qu'il touche à ſa décrépitude. PRINCIPES.

Ajoutons que rien ne s'anéantiſſant dans la nature, l'époque de ſa ruine ne ſera que celle de ſon renouvellement.

CHAPITRE V.

Conjectures ſur l'Origine de l'homme.

PARTIE I.

ELLES étoient écrites ces conjectures ; & je laiſſois à l'homme de bien la liberté de les parcourir, ou de paſſer outre ; aux docteurs, le droit de les proſcrire ; & même à la propagande de Paris, celui de les brûler ; lorſqu'on vint m'apporter un manuſcrit contenant quatre nouvelles lettres perſannes qui roulent ſur le même ſujet, & qu'on venoit de trouver, avec le roman d'Arſace, dans les papiers du préſident de Monteſquieu ; je ne balançai pas à préférer à mes rêveries celles du créateur de l'eſprit des loix : je jetai donc mon manuſcrit au feu ; & je ſentis qu'en faiſant parler Usbeck pour moi, le lecteur n'y perdroit rien.

PREMIERE LETTRE PERSANNE.

USBEK à RHEDI, à Veniſe.

JE dînois hier chez une femme qui tient ce qu'on appelle un bureau de bel eſprit: ce jour-là les ſavans ſeuls ocupèrent la ſéance: elle fut longue; car on cita, au-lieu de raiſonner; on diſputa, au lieu de diſcuter; & à la fin, chacun reſta de ſon avis: il s'agiſſoit de ſavoir quelle a été l'origine de l'homme; la dame qui donne à dîner & qui protège, ſourit d'abord dédaigneuſement ſur l'idée de la création; & par déférence pour elle, le docte aréopage ne voulut pas même perdre ſon tems à réfuter la coſmogonie de Moïſe. PRINCIPES.

Un petit homme qui ſe propoſoit d'enrichir le mercure des énigmes de Sanchoniaton, dit que ce philoſophe croyoit les habitans de la terre nés du vent & de la nuit; & il ajouta modeſtement qu'il n'oſoit pas être d'un avis oppoſé à un grand homme qui étoit de Byblos,

PARTIE I.

& qui vivoit il y a plus de trois mille ans.

Pour moi, dit un abbé qui venoit de traduire Diodore, j'aimerois autant l'hypothèſe de mon hiſtorien de Sicile, que celle de votre philoſophe de Byblos: vous voyez, dit-il, éclore des fanges du Nil, quand ce fleuve s'eſt retiré, une infinité de rats qui préſentent hors de terre une moitié de leur corps déjà organiſée, tandis que l'autre retient encore la nature du limon où elle eſt engagée: eh bien! il en eſt de même de l'homme; il s'eſt formé primitivement d'un limon générateur; & voilà pourquoi chez tous les peuples qui raiſonnent on l'appelle l'enfant de la terre.

Monſieur l'abbé, dit un conſul d'Egypte qui travailloit à un roman philoſophique appellé *Telliamed*, votre Diodore ſe trompe, ſoit pour la généalogie de l'homme, ſoit pour celle de ſes rats; la terre humectée par un petit fleuve d'Afrique, n'organiſe rien: c'eſt la mer qui a tout fait: dans le tems qu'elle couvroit la ſurface du globe, elle étoit le berceau flottant de tous les êtres éternellement renfermés dans ſon ſein; ſon onde, en ſe retirant, laiſſa

l'œuf humain à ſec ; alors le ſoleil vint le féconder, & l'animal intelligent ſortit de ſa coque ; — notre conſul ſe mit enſuite à diſſerter ſur la diminution de l'Océan, ſur les tritons qu'il avoit vus, ſur les ſirènes à qui il avoit parlé ; & peu s'en fallut que je ne me cruſſe le compatriote des crabes & des requins ; Rica, encore plus perſuadé que moi, ſe regarda dans une glace pour ſavoir s'il n'avoit pas acquis une queue & des écailles. PRINCIPES.

Il ſe fit un moment de ſilence ; le Mécène féminin qui nous donnoit à dîner, le rompit : il eſt certain, dit-elle, que de tout tems on a été très-embarraſſé à expliquer notre origine ; le philoſophe oriental qui a dit que DIEU l'avoit créé à ſon image, a dit une double abſurdité : car qu'eſt-ce que créer, & qu'entend-on par l'image de DIEU ? Les Grecs, plus adroits, ont tiré leur Jupiter d'affaire, en le rendant ſimple ſpectateur du travail de Promethée ; j'aime aſſez ce conte mythologique ; il eſt fait pour amuſer ces grands enfans qu'on appelle philoſophes.

L'abbé, le conſul & le petit défenſeur de

Sanchoniaton, parlèrent alors tous trois à la fois, & demandèrent qui avoit fait Promethée : je m'approchai pour ne rien perdre de la réponſe ; mais à l'inſtant une jolie ducheſſe entra, on ſe mit à parler des agrémens des femmes, & mes hommes primitifs ne parurent plus ſur la ſcène.

Cette queſtion pique encore ma curioſité : je veux en écrire au rabbin Nathanael Levi (*a*). Peut-être que l'érudition de cet Hébreu pourra me guérir de mon incrédulité.

De Paris, le 15 de la lune de Chahban 1716.

(*a*) Il y a déjà dans l'ouvrage de Monteſquieu une lettre à ce Juif, qui profeſſoit la médecine à Livourne ; c'eſt la CXLIII. de ſon recueil.

SECONDE LETTRE PERSANNE.

Le Rabbin NATHANAEL LEVI *à* USBEK, *à Paris.*

USBEK, j'ai parcouru tous les livres des philoſophes; le ſeul qui ſoit raiſonnable, eſt le pentateuque, & après lui le thalmud; liſez ces deux ouvrages ſublimes, & tous vos doutes ſeront éclaircis. PRINCIPES.

Adam fut créé à l'image de DIEU; ſa grandeur alors étoit ſi coloſſale, que quand il étendoit ſes bras, il touchoit les deux extrémités du monde; les anges eurent peur de ce géant; & à leur prière, l'éternel réduiſit ſa taille à la hauteur de neuf cents coudées; Adam pécha & fut chaſſé du paradis terreſtre; mais comme ce jardin enchanté étoit ſéparé de notre monde par l'Océan, il traverſa cette mer à pied, & aborda ſans danger au lieu de ſon exil.

Originairement le corps d'Adam étoit double, c'eſt-à-dire, mâle d'un côté, & femelle

PARTIE I.

de l'autre; quand DIEU voulut créer Eve, il ſe contenta de partager ce corps en deux; & le couple primitif put ſe multiplier.

Platon n'a fait que copier le thalmud, quand il a donné ſa théorie des androgines; ſuivant ce philoſophe, il y eut d'abord des hermaphrodites à quatre bras, à quatre jambes & à deux viſages: cette multiplicité de membres ayant accru leur audace, ils ſongèrent à faire la guerre aux dieux; Jupiter pour les punir, les partagea en deux; mais chacune des piéces conſerva une pente invincible pour ſe réunir à l'autre; & voilà l'origine de l'amour: — l'idée eſt ingénieuſe; & Platon ſeroit un grand homme, s'il n'étoit pas un plagiaire.

Revenons au thalmud que je n'aurois pas dû quitter; Eve étoit ſi belle, que Samaël, le prince des anges, en devint amoureux & coucha avec elle; le ſerpent même eut part à ſes faveurs, & c'eſt à ce dernier crime que toutes les nations de la terre, excepté les Juifs, doivent leur origine.

Usbek, ne vous offenſez pas ſi je mets un ſerpent à la tête de votre généalogie; j'ai le

droit de vous éclairer : car votre religion eſt la fille de la nôtre ; & vous ſavez aſſez que ſans le pentateuque, il n'y auroit jamais eu d'alcoran. PRINCIPES.

Je vous dois encore la vérité en qualité de votre ami, & je vous la dirai toujours avec autant de liberté que ſi Jéruſalem étoit la capitale du monde, comme nous l'annoncent nos prophètes, les ſeuls de la terre qui n'ont jamais menti, à ce que diſent les chrétiens, qui adorent nos livres & qui brûlent nos perſonnes.

De Livourne, le 11 *Septembre* 1717.

TROISIEME LETTRE

PERSANNE.

RHEDI à USBEK, à Paris.

PARTIE I.

ME voici à Saint-Malo, & je profite de mon ſéjour dans ce port de mer, pour y étudier les monumens, les livres & les hommes; tout m'inſtruit dans ce monde nouveau où j'aborde pour la première fois: car juſqu'ici mes yeux étoient fermés; un courtiſan de la Perſe ne connoît que ſon deſpote & ſon ſerrail, le reſte de l'univers eſt fermé pour lui.

Hier un curieux me conduiſit dans un vaſte cabinet d'hiſtoire naturelle où étoient les dépouilles des ſphinx, des griffons, des licornes & d'autres animaux rares qu'on prétend n'avoir jamais exiſté.

Delà nous allâmes ſouper avec deux êtres non moins extraordinaires, qu'on appelle philoſophes.

L'un étoit un géomètre aſſez taciturne qui propoſoit de percer le globe de la terre juſqu'en

qu'en ſon noyau, qui peuploit le ciel de meules de moulin, & qui ſoutenoit qu'il ſuffiſoit de s'exalter pour devenir prophète. PRINCIPES.

L'autre étoit le fou le plus ingénieux qui exiſtât de la France à la Perſe : il avoit fait, dans les accès d'une fièvre chaude, une nouvelle coſmogonie, & il nous la débita en ſablant du vin de Champagne. --- « Mes amis, » nous dit-il, la terre eſt l'uterus qui a tout » produit, comme elle eſt le tombeau où tout » va ſe renfermer; cependant comme la géné- » ration de l'homme eſt plus compliquée que » celle du champignon, elle a mis une infi- » nité de ſiècles à organiſer ce chef-d'œuvre; » il eſt probable que les premiers germes qui » ſe développèrent furent très-imparfaits; à » l'un, le cœur manquoit; à l'autre, la tête; » à un troiſième, l'œſophage; enfin les élé- » mens de la matière, à force de s'agiter, par- » vinrent à former un être raiſonnable.

» Et ne vous y trompez pas; quand cette » Pandore s'eſt animée, c'eſt le haſard ſeul » qui a joué le rôle de Promethée; les cauſes » finales ſont des êtres de raiſon inventés par

» les philoſophes; la nature n'a pas plus ſongé » à faire l'œil pour voir, que l'eau pour ſervir » de miroir à la bergère : poſez certaines loix » de mouvement, alors la langue parlera, » l'oreille entendra, & le cerveau combinera » des penſées.

» Mais, direz-vous, ſi cette hypothèſe eſt » vraie, pourquoi la terre ne produit-elle plus » rien : je réponds qu'elle eſt uſée, & qu'il ne » faut pas attendre de la mère des êtres, dans » ſa décrépitude, la fécondité qu'elle eut dans » ſon adoleſcence. »

Aucun des convives ne s'aviſa de réfuter cet apôtre du haſard; la tête de ce philoſophe étoit une machine détraquée, à qui il étoit auſſi eſſentiel de faire de faux raiſonnemens, qu'à une tulipe de végéter dans une ligne perpendiculaire, & à notre grand Mahomet de faire des miracles.

Mais n'admirez-vous pas, mon cher Usbek, que ces Européens qui ont peſé l'air, qui ſavent la diſtance qu'il y a d'ici à Saturne, & qui liſent dans les aſtres comme nous liſons dans l'alcoran, ne ſachent pas encore leur origine?

PRINCIPES.

J'ignore ſi la nature tend à ſa décrépitude ; mais il me ſemble que la raiſon des philoſophes qui veulent tout décider, eſt encore dans ſon enfance.

Je pars pour Paris ; j'embraſſerai Usbek, & je verrai avec les yeux de mon ami, ce monde qui m'étonne encore plus qu'il ne m'éclaire.

De Saint-Malo, le 6 de la lune de Rebiab, 1718.

QUATRIEME LETTRE PERSANNE.

USBEK au mollak MEHEMET ALI, gardien des trois tombeaux (a).

PARTIE I.

JE te ſalue, être ſublime qui dois faire un jour le voyage des ſept cieux avec la divine jument Alborak qui a ſervi de monture à notre ſaint prophète : l'abyme de tes connoiſſances eſt plus profond que celui du chaos ; & tu converſes avec les princes de la hiérarchie céleſte, comme je le ferois avec le chef de mes eunuques, ou avec la première eſclave de mon ſerrail.

Des philoſophes qui ne croient ni au pentateuque, ni à l'alcoran, m'ont fait naître des doutes ſur l'origine de l'homme : viens les faire diſparoître, viens foudroyer avec ton

(a) Il y a déjà pluſieurs lettres dans l'ouvrage du préſident de Monteſquieu adreſſées à cette eſpèce de moine muſulman. Voy. les lettres XVI & XVII.

éloquence orientale mon incrédulité naiſſante ; fais que je te doive mon retour à cette foi ſtupide qui prévient les abus du raiſonnement, en anéantiſſant la raiſon. PRINCIPES,

Je ſens, divin mollak, que l'homme ne ſauroit être éternel; car une ſérie de générations finies ne peut former un cercle infini de générations.

Mais quel eſt l'être générateur ? Je crois trop en DIEU, pour me perſuader qu'il ait créé l'homme à ſon image.

Le haſard eſt un mot vuide de ſens; c'eſt une qualité occulte qui ne devient un agent de la nature que dans les mains du peuple des philoſophes.

C'eſt la matière, dit-on, qui, en ſe combinant, a organiſé l'homme ; mais quelle foule de difficultés ne fait pas naître cette hypothèſe ? Dans le calcul des probabilités, il a peut-être fallu mille ſiècles pour que cette matière ſe modifiât au point de produire une intelligence ; mais s'il a fallu cent mille combinaiſons pour faire naître un homme, il en faut cent millions pour que dans le même tems

PARTIE I.

préfix il naiſſe une femme ; de plus, qui protégera ces deux enfans qui viennent de naître ? qui fournira le lait pour les nourrir ? La nature aura travaillé cent mille ans à les former, & ils naîtront pour mourir ?

Il me ſemble qu'on s'y eſt toujours mal pris pour compoſer notre généalogie : on a voulu que ce globe, depuis ſa formation, n'eût jamais été peuplé que par des hommes ; mais pourquoi toujours des hommes ſur la ſcène de la nature ? Eſt-il donc eſſentiel d'être organiſé comme nous, pour avoir de la ſenſibilité & de l'intelligence ?

Si l'on pouvoit conjecturer que l'homme ne fût qu'une modification de la matière, il eſt hors de doute qu'elle ne ſeroit pas venue tout d'un coup à la production de l'être le plus compliqué qu'elle renferme dans ſon ſein : elle auroit parcouru ſucceſſivement tous les degrés de la grande échelle.

Cette hypothèſe n'offriroit rien de trop révoltant à la raiſon ; & il vaut mieux donner à l'homme pour tige de ſa race un Orang outang,

qu'un peu de limon qui s'organiſe à l'aide des rayons du ſoleil. PRINCIPES.

Quant à l'être ſimple qui commenceroit la filiation humaine, ſa naiſſance ne nous jette plus dans une ſérie infinie de combinaiſons; tous les jours des êtres ſimples naiſſent dans le vaſte laboratoire de la nature, des foſſiles inconnus ſe forment, des plantes nouvelles s'organiſent, ſur-tout dans nos climats fortunés de la Perſe, qui, jouiſſant d'un plus beau ciel, ſemblent par-là le berceau naturel des êtres.

Je ne fixe dans mon ſyſtême la génération de l'homme, qu'à l'époque de la formation du globe où la matière auroit aſſez d'énergie pour maintenir ſon exiſtence: avant ce tems, d'autres êtres ont paru ſur ſa ſurface: dans la ſuite des ſiècles, ſi les principes générateurs diminuent dans ſon ſein, la race humaine diſparoîtra, mais ſera remplacée par des machines intelligentes, moins compliquées; & cette dégradation ſucceſſive ira toujours en s'augmentant, juſqu'à ce que notre globe

PARTIE I.

épuiſé ſe renouvelle, ou diſparoiſſe dans les déſerts de l'eſpace.....

Je viens, divin mollak, d'exhaler tout le venin de mes nouvelles idées : je ſens que mon ſéjour parmi des profanes a fait germer l'incrédulité dans mon ame criminelle ; mais je ſecouerai de mes pieds une terre odieuſe, je relirai le ſublime alcoran, & j'aurai des remords.

Fais, pour expier mon crime, auguſte cénobite, un ſecond rhamadan, & que le ciel ne puniſſe pas une erreur paſſagère en me privant à jamais de la ſociété de ces vierges bleu-céleſtes dont le ſaint prophète promet la jouiſſance aux bons muſulmans qui croient à la jument Alborak, & qui ſavent égorger les infidèles.

De Paris, ce 17 de la lune de Rebiab 1718.

CHAPITRE VI.

Du Mêlange des eſpèces.

PRINCIPES.

LA philoſophie, la morale & la nature m'entraînent malgré moi : j'entreprends de jeter quelques idées ſur une queſtion qui a échappé à la curioſité inquiète de Zénon, de Pline & d'Ariſtote ; & c'eſt parce qu'elle eſt parfaitement neuve, que je dois m'attendre à quelqu'indulgence.

Heureux ſi dans une matière auſſi délicate, ma plume, circonſpecte, à l'exemple de la nature, travaille ſans ceſſe derrière un rideau, & ſi je parle toujours, non à l'imagination des femmes, mais à l'eſprit des philoſophes !

I.

Remontons d'abord à un principe devenu la baſe de la phyſique de cet ouvrage, c'eſt qu'il ne faut attacher aucun ſens au mot *eſpèce*. Il déſigne moins un être réel, que la foibleſſe de la mémoire de ceux qui en font uſage : les

PARTIE I.

naturaliſtes ſont contraints de l'admettre dans leurs brochures, mais il n'a jamais été écrit dans le grand livre de la nature.

Rappellons-nous encore un autre principe, ſur lequel je me ſuis déjà arrêté : c'eſt qu'il n'y a point de dégénération réelle dans les productions de la nature : les êtres ſe développent & ſe métamorphoſent ; mais ils ne ſe dégradent point comme notre entendement & nos ouvrages.

II.

Il eſt probable que ſi le ſpectacle des êtres eſt aujourd'hui ſi varié, c'eſt que chaque anneau de la grande chaîne tend ſans ceſſe à ſe rapprocher de celui qui eſt au-deſſus de lui : ce mêlange d'êtres qui ſemblent hétérogènes donne naiſſance à de nouvelles machines organiſées, & la chaîne multiplie ſes anneaux.

Cette tendance eſt une eſpèce de gravitation qui a ſes loix, comme celle des aſtronomes ; & ſi quelque phyſicien avoit l'art de les calculer, il deviendroit le Newton de l'ontologie.

D'abord, de toutes les hypothèſes que l'oiſi-

veté philoſophique a créées ſur la génération, celle qui fait du feu élémentaire le principe des êtres, eſt ſans contredit la plus conforme à la phyſique & à la raiſon; & s'il étoit poſſible de répondre à cette objection terrible, *comment, tout ayant été primitivement homogène, tout eſt maintenant hétérogène*, je mettrois cette idée au rang des axiomes, & non dans la claſſe des hypothèſes. PRINCIPES.

Quoi qu'il en ſoit, la raiſon nous dit que tout fut originairement homogène, & nos ſens nous apprennent que rien ne l'eſt aujourd'hui; mais ce n'eſt que par la voie du mêlange que les corps ont pu paſſer de l'homogénéité à l'hétérogénéité apparente qui nous fait illuſion: ainſi la gravitation des différens degrés de la grande échelle des êtres, eſt une des loix primitives de la nature.

III.

Les anciens ont dit & les modernes ont répété que des principes ſecondaires, tels que la terre & l'eau, étoient eſſentiellement inaltérables. Je ne reconnois point dans cette aſſer-

tion les principes de la ſaine phyſique. Voici quelques faits qui annoncent la néceſſité du mêlange & la poſſibilité de la métamorphoſe.

Le chymiſte Rouelle avouoit qu'après avoir diſtillé juſqu'à vingt fois l'eau la plus pure, il trouvoit toujours de la terre au fond de la cucurbite.

Ce n'eſt que par la chûte lente de l'onde la plus pure que ſe forment ces ſtalactites que la nature forme en cubes, en priſmes & en colonnes.

Ce n'eſt que par un fluide, qui les humecte, que les foſſiles s'accroiſſent, que les végétaux s'élèvent, & que les machines animales ſe développent.

L'aſtronomie fournit encore une nouvelle baſe à ce ſyſtême : quand on met en parallèle les obſervations des Chaldéens, celles que l'Arabe Albatègne fit au neuvième ſiècle dans la Méſopotamie, & les calculs modernes ſur les éclipſes, on ne peut s'empêcher de regarder comme une vérité de fait, l'accélération du moyen mouvement de la lune, comparé avec celui de notre globe. Or, cette accélération

ne peut avoir d'autre principe que l'augmentation de la maſſe de la terre, ſoit que l'eau ſe métamorphoſe, ſoit, comme le dit Newton (*a*), que les vapeurs des queues des comètes, en ſe condenſant ſur la ſurface de notre globe, ſe changent en ſels, en pierres, en pyrites & en coraux; tout n'eſt donc ſur le théatre magique de la nature qu'un cercle éternel de mêlanges, de développemens & de métamorphoſes. PRINCIPES.

Toutes les pièces de la grande machine gravitent même ſi fort entr'elles, on leur découvre tant de tendance à s'aſſimiler, qu'au lieu de comparer la nature à une chaîne, je devrois plutôt en faire un filet à réſeau, dont tous les fils ſe communiquent: tiſſu merveilleux que le torrent des ſiècles ne fait qu'affermir, & qui embraſſe l'univers.

(*a*) V. *princip. mathemat. ad finem libri ſecundi.* -- C'étoit auſſi le ſentiment de Wallerius. *Voyez* ſon hydrologie, pag. 9, &c. --- Les phyſiciens ſe ſont récriés, & ont appellé Newton hérétique; ce qui étoit plus aiſé que de lui répondre.

IV.

PARTIE I.

Il eſt difficile de donner des lumières ſur le mêlange des foſſiles, parce que la génération de ces êtres, qui calculent par des ſiècles leur exiſtence, eſt un myſtère impénétrable pour l'homme, qui naquit hier, qui étudie aujourd'hui, & qui mourra demain.

Cependant on connoît les merveilles que la chymie opère par le moyen de ſes amalgames. On ſait que le biſmuth rend les métaux fuſibles; que l'étain, quelque ductile qu'il ſoit, les rend fragiles & ſonores; & que le régule d'arſenic les volatiliſe; l'incendie de Corinthe produiſit un métal qui auroit avili l'or, ſi la main des hommes avoit pu l'imiter; & à combien d'êtres nouveaux ne donneroient pas naiſſance les miroirs ardens entre les mains des Buffon & des Archimède? Le feu ſolaire concentré dans le foyer de ces machines, eſt ſupérieur, ſans doute, aux torches des conquérans & aux creuſets des chymiſtes.

V.

La nature ſe joue ſi fort de l'imagination ſtérile qui circonſcrit ſon pouvoir générateur, qu'on la voit quelquefois du mêlange des trois règnes faire éclore un être ſimple qui conſerve des traces de ſa triple origine. Tous les phyſiciens, qui ont lu le comte Marſigli, Donati & Ellis (*a*), ſavent que les corallines tiennent

(*a*) Le comte Marſigli, que ſes malheurs & l'inſtitut de Bologne ont rendu célèbre, prouva dans ſon *hiſtoire phyſique de la mer*, que les corallines ſont des végétaux foſſiles; mais il ſe trompa en prenant les polypes de la tige pour des fleurs octopétales.

Donati, dans ſon *eſſai ſur l'hiſtoire naturelle de la mer Adriatique*, rectifie Marſigli, & rétablit l'animalité des corallines.

Enfin Ellis, dans ſon *hiſtoire naturelle des corallines*, confirme par des faits ce qui ſembloit, juſqu'à lui, n'avoir été qu'une heureuſe théorie : il vit ſur la tige de ces productions marines des globules diaphanes amoncelés les uns ſur les autres, qui, ſe relevant ſubitement, ſe métamorphosèrent chacun en végétaux, munis de branches & de véſicules en forme de poires : chaque véſicule logeoit ſon polype; & le naturaliſte les vit s'étendre, pour chercher leur proie, auſſi loin que leur tige pouvoit le leur permettre: au bout d'une minute tous les inſectes ſe plièrent l'un ſur

PARTIE I.

aux foſſiles par la concrétion lapidifique qui les fixe ſur les rochers, aux végétaux par leurs branches & leurs bouquets, & aux animaux par le polype, qui eſt l'architecte de l'édifice, & qui, ne pouvant s'en détacher, meurt ſur ſon ouvrage.

VI.

Moins les machines organiques ſont compoſées & plus elles ſe prêtent au mêlange des eſpèces: la greffe parmi les arbres ſuffit pour produire des métis; c'eſt ainſi qu'on voit quelquefois un amandier produire à la fois des pêches, des amandes & des prunes: nos jardins, ſi nous le voulions, offriroient bien d'autres merveilles de ce genre; & je m'étonne que le luxe ne faſſe pas, avec l'argent du riche,

l'autre, & reprirent la forme des globules en monceau; ce jeu alternatif d'expanſion & de contraction ſe répéta pluſieurs fois : Ellis, dont ce ſpectacle fit travailler l'imagination, trouvoit dans ces tiges de corallines des armées de polypes rangées en bataille, & faiſant des évolutions avec autant de juſteſſe que la phalange macédonienne faiſoit les ſiennes aux premiers ſignaux d'Alexandre.

ce

ce que feroit l'amour des arts avec la main du philoſophe.

PRINCIPES.

Sans m'arrêter aux effets de l'induſtrie des botaniſtes, la nature ſeule, en uniſſant des végétaux de diverſes formes, ſe plaît de tems en tems à faire naître des métis qui contribuent à rendre plus compliquée la nomenclature de l'art des Juſſieu & des Tournefort. Von-Linné a prouvé que le *datiſca* a eu pour père le chanvre, & pour mère le reſeda; & qu'une plante nouvelle qu'on vit à Upſal étoit née d'une pimprenelle, fécondée par la pouſſière de l'aigremoine. (*a*)

(*a*) *Voyez* ſa diſſertation *de plantis hybridis*, & ſes *aménités académiques* -- Un anonyme, qui n'eſt pas de l'avis de ce Deſcartes de la botanique, s'exprime ainſi : « Le mêlange des » ſemences de différens végétaux produit ſouvent dans ce règne, comme dans le règne animal, des monſtres qui ne produiſent jamais leurs ſemblables, mais que l'on voit dégénérer » en peu de tems au point de n'être plus rien de déterminé.... Les eſpèces particulières ont reçu, au moment » de la création, la vertu de ſe perpétuer ſans altération » juſqu'à la fin du monde; & jamais on ne les voit dégénérer » dans leur terre natale. » *Diſſert. ſur le ſexe des végétaux, dans les mêlanges d'hiſtoire naturelle, tom. 3, pag. 461.*

PARTIE I.

Le ſavant Adanſon, dans une préface qui vaut un traité complet de botanique, part de ce principe pour propoſer aux naturaliſtes de

---

Voilà bien des aſſertions : je vais les mettre en regard avec mes doutes.

Y a-t-il un règne animal & un règne végétal ? & qu'eſt-ce que tous ces royaumes divers que nous mettons ſur la carte géographique de la nature ?

Qu'eſt-ce qu'un monſtre ? & y en a-t-il d'autres que dans notre entendement ?

Où a-t-on trouvé que les métis, parmi les végétaux, ne produiſent pas ? le *datiſca* ne ſe trouve-t-il que dans les livres de Von-Linné & de Tournefort ?

Qu'eſt-ce qu'une *dégénération* qui dégrade une plante *au point de n'être plus rien de déterminé ?* Dès qu'un être exiſte, il a une figure déterminée. Quant à ſa conſervation, elle dépend de la qualité des ſucs qui l'ont engendré, du terroir où il ſe développe, & du ſoleil qui le féconde, & non de ſa figure.

Qu'eſt-ce que des *eſpèces* de végétaux ?

Il s'agit bien de la *création* quand on fait un traité de phyſique !

Qu'entend l'anonyme par ſa fin du monde ?

Où a-t-il trouvé que les êtres ne dégénèrent pas dans leur terre natale ? Le vin de Surêne valoit, il y a trois ſiècles, l'ancien vin de Falerne ; & aujourd'hui le vin de Falerne vaut à peine notre vin de Surêne. Nos François ne reſſemblent en rien aux Gaulois du tems de Jules-Céſar ; & les eſclaves de Sétine & de Miſithra ne ſont ſûrement ni des Athéniens ni des Spartiates.

féconder des plantes d'un ſexe & d'une claſſe différente (*a*) : qu'on uniſſe, par exemple, le chanvre & le houblon ; qu'on multiplie l'ortie par le mûrier, le ſaule par le peuplier & le ricin par le tithymale ; & l'on verra, par la voie de ces mêlanges, tout ce que l'art peut obtenir de la nature.

VII.

Plus on remonte les degrés de la grande échelle, moins il y a de ſimplicité dans le méchaniſme des êtres, & moins ils ſe fécondent par le mêlange : cependant il y en a un grand nombre qui ſe propagent par des voies extraordinaires ; par exemple, les oiſeaux, chez qui l'amour eſt le premier des beſoins, & qui jouiſſent moins pour être heureux que pour vivre, ſe mêlent aſſez volontiers avec les eſpèces qui les avoiſinent : tout le monde connoît les bâtards que fait naître l'union de la ſerine & du chardonneret ; & ces bâtards, plus

(*a*) Préface du *traité des familles des plantes*, tom. I, pag. cxij

PARTIE I.

féconds que ne le ſont ordinairement ceux des quadrupèdes, produiſent d'autres individus qui perpétuent leur eſpèce intermédiaire (*a*); même dans les volières, où l'oiſeau dégénéré, ne doit contracter que le caractère puſillanime & la foibleſſe phyſique de l'eſclavage, un inſtinct aveugle le porte à des jouiſſances qui ſemblent illégitimes: le tarin s'unit à la ſerine, & le faiſan avec nos poules de baſſe-cour.

VIII.

Les annales de la phyſique dépoſent, en faveur du ſyſtême du mêlange, des faits bien plus merveilleux encore; il s'agit de l'union des oiſeaux avec les quadrupèdes : tout le monde connoît l'hiſtoire des amours d'une poule & d'un lapin, que Réaumur a rendu célèbre: l'union fut ſtérile; il n'en fut pas de même de la chienne d'Eller, qui, ayant abuſé d'un coq-d'Inde, fit un métis qui avoit la tête de

(*a*) *Voy.* Sprengel, dans les *conſid. ſur les corps organiſés*, tom. 2, pag. 251, &c. -- Le coq s'unit auſſi, dit-on, avec la canne; & le pied de coq qui ſurvient alors aux cannetons, trahit leur origine.

ſon père (*a*); & de l'épagneule de Plancoët en Bretagne, qui, violée par un perroquet, produiſit un chien ayant un bec recourbé & deux pattes. (*b*)

(*a*) Un phyſicien a vu à Berlin ce métis extraordinaire, & il en donne la deſcription dans le tome XII des *mémoires de l'académie de Pruſſe.* Le bon homme à qui appartenoient les trois bêtes, attribuoit ce phénomène à l'imagination de la mère, qui avoit altéré l'organiſation du fœtus : malheureuſement depuis que l'anatomie a jeté quelque jour dans les myſtères de la génération, il eſt démontré que les nerfs d'une mere n'ont point de liaiſon avec ceux de l'enfant, & que leurs vaiſſeaux ſanguins n'adoptent pas la même circulation; ainſi toutes les rêveries ſur l'activité de l'imagination des mères ne ſont plus bonnes à être ſoutenues que par les nourrices, & les enthouſiaſtes de Mallebranche.

(*b*) « Mon père (écrivoit en 1757 M. Maréchal) a chez » lui un perroquet & une petite chienne : celle-ci a fait » une premiere portée aſſez belle : pour la ſeconde fois elle » a fait un chien d'une conformation ſingulière : cet animal » n'a que deux pattes, qui ſont celles de derrière, & qui » paroiſſent rondes & membraneuſes; la tête plate, la lèvre » fendue en bec de lièvre, le nez recourbé & de la » conſiſtance d'un bec de perroquet... la machoire inférieure » eſt auſſi exactement faite comme celle de l'oiſeau... Ce » chien eſt mort; je l'ai ouvert; & à l'exception de l'organe » générateur, qui lui manquoit, il étoit, pour le reſte du corps, » conformé à l'ordinaire. » *Journal de médecine*, Mars 1757, pag. 231.

PARTIE I.

Sans recourir à des faits extraordinaires, eſt-il contraire à la ſaine phyſique & à la raiſon, de ſuppoſer qu'une chauve-ſouris, qui fait la nuance entre les oiſeaux & les quadrupèdes, a dû originairement être le métis d'un oiſeau & d'un quadrupède (*a*)? Il en eſt de même du vampire américain, qui n'eſt pas, au reſte, l'eſprit anthropophage du crédule Dom Calmet (*b*), & de tous ces quadru-

(*a*) La chauve-ſouris tient des quadrupèdes par le poil qui la couvre, par ſes viſcères intérieurs & par ſes oreilles; elle tient des oiſeaux par ſa crête, par ſes ailes & par la force de ſes muſcles pectoraux. —

Le comte de Buffon, qui a tant fait uſage de ſa belle imagination dans ſon hiſtoire naturelle, ne donne pas la moindre conjecture ſur l'origine primitive des oiſeaux quadrupèdes; & l'écrivain qui a deviné comment un globe pouvoit être produit par la queue d'une comète, ne dit pas un mot ſur la génération des chauves-ſouris.

(*b*) Le vampire du nouveau monde eſt un quadrupède ailé qui ſuce le ſang des hommes & des animaux qui dorment, ſans les éveiller. *Voyage de la rivière des Amazones*, par M. de la Condamine, pag. 171.

Pour le Vampire de dom Calmet, c'eſt un mort qui ſort, la nuit, de ſon cimetière, va ſucer le ſang des vivans, & s'engraiſſe ainſi aux dépens de ces malheureux, qu'il fait tomber en conſomption. L'hiſtoire des vampires a été

pèdes volans désignés par l'imagination poétique des anciens, sous le nom de harpies, & qui ressemblent aux monstres du lac Stymphale, par leurs aîles, par leurs griffes & par leur voracité.

IX.

Je ne vois encore que le système du mêlange qui rende raison de l'origine des poissons volans, sorte d'amphibie à qui le même cartilage sert d'aîles & de nageoires, & qui traverse alternativement le fluide le plus subtil, & l'élément le plus grossier, sans que ce passage rapide, qui nous feroit mourir, dérange en rien le méchanisme de ses organes. (*a*)

imprimée plusieurs fois dans le siècle de la philosophie : le bénédictin qui s'est fait leur historiographe prétend qu'on ne put faire cesser ce fléau dans l'orient de l'Allemagne, qu'en arrachant le cœur à tous ces esprits anthropophages, & en les brûlant en cérémonie, comme les Juifs des autodafés

(*a*) Ces sortes de métis, qui font la nuance entre les poissons & les oiseaux, sont si peu rares, qu'on les rencontre jusque dans la classe des insectes. Le commandeur Godeheu a vu au microscope une espèce de pan de mer qui avoit des plumes couleur de roses. *Mém. présentés à l'aca-*

PARTIE I.

Ces ſortes d'unions extraordinaires, telles que celle d'un condor & d'une lamproie, exigent une vigueur ſingulière de tempérament ; il eſt tout ſimple que la nature ne s'y prête que dans ces climats brûlans où l'activité des feux du ſoleil multiplie les principes de la vie dans les organes générateurs ; auſſi ne voit-on de poiſſons volans que dans les mers embraſées de la zone torride.

X.

Le ſyſtême du mêlange acquiert encore de nouvelles forces quand on remonte des oiſeaux aux quadrupèdes.

D'abord il n'y a rien de ſi commun que les unions, dans les mêmes familles d'animaux, entre la tige principale & les branches collatérales : l'âne produit avec la jument, le cheval

démie royale des ſciences, tom. IV, pag. 275. -- Comment la génération primitive de tous ces métis & amphibies n'a-t-elle encore frappé perſonne ? Quelle carrière brillante pour la plume des Trembley, des Bonnet, des Lyonnet & des Réaumur !

avec l'âneſſe, & le zèbre avec la jument (*a*): envain objecte-t-on que les métis qui en réſultent ſont des mulets ſtériles: ſi ces alliances étoient contre nature, la nature ne s'y prêteroit en aucune ſorte; & d'un accouplement odieux il ne naîtroit pas même un mulet. PRINCIPES.

De plus, qui eſt-ce qui a dit à la tourbe des philoſophiſtes que le mulet étoit eſſentiellement ſtérile? L'anatomie n'a découvert aucun vice radical dans l'appareil de ſes organes générateurs; il produit dans les climats chauds, & on en trouve une foule d'exemples dans les annales phyſiques de l'antiquité: (*b*) les natu-

---

(*a*) « Il eſt probable, dit M. de Buffon, que ſi l'on » venoit à bout d'apprivoiſer le zèbre, & de rendre » ſouple ſa nature ſauvage & récalcitrante, il produiroit » avec le cheval & l'âne. » *Hiſt. natur.* édit. in 4°. vers la page 335. --- Ce fait, qu'il ne juge que probable, eſt réellement arrivé. Voyez Pline, *hiſt. natur. lib.* 8, *cap.* 44.

(*b*) *On a vu*, dit Ariſtote, *un mulet féconder une jument, & engendrer un métis..... D'un autre côté, une mule eſt devenu pleine; mais le poulain n'a point vu le jour, la mère ayant avorté.* Hiſt. anim. lib. VI, cap. 24.

Nos faſtes, dit Pline, *font mention de pluſieurs mules qui ont produit des poulains; & nos pères mettoient ces*

PARTIE I.

raliſtes connoiſſent la race des mulets féconds de l'ancienne Syrie (*a*), & les czigithais des Tartares (*b*). Toute l'Europe a ſu qu'en 1703 une mule à Palerme devint féconde, & nourrit ſon poulain (*c*) : il faut ou ceſſer d'accuſer la nature d'une ſtérilité qui dégraderoit ſa puiſſance, ou anéantir tous les faits hiſtoriques, & brûler tous les mémoires des académies.

Le cheval, dans la grande échelle, eſt moins éloigné de l'âneſſe que le bouc ne l'eſt de la brebis, & le bélier de la chèvre : cependant l'accouplement de ces derniers quadrupèdes

---

événemens au rang des prodiges. Hiſtor. natur. Lib. VIII, cap. 44.

(*a*) *En Syrie*, dit Ariſtote, *dans les terres qui ſont au-delà de celles des Phéniciens, les mulets s'accouplent, ſe fécondent, & leurs poulains forment une race particulière.* Hiſt. anim. lib. VI, cap. 24.

(*b*) Le czigithai, ou le mulet fécond de Daurie, ſe trouve dans les forêts de Tartarie juſqu'au cinquante-deuzième degré. Il n'eſt ni le zèbre, ni le cheval, ni l'âne. Voyez *hiſt. natur.* du comte de Buffon, petite édition complette, tom. 29, pag. 188.

(*c*) Voyez *journal de Trévoux*, Octobre 1703, pag. 82.

n'eſt ſtérile ni par lui-même, ni par leur poſtérité (*a*). PRINCIPES.

Dans le ſiècle dernier, on donna au cardinal Scipion Borghèſe le métis d'une jument & d'un taureau, qui avoit le corps de ſa mère & la tête de ſon père; il vécut trente ans, & Rome entière eut la liberté d'admirer ce phénomène (*b*). Wieler, de ſon côté, a prétendu que la biche unie au cheval, produiſoit un cheval-cerf; & accouplée avec le taureau, faiſoit naître ce beau métis ſi célèbre dans l'antiquité ſous le nom du Bucéphale d'Alexandre (*c*).

(*a*) *Voyez* les commentaires du baron de Haller ſur les *inſtitutions de Boerhaave*, tom. IV, pag. 245; & ſa grande *phyſiologie*, tom. VIII, pag. 100.

(*b*) Il ſe nommoit Hyppantor, au rapport de Venette, *tableau de l'amour conjugal*, dern. édit. tom. 2, pag. 315. Ce même écrivain ajoute que de pareils métis ne ſont pas rares en Auvergne. --- Le Docteur Venette n'a pas en hiſtoire naturelle l'autorité d'un Von-Linné, d'un Haller & d'un Adanſon; mais je le cite moins pour appuyer mon ſyſtême, que pour faire douter de celui de mes adverſaires.

(*c*) *Voyez* lettre du docteur Hebenſtreit au comte de Brulh, dans le *journal encyclopédique* du mois de Mars 1762.

XI.

PARTIE I.

Un prodige bien plus ſurprenant ſeroit celui d'une brebis qui, couverte par un lion, donneroit le jour à un lionceau; cependant Elien raconte ce fait d'une brebis qui appartenoit à Nicias, Tiran de Cos, & il fait entendre que c'étoit une tradition conſtante parmi les inſulaires (*a*); mais malgré cette double autorité, je ne regarde cette hiſtoire que comme un apologue de quelque rhéteur grec contre le deſpotiſme: d'abord un lion libre ne féconde pas une brebis, mais il la mange; de plus, il y a trop peu de rapport entre les organes générateurs des deux individus, pour que l'accouplement réuſſiſſe; enfin, quand même, contre toute vraiſemblance, la brebis deviendroit pleine, elle produiroit un métis & non un lionceau.

Cependant ne nous hâtons pas de prononcer que l'antipathie entre deux animaux dépoſe eſſentiellement contre leur accouplement.

(*a*) *Hiſtor. diverſ. lib. I, cap.* 29.

Locke a vu, (& qui oſera taxer Locke de crédulité ou d'impoſture ?) Locke, dis-je, a vu un quadrupède iſſu d'une chatte & d'un rat, qui portoit ſur toute ſa perſonne l'empreinte du mêlange (*a*). La taille de ces animaux n'eſt pas diſproportionnée comme celle de la brebis comparée au lion ; on voit tous les jours des rats auſſi gros, & plus méchans qu'une petite chatte : il faut ſuppoſer auſſi que le père & la mère du métis de Locke étoient renfermés dans la même cage ; on ſait que Lemery ayant

(*a*) *Eſſai ſur l'entendement humain*, tom. 3, ch. 6, pag. 171. --- voici les termes de ce philoſophe : *J'ai vu un animal engendré d'un chat & d'un rat, & qui avoit des marques viſibles de ces deux bêtes ; en quoi il paroiſſoit que la nature n'avoit ſuivi le modèle d'aucune de ces deux eſpèces en particulier, mais les avoit confondues enſemble.* --- Un *j'ai vu* de Locke vaut bien les *on dit* de tous les adverſaires du mêlange.

Au reſte, ce fait, tout extraordinaire qu'il paroît, eſt confirmé par le phyſicien Boyle. De ſon tems un gros rat s'accoupla, à Londres, avec une chatte, & il vint, de ce commerce, des métis qui tenoient du père & de la mère, & que le roi d'Angleterre éleva, par curioſité, dans ſa ménagerie. --- *voyez* la pet. édit. des *mémoires de l'acad. de Pruſſe*, tom. 7 ; *appendix de l'éditeur ſur la génération*, art. VII.

PARTIE I.

jeté un chat & pluſieurs ſouris dans une trappe; celles-ci tremblèrent d'abord, enſuite s'enhardirent au point d'agacer leur ennemi, qui, ſongeant à ſa liberté, ſe contenta de les réprimer légèrement à coups de patte : or des agaceries du badinage, il n'y a qu'un pas à celles de l'amour.

XII.

De tous les quadrupèdes j'obſerve qu'il n'y en a point qui ait plus cherché à étendre les branches collatérales de ſa famille que le chien & peut-être faudroit-il l'attribuer au libertinage plutôt qu'à l'inſtinct du beſoin : il eſt le plus domeſtique de tous les animaux ; & dans cet état de dégénération, il ſemble avoir copié de ſes maîtres leur eſprit ſouple, leur caractère puſillanime & leur ſatiété pour les plaiſirs de la nature.

En 1768, une chèvre de la Champagne fut couverte par un chien, & mit au monde un chevreau qui avoit la tête, la queue & les oreilles d'un chien courant (*a*). D'un chien

(*a*) Son cri étoit tantôt celui d'un chevreau & tantôt celui d'un petit chien. La mère de ce métis refuſa long-

& d'une chatte étoit né auparavant, en Italie, un chien qui avoit les griffes, les dents & le poil de ſa mère (*a*). La chienne accouplée avec le renard, avoit produit un autre métis (*b*): & une louve couverte par un chien, avoit mis bas un quadrupède bâtard qui tenoit du chien & du louveteau (*c*). Je pourrois raſſembler une foule d'autres faits de ce genre; mais pour les lecteurs ſans préjugé qui marchent toujours le bâton du doute méthodique à la main, en voilà aſſez pour les mettre ſur la voie de la vérité: quant aux hommes à ſyſtême qui m'ont condamné avant de me lire, je n'en ai que trop dit.

---

tems de l'allaiter; mais enfin elle s'accoutuma à ſa vue, & le nourrit le tems accoutumé. Ces détails ont été conſtatés à Joinville par un procès-verbal en règle. Voyez la *gazette de France* du 6 Mai 1768.

(*a*) Voyez Verati, *galeria di Minerva*, tom. VII, pag. 67. --- Le naturaliſte prétend avoir été témoin oculaire.

(*b*) Cardan. *ſubtil.* pag. 304.

(*c*) Cette expérience eſt de M. de Ligniville. Voy. *encyclopédie*, tom. XVI, pag. 531. -- Elle avoit déjà été faite par un autre naturaliſte. Voyez Faber *ſtrychnomania*, édit. *in*-4°. de 1677. pag. 79.

XIII.

PARTIE I.

Si on a bien ſuivi la chaîne des faits & des raiſonnemens qui ont été l'objet de ce chapitre, on ſe convaincra que tous les individus de la grande collection des êtres gravitent ſans ceſſe les uns vers les autres, & que ce n'eſt que par la voie du mêlange que la nature peut exercer ſon pouvoir générateur.

Pourquoi donc les naturaliſtes ou les hommes riches qui ont l'orgueil de les protéger, ne cherchent-ils pas à imiter en petit, dans l'ombre de leur cabinet, les mêlanges que la nature opère ſur la ſcène de l'univers ?

L'homme oiſif & ſuperbe s'eſt dit de tout tems le roi du globe qu'il habite : ce ſeroit à l'homme laborieux & modeſte à mériter ce titre, en étendant les branches collatérales de la famille des animaux, & en créant de nouveaux ſujets à ſon empire.

Le botaniſte peut faire de nouveaux arbres (*a*); il peut, à force d'étudier les litho-

(*a*) Juſqu'ici on n'a tenté que la greffe des arbres, & encore n'a-t-on fait ſur cet objet qu'un petit nombre d'ex-

phytes

phites & les coraux, créer de nouveaux anneaux à la chaîne qui lie les végétaux & les foſſiles. PRINCIPES.

Les rois, qui par une oſtentation meurtrière font venir à grands frais des animaux de l'Inde & de l'Afrique, pour les voir périr avant le tems dans leurs ménageries, feroient mieux, à mon gré, de penſionner des Indiens & des nègres pour mêlanger leurs animaux indigènes avec les nôtres: ces épreuves, qui demandent un ſang brûlant & des organes vigoureux, ne peuvent guère réuſſir que dans les climats embraſés des tropiques; il ſeroit bien avantageux pour l'hiſtoire naturelle, & peut-être pour le bonheur des hommes, de chercher ſi le puma du nouveau monde féconderoit la

périences : pourquoi ne tenteroit-on pas la greffe des plantes? Je ſais que la délicateſſe de ces productions végétales a pu arrêter la main des botaniſtes ; mais parce qu'une greffe eſt difficile, elle n'eſt pas impoſſible ; ayons des inſtrumens, & que ce ſoient, non de ſtupides jardiniers, mais des hommes tels que les Juſſieu & les Lyonnet qui en faſſent uſage, & tous les obſtacles s'applaniront : qui auroit dit, avant la découverte du priſme, que Newton réuſſiroit à faire l'anatomie des rayons de la lumière ?

girafe, & ſi le taureau de notre Europe produiroit avec la lionne du Bilédulgerid : de ces races croiſées il pourroit naître des métis plus vigoureux que leurs pères, & moins deſtructeurs que leurs mères ; & qui ſait ſi le puma-girafe & le taureau-lion ne pourroient pas ſe croiſer dans la ſuite avec les quadrupèdes de notre continent pour former d'autres métis qui ſerviroient aux travaux des laboureurs & aux plaiſirs des rois?

Les amateurs ont trouvé le moyen de nuancer de mille couleurs des fleurs qui originairement n'en avoient qu'une. Je ne ſais pas pourquoi on ne tenteroit pas auſſi ſur les animaux des expériences qui pourroient les fortifier ou les embellir : un philoſophe qui créeroit de nouveaux quadrupèdes feroit pour le moins auſſi utile qu'un Florimane qui colore à ſon gré des tulipes.

Mais en général, pour réuſſir dans ces mêlanges, il faut que l'argent du riche coopère avec le génie de l'artiſte : ordinairement le riche ne fait pas opérer, & l'artiſte ne le peut

pas; ce qui circonſcrit la ſphère des découvertes.

XIV.

Me voilà inſenſiblement arrivé à la queſtion la plus curieuſe de l'hiſtoire naturelle, & à celle dont les naturaliſtes ſe ſont le moins occupés; mais je marche entre deux abymes, & le philoſophe, dans une matière auſſi délicate, me pardonnera de donner encore plus à la décence qu'à la vérité.

Je prie d'abord de ne conſidérer ce que je vais dire que comme un recueil de faits: je commence par être hiſtorien; mais je ne tarderai pas à appeller la morale au ſecours de la phyſique; & après avoir peint la nature, je quitterai mes crayons pour tonner contre les jouiſſances qui l'outragent.

L'homme de mer, comme nous le verrons dans cet ouvrage, a la plus parfaite analogie avec le bipède raiſonnant qui écrit pour & contre ſon exiſtence; ſon union avec nos femmes eſt donc poſſible; auſſi Rimber rapporte que la famille des Marini a eu pour

PARTIE I.

tige une Eſpagnole & un triton (*a*).

Après l'homme-poiſſon, le bipède qui a avec nous le plus de conformité, eſt ſans doute l'Orang-outang; or tous les voyageurs s'accordent à dire que cet habitant des bois recherche nos femmes avec autant d'ardeur que ſa femelle; il viole les négreſſes, & c'eſt ſans doute ſur ce canevas que l'ancienne mythologie a brodé l'hiſtoire du libertinage des faunes, des ſatyres & des ægipans.

Locke, qui d'ailleurs a tant douté, ne doutoit pas qu'une femme ne pût être fécondée par un ſinge ordinaire (*b*). Nous avons vu, en 1757, une fille qui vécut cinq ans, & qui avoit la tête, les pieds, l'inſtinct & les mœurs d'une guenon (*c*); la mère attribuoit ce phé-

(*a*) *Journal des ſavans*, année 1672.

(*b*) *Eſſai ſur l'entendement humain*, édit. *in*-12. tom. 3, liv. 3, ch. 6.

(*c*) Ce métis, diſent les papiers publics, ne parla jamais, mais avoit le cri de la guenon; on voyoit cet enfant ne marcher librement qu'à quatre pattes, & ſuivre aveuglément l'inſtinct qui le portoit à imiter. *Journal de médecine* du mois de Mai 1757.

nomène à l'attention avec laquelle elle avoit toujours regardé un finge qui lui tenoit compagnie; mais, comme on l'inſinua dans le tems, il eſt probable que cette femme ne s'étoit pas toujours contentée de le regarder. PRINCIPES.

On ne peut guère s'arrêter ſur l'hiſtoire de l'enfant-veau & de l'enfant-loup, que le médecin Dufieu vit à Lyon en 1757 & en 1759 (*a*), parce qu'on n'a fait aucune recherche ſur la vie des deux mères: ſeroit-il poſſible que l'une, couchant dans une étable, eût été ſurpriſe en dormant par un taureau, & que l'autre, égarée dans les bois, eût été violée par un loup? L'hypothèſe qui ne ſuppoſe aucun mê-

(*a*) Le premier fut baptiſé dans la paroiſſe de Saint-Nizier en 1759. Il tenoit du veau par la partie ſupérieure du viſage, par une peau velue qui, commençant vers la première vertèbre lombaire, venoit, le long du dos & de la tête, ſe terminer à la face, & par ſes mains fiſſipèdes. Ce métis ne vécut qu'un jour. -- *Phyſiologie* de Dufieu, tom. I, pag. 228.

L'autre fut vu par les médecins en 1757. Il avoit, ſur un corps d'homme, une tête de loup. -- *Ibid. pag.* 229. Cet événement ſingulier rend vraiſemblable la fable de Lycaon.

PARTIE I.

lange eſt abſurde, mais toutes les autres ſont affreuſes.

Montagne, ſur la foi de Plutarque, parle d'un dragon amoureux d'une Grecque, d'une oie d'Aſope paſſionnée pour un enfant, & d'un bélier qui étoit le Sigisbé de la muſicienne Glaucia (*a*) : toute l'antiquité a retenti des amours d'un éléphant pour une jeune bouquetière d'Alexandrie: ce quadrupède étoit le rival du grammairien Ariſtophane ; il accabloit ſa maîtreſſe de ſoins & de prévenances ; & peu fait pour l'amour platonique, dès qu'il ſe voyoit ſans témoin, il promenoit délicatement ſa trompe ſur ſon ſein (*b*). Mais puiſque l'hiſtoire ne fait, dans aucune de ces circonſtances, mention de métis, il eſt plus que probable que l'amour de tous ces animaux ſe borna aux ſoins

(*a*) *Eſſais de Montagne*, petite édition *in*-12. liv. 2, chap. XII, pag. 269.

(*b*) Plutarque, *œuvres morales*, tom. II de l'édit. *in-fol.* de Vaſcoſan, *tract. de ſolertia animalium*, *cap.* 16. -- Cette anecdote a échappé au comte de Buffon dans ſon hiſtoire de l'éléphant.

& aux regards; peut-être même qu'alors le microſcope de la prévention fit voir des mouvemens paſſionnés où il n'y avoit qu'une ſorte de reconnoiſſance machinale : il y a des Indiennes qui ont l'art d'apprivoiſer les couleuvres au point qu'elles ſe jouent & dorment ſur leur ſein; or on ne ſoupçonne pas un commerce amoureux entre une Baniane & un ſerpent à ſonnettes. PRINCIPES.

Il y auroit un peu plus de vraiſemblance dans l'union monſtrueuſe d'un homme & d'une jument; ce mêlange ſeul put produire le fameux Hyppocentaure qu'on amena d'Egypte à Rome, & dont Pline fait mention (*a*) : je ſoupçonne auſſi quelque poſſibilité dans le métis de l'homme & de la chèvre, dont parle Elien (*b*); & peut-être même dans l'hiſtoire célèbre du Minotaure de Paſiphaé.

Sous le pontificat du pape Pie III, une Italienne qui aimoit éperduement un levrier, donna le jour, en Toſcane, à un quadrupède

(*a*) *Hiſtor. natur. lib. VII.*
(*b*) *Hiſtor. anim. lib. VI.*

PARTIE I.

humain qui avoit les oreilles & les quatre pattes d'un chien (*a*). J'ai lu dans je ne ſais quel recueil d'anecdotes, que l'inquiſition fit brûler la mère & baptiſer l'enfant.

Ma plume eſt fatiguée de rapporter des faits qui atteſtent la dépravation de la race humaine, ou du moins ſon opprobre; & je me hâte de quitter le manteau philoſophique de Diogène, pour reprendre la plume des Zénon & des Marc-Aurèle.

XV.

Voici un principe qui répand le plus grand jour ſur la phyſique & ſur la morale dans la grande queſtion du mêlange des eſpèces.

La nature fait graviter les êtres avec plus de force vers la partie ſupérieure que vers la partie inférieure de l'échelle; ainſi, en tendant au mêlange, ils ne tendent qu'à leur perfection.

(*a*) C'eſt Volateran qui eſt le garant de cette anecdote. *Tableau de l'amour conjugal* de Venette, dernière édition, tom. 2, pag. 316.

Il eſt certain que les foſſiles ſe perfectionnent en devenant corallines.

Les corallines gagneroient ſi la végétation de leur baſe étoit auſſi achevée que celle de leurs tiges.

Si les organes générateurs de la ſenſitive avoient quelque rapport avec ceux d'un inſecte tel que le polype, ſa poſtérité ne ſe détérioreroit point en faiſant un pas vers l'animalité.

Le poiſſon volant eſt très-inférieur à l'aigle ou au condor; mais il eſt bien ſupérieur aux crabbes & aux requins.

Malgré le préjugé puſillanime qui ſuppoſe qu'un oiſeau de nuit eſt de mauvais augure, je ne crois pas qu'un rat ſoit ſupérieur à une chauve-ſouris.

Un Orang-outang, en s'alliant même à une négreſſe, acquiert pour ſa poſtérité des droits plus étendus à l'intelligence.

Enfin, s'il étoit poſſible qu'un éléphant, un cheval ou un taureau puſſent féconder une femme, ce ne ſeroit point à eux que le philoſophe devroit imputer l'odieux de ces mêlan-

ges : la femme ſeroit couverte d'opprobre, mais les animaux ſeroient ſans crime.

J'eſpère que le fanatiſme qui empoiſonne tout, ne trouvera rien de dangereux dans ces conſéquences : les quadrupèdes ne liſent pas nos livres ; & on ne doit pas craindre qu'un cercopithèque ou un taureau viennent inſulter nos jolies femmes dans leurs boudoirs.

XVI.

Enfin, la forêt ſauvage eſt traverſée, & l'horizon que je découvre m'apprend que je ſuis avec des hommes.

Les légiſlateurs ont établi des limites entre les jouiſſances qu'indique la nature, & celles qui l'outragent ; ils ont ſoumis à l'opprobre ou à la mort l'homme dépravé qui, blaſé ſur les embraſſemens des Lucrèce & des Aſpaſie, oſeroit ſe proſtituer à des quadrupèdes.

Les légiſlateurs ont raiſon ; le crime qu'ils puniſſent eſt un attentat contre la race humaine entière ; & le coupable, plus odieux que

Timon, parce qu'il mépriſe les hommes que le miſanthrope ſe contentoit de déteſter, doit en périſſant s'attendre à voir flétrir à jamais ſon nom & ſa mémoire.

PRINCIPES.

Mais ſi le globe étoit habité par des intelligences ſupérieures à nous, il faudroit, ſans altérer nos mœurs, changer nos loix.

Il ne s'agit pas ici de faire violer les houris de Mahomet par des hommes; toute violence eſt un attentat; mais en amour, c'eſt à la fois un attentat & une abſurdité; parce que les plaiſirs qu'on y donne, n'ont de prix que par ceux qu'on reçoit en échange.

Je dis ſeulement que ſi ces houris s'abbaiſſoient juſqu'à s'allier avec nous, les ſouverains, l'eſtime publique & la loi devroient encourager de pareils mêlanges.

Il avoit ſans doute entrevu quelques anneaux de cette chaîne d'idées, ce philoſophe Grec qui, interrogé ſur notre origine, répondit que des intelligences ſupérieures s'étant unies, il avoit réſulté du mêlange ce beau monſtre qu'on appelle l'homme; que l'homme,

ſe proſtituant à des êtres inférieurs, avoit formé la race des nègres; & que le nègre, croiſant ſa race avec celle des quadrupèdes, avoit donné le jour aux magots.

Du moins ces idées ſur l'origine de l'homme ne le dégradent point; le philoſophe nous fait deſcendre d'intelligences ſupérieures, & mérite d'en être.

Mais que penſer des nations qui prennent pour leurs tiges des quadrupèdes: comment les Indiens du royaume de Pégu ſe vantent-ils d'être iſſus d'une Chinoiſe & d'un chien? C'eſt à une pareille populace qu'il faut envoyer la botte deſpotique de Charles XII pour la gouverner.

S'il étoit poſſible qu'un peuple dégradé, tel que l'Albinos, provînt d'un mêlange auſſi odieux, il faudroit qu'il prît ſoin de le cacher à toute la terre; & que ce monument d'opprobre, ignoré des hiſtoriens, fût même un problême pour les naturaliſtes.

XVII.

Quant aux peines infligées contre l'ennemi des plaiſirs purs & chaſtes de la nature, elles doivent dépendre beaucoup du caractère de la nation que gouverne le légiſlateur; ſans cela la loi qui protège les mœurs peut être auſſi dangereuſe que leur infraction.

Dans une ſociété naiſſante, où perſonne n'eſt riche ni oiſif, il ne faut aucune loi contre les déſordres abominables des Paſiphaé; le ſouverain, s'il eſt ſage, ne doit pas ſuppoſer dans un peuple neuf des crimes qui ne ſont le fruit que de la dépravation réfléchie; & dans cette occaſion, ignorer les outrages qu'on peut faire à la nature, c'eſt aſſez la défendre.

Dans l'iſle de Chio, il n'y avoit point de loi pour aſſurer la fidélité conjugale, & il ſe paſſa ſept cents ans, ſans qu'on y commît un adultère: Rome, fondée ſur la puiſſance paternelle, ne ſuppoſa pas qu'un citoyen pût abréger les jours de celui à qui il devoit les ſiens; & pendant pluſieurs ſiècles la répu-

PARTIE I.

blique ne vit pas dans ſon ſein un ſeul parricide.

Heureuſes les nations de l'âge d'or, où l'ignorance du mal tient lieu de la vertu; qui ſont gouvernées par un inſtinct ſage, plutôt que par des loix; & chez qui les remords puniſſent bien mieux les crimes, que ce vain appareil de ſupplices, qui, chez les peuples policés, atteſtent encore plus la barbarie des légiſlateurs que leur équité!

Les chefs de ces états tranquilles & fortunés doivent, auſſi long-tems qu'ils le peuvent, entretenir une ignorance qui eſt peut-être la meilleure digue contre le torrent de la dépravation; & ſi malgré le ſilence prudent des loix, le crime abominable d'une femme eſt trahi par la naiſſance d'un Minotaure, il faut punir en ſecret Paſiphaé, & brûler enſuite les actes du procès, pour anéantir juſqu'à la trace d'un attentat qui, en éclairant l'imagination des hommes corrompus, pourroit les engager à l'imiter.

Il n'en eſt pas de même d'un état qui penche

vers ſa décadence, & où la machine politique a uſé tous ſes reſſorts ſous le frottement du luxe & du deſpotiſme ; les attentats de ce genre y ſont trop multipliés pour qu'on puiſſe ſe flatter de les détruire en épaiſſiſſant le voile qui les environne ; on ne trouveroit dans le ſilence affecté de la loi que ſa foibleſſe ou l'eſpoir de l'impunité.

PRINCIPES.

Grace à l'élément dévorant du luxe dans lequel nous habitons, aux ouvrages licencieux que l'imprimerie multiplie, & à l'éducation ſybarite qu'on donne à la jeuneſſe, on ſait maintenant à vingt-cinq ans tout le mal que les hommes juſqu'ici ont inventé ; & on s'encourage à chercher des crimes nouveaux, comme Xerxès encourageoit ſes ſujets à créer de nouveaux plaiſirs.

Voilà pourquoi les philoſophes qui aiment les hommes & les mœurs, tonnent aujourd'hui contre des vices dont, il y a trois ſiècles, ils auroient rougi de prononcer le nom : voilà pourquoi le ſage Tiſſot a écrit ſur l'Onaniſme: voilà enfin le but de mon ouvrage & ſon apologie.

XVIII.

PARTIE I.

O pudeur ! ſentiment pur & ſublime que je tiens de la nature, que ton éloge étoit bien écrit dans mon cœur avant de ſe préſenter ſous ma plume ! mais pourquoi faut-il que je te loue ? Quelle divinité du mal a aſſez altéré nos mœurs pour que je te mette au rang des vertus ?

Sans toi, la déeſſe des graces n'eſt qu'une femme ordinaire : ſans toi, Alcibiade ne captive les beautés d'Athènes que pour les outrager.

Tu apprends à la vierge timide à plaire, & à ſon vainqueur à aimer.

Ta douce magie prolonge l'extaſe des jouiſſances : elle fait preſſentir le plaiſir avant qu'il naiſſe ; & elle en conſerve la ſenſation, lors même qu'il n'eſt plus.

Tu apprends au ſage à eſtimer la beauté qui eſt dans ſes bras, & à s'eſtimer ſoi-même au moment que le délire de ſes ſens ſemble anéantir la chaîne de ſes devoirs.

Néron

Néron a dit que tu n'exiſtois pas. Que ce mot ſort bien des entrailles cadavéreuſes de l'aſſaſſin de Poppée & d'Agrippine! Quel éloge, ô pudeur, qu'un blaſphême contre toi ſorti de la bouche du plus ſcélérat des deſpotes! PRINCIPES.

Oui, tu exiſtes; & ſi on lit à ma Palmyre ce chapitre du *mélange*, elle ne l'entendra pas.

Et quand cette beauté à demi nue ſe trouvera enlacée dans mes bras brûlans d'amour, je ne ferai point diſparoître la nuit qui couvre nos plaiſirs: Palmyre m'eſt trop chère, pour qu'elle s'apperçoive que je la fais rougir.

Et quand elle deviendra mère, ſa pudeur ſurvivra à ſa virginité: je me trompe; ſon cœur eſt chaſte, & elle ſera toujours vierge.

Et nos enfans ſeront élevés dans ces principes heureux: non qu'on leur apprenne à fuir des vices qu'ils doivent ignorer; on ne prononcera pas même devant eux le nom de la pudeur; mais ils ſuivront ſans le ſavoir l'exemple de Palmyre & l'inſtinct de la nature.

O pudeur! depuis l'aurore qui éclaira le premier âge du monde, tu as fait le bonheur

PARTIE I.

des êtres intelligens, & tu le feras encore juſqu'au dernier crépuſcule qui luira ſur ſes ruines. Que t'importent les blaſphêmes des ſcélérats qui t'anéantiſſent pour avoir le droit de t'outrager ? Continue à faire briller ta douce lumière dans les cœurs ſenſibles & honnêtes, & tu es aſſez vengée.

LIVRE TROISIEME.

PRINCIPES DE LA MORALE.

ENFIN je ne marche plus ſur un ſable mouvant; le ſol qui me porte a un rocher pour baſe; & il ne faut s'en prendre qu'à moi, ſi mes pas ſont marqués par des chûtes. PRINCIPES.

La morale n'eſt point un art conjectural comme l'ontologie, & voilà ce qui caractériſe l'intelligence de la nature; il nous importe peu de nous tromper dans des queſtions qui n'intéreſſent que notre curioſité; il n'en eſt pas de même de celles qui regardent notre bien être: un faux calcul ſur la préceſſion des équinoxes n'entraîne que la ruine d'une hypothèſe; mais une erreur ſur le pacte ſocial peut entraîner le malheur d'un million d'hommes.

Il n'y a point de matière ſur laquelle on ait plus écrit que ſur la morale; & il n'y en a

PARTIE I.

aucune qui paroiſſe plus neuve au philoſophe ; la mine ſemble épuiſée, & tous les jours on y découvre de nouveaux filons.

D'abord la plupart des moraliſtes ont été des ſectaires qui n'ont établi les rapports de l'homme à l'homme, que relativement au DIEU dont ils étoient les miniſtres ; & ordinairement ce DIEU étoit fait à leur image, c'eſt-à-dire, capricieux, puſillanime, injuſte & anthropophage.

Les philoſophes ont eu auſſi le défaut de travailler pour des ſociétés particulières, plutôt que pour la grande famille des êtres ſenſibles ; ils ont eu en vue le bonheur de quelques individus avec qui ils vivoient, & non celui du ſyſtême général ; & leur patriotiſme même a fait tort à leur humanité (*a*).

Je penſe qu'un livre élémentaire de morale doit être fait pour tous les hommes, quels que ſoient leur organiſation, leur culte & leur gouvernement ; il faut que le blanc & le nègre,

(*a* On examinera plus en détail, au commencement du tom. 3, la perſonne des moraliſtes & leurs ouvrages.

le chrétien & le muſulman, le deſpote & l'eſclave ſoient ſoumis aux loix qui en ſont le réſultat, & qu'aucun de tous les êtres qui raiſonnent dans les deux mondes & aux terres auſtrales, ne puiſſe ſe dérober au joug qu'il impoſe. PRINCIPES.

L'enfant ſeul & l'imbécille ne doivent point entrer dans le monde moral; le premier n'eſt pas encore un homme; le ſecond ne le ſera jamais.

La morale peut être conſidérée, comme l'art d'être bien avec tout ce qui nous environne.

De ce principe dérive la triple baſe de nos devoirs; car pour obſerver la morale de la nature, il faut être bien avec ſoi-même, avec le DIEU qui nous fait exiſter, & avec la ſociété qui nous protège.

Je viens d'indiquer la diviſion de la philoſophie de la nature.

Mais avant d'examiner en détail ce que je dois à DIEU, à moi-même & à mes égaux, il eſt utile d'établir quelques principes. Pour avoir négligé cette méthode, le célèbre Male-

PARTIE I.

branche, qui a ſi bien écrit en philoſophie, a été rayé du nombre des philoſophes.

Mais ces principes doivent être en petit nombre : il ſuffit d'indiquer ici les points de vue ; la carte générale du monde moral ſera le réſultat de l'ouvrage entier de la philoſophie de la nature.

CHAPITRE I.

De l'Etat de Nature.

IL en eſt de l'état de nature des philoſophes, comme de l'âge d'or des poëtes; on commence par les peindre; enſuite on prouve qu'ils ont exiſté, parce qu'on en conſerve des tableaux. PRINCIPES.

C'eſt ſur-tout depuis que l'aurore de la raiſon commence à luire en Europe, qu'on s'eſt empreſſé à oppoſer l'homme de la nature à l'homme civiliſé; d'abord on n'eut en vue que de faire une ſatire de ſon ſiècle: c'étoit Tacite, qui, pour faire rougir Rome, écrivoit les *mœurs des Germains*: d'autres écrivains ſont venus après ce peintre de l'homme de la nature, & ils en ont fait l'hiſtoire.

L'hiſtoire de l'homme de la nature a fait rêver les philoſophes; ils lui ont donné, comme au DIEU théologique, des attributs contradictoires; ils ſe ſont diſputés ſur ſon eſſence; les flots d'encre ont coûlé, & rien n'a été éclairci.

PARTIE I.

Je voudrois bien ſavoir ce qu'on entend par l'état de nature : y eut-il un tems où les hommes, bornés aux ſeuls beſoins des quadrupèdes, vécurent de glands dans les vaſtes forêts que leurs mains ne ſavoient pas défricher, ne ſe vêtiſſant que de leur innocence, ſe raſſemblant ſans chercher à ſe connoître, & jouiſſant ſans aimer ?

Il me ſemble que l'homme en ouvrant les yeux à la lumière, a des rapports avec ce qui l'environne : il doit avoir un père qui le protège & une mère qui le nourrit ; ſi ces êtres bienfaiſans ſuivent la pente de leur cœur, l'enfant eſt lié par le pacte ſocial ; s'ils l'abandonnent, il meurt, & il n'y a point d'état de nature.

Quelle a été l'époque de cet état imaginaire ? Tous les monumens atteſtent que la ſociété a toujours exiſté ; & que depuis qu'il y a des hommes, ils nous reſſemblent.

Si cet âge des poëtes a commencé, c'étoit ſans doute à la naiſſance de notre planète ; mais quelle plume téméraire oſeroit, après tant de myriades de ſiècles, lorſque l'exiſtence même

du globe eſt une énigme, déterminer la manière de vivre de ſes habitans ?

Il eſt probable que lorſque notre monde a commencé à ſe peupler d'hommes, l'écliptique coïncidoit avec l'équateur ; alors la nature étoit dans toute ſa force ; notre intelligence ſe déployoit en raiſon de la bonté de nos organes ; & bien loin que les hommes de ces beaux ſiècles fuſſent des enfans relativement à nous, malgré nos lumières & notre orgueil, nos hommes faits ne ſont auprès d'eux que des enfans.

Je ſuppoſe que des révolutions du globe anéantiſſent la plus grande partie de l'eſpèce humaine ; les reſtes malheureux qui auront échappé à cette cataſtrophe, n'en ſentiront que mieux le beſoin de vivre en ſociété ; ils chercheront, en ſe raſſemblant, un aſyle contre le ciel qui les menace, & il n'y aura point d'état de nature.

Des miſanthropes ont deſiré que l'homme policé rentrât dans les bois, & changeât ſes connoiſſances contre l'inſtinct des quadrupèdes. Ce deſir a quelque rapport avec celui de Cali-

PARTIE I.

gula, qui vouloit que le peuple romain n'eût qu'une ſeule tête, afin de l'abattre; il eſt auſſi abſurde, ſans être auſſi deſtructeur.

Comment peut-on, de bonne foi, deſirer que Lucullus quitte ſa table pour vivre de glands; que l'artiſte qui a bâti la colonnade du louvre aille coucher ſous un plane, & Locke oublie l'art de penſer?

Quand même cette rêverie des ſophiſtes pourroit ſe réaliſer, qu'y gagneroit-on? Le principe qui tend à nous perfectionner eſt un reſſort dont l'activité ſe déploie ſans ceſſe: nous gravitons vers l'état ſocial, comme notre globe vers le ſoleil; & au bout d'un demi-ſiècle, nous nous retrouverions au même point où nous ſommes aujourd'hui.

On dit que l'homme de la nature doit être plus heureux que l'homme civiliſé; mais cet être imaginaire n'eſt qu'un enfant robuſte ſuppléant, par ſa conſtance à ſe relever, aux liſières qui auroient prévenu ſes chûtes: ce n'eſt pas l'abſence des beſoins, c'eſt l'art de les régler, qui rend l'homme heureux; comme ce n'eſt

pas l'abſcence des paſſions, mais leur bon uſage, qui fait le philoſophe. PRINCIPES.

Les ſeuls êtres qui pourroient avoir quelque rapport avec l'homme naturel des philoſophiſtes, ſeroient ces hommes ſauvages qu'on a trouvés de tems en tems dans les forêts de Heſſe, d'Irlande & de Lithuanie, qui ſembloient manquer de l'organe de la parole, & qui marchoient à la manière des quadrupèdes(*a*); mais ces malheureux individus étoient probablement des enfans de l'amour abandonnés par des bêtes féroces appellées des pères, & nourris par d'autres bêtes féroces appellées des ours; ils vécurent dans le ſein des allarmes, & moururent ſans poſtérité.

L'état de nature n'a donc jamais exiſté: cependant on peut conſidérer un inſtant l'homme iſolé & ſans rapport avec les êtres qui l'environnent, afin d'établir par degrés la chaîne de ſes devoirs: j'appellerai cet être abſtrait, *l'homme philoſophique*, & je m'en occuperai un inſtant avant de lui ouvrir les portes du monde moral.

(*a*) Tel étoit en particulier l'enfant ſauvage dont parle Conor. *evang. medic.* pag. 133.

CHAPITRE II.

De l'Homme philoſophique

PARTIE I.

L'HOMME philoſophique, au ſortir des mains de la nature, ne communique avec elle que par ſes ſens; il reçoit les impreſſions phyques du plaiſir & de la douleur; voilà tout: ſes vertus ou ſes crimes deviennent dans la ſuite l'ouvrage des hommes.

Le beſoin de l'homme eſt le premier mal qu'il éprouve; mais ce mal même eſt un bien, puiſqu'il le porte à ſe conſerver; c'eſt le beſoin qui met en jeu toutes ſes facultés, & qui l'empêche de périr en naiſſant, ou de vivre en automate.

Les beſoins de cet homme iſolé ſont en petit nombre; ils ſe bornent à ſe nourrir quand il a faim, à ſe vêtir quand il a froid, & à jouir quand il eſt dans la ſaiſon d'aimer.

L'homme philoſophique a un entendement que le ſpectacle de la nature développe: quand il eſt oiſif, & il l'eſt ſouvent, ſes idées ſe preſ-

ſent, ſon imagination travaille, ſon eſprit s'étend, le beſoin de penſer devient chez lui preſqu'auſſi vif que le beſoin d'aimer.

Ce nouvel organe ne réſide pas dans la main, comme l'a dit un philoſophe que j'aime mieux lire que réfuter (*a*), mais dans le *ſenſorium*; & plus cette partie du cerveau eſt neuve, plus elle devient propre à recevoir la morale de la nature.

L'homme philoſophique eſt né bon, dit l'auteur d'*Emile*; mais il n'eſt né qu'avec l'aptitude à la bonté: le monde moral n'eſt rien pour lui, quand il ne peut juger ſes rapports avec les êtres qui l'environnent. Son cœur eſt une argile flexible qui ne ſera modifiée que par l'habitude.

(*a*) On ſait aſſez quel eſt l'homme célèbre qui a dit que ſi les pieds du cheval étoient terminés par des doigts ſouples, au lieu de l'être par une corne inflexible, ce quadrupède atteindtoit bientôt à la ſphère de l'homme. Un philoſophe ingénieux lui a répondu que le cerveau du cheval répondoit à ſa botte, & que quand même on détruiroit l'organiſation de ſon pied, la botte ſubſiſteroit toujours dans le *ſenſorium*; ce qui empêcheroit le cheval de devenir homme. Voy. *palingénéſie philoſophique*, tom 2, pag. 186.

PARTIE I.

L'homme de la nature eſt cruel, dit d'un autre côté un des plus beaux génies de l'Europe ; mais la cruauté eſt le mouvement d'un cœur dépravé qui lutte contre la nature : ainſi il y a à la fois contradiction dans l'idée & dans les termes qui l'expriment (*a*).

L'homme philoſophique n'eſt ni bon ni méchant : c'eſt un automate dont les reſſorts attendent, pour être montés, la main des êtres avec qui il habite (*b*).

(*a*) On peut juger du principe par les preuves. -- » l'homme, dit ce philoſophe, a les dents de l'animal carnaſſier ; il doit donc être vorace & ſanguinaire : d'ailleurs » la chair eſt pour lui l'aliment le plus ſain & le plus » conforme à ſon organiſation : ſa conſervation eſt attachée » à la deſtruction des autres : les hommes, répandus par » la nature dans de vaſtes forets, ſont d'abord chaſſeurs. » -- *De l'homme & de ſes facultés intellectuelles*, tom. 2, pag. 17.

On peut répondre que l'homme a les dents des frugivores, & que la chair eſt ſi peu un aliment conforme à ſon organiſation, qu'en Aſie, où on s'en abſtient, on y prolonge beaucoup plus long-tems ſa carrière. On peut ajouter que le ſage ne détruit jamais pour ſe conſerver ; que la nature n'a point fait naître les hommes dans les forêts, & que nous ſommes bergers bien long-tems avant d'être chaſſeurs.

(*b*) Senèque, qui voit ordinairement bien quand il voit par lui-même, a dit avec raiſon : *erras ſi exiſtimes vitia*

L'éducation eſt donc le Prométhée qui vivifie l'homme. Faites naître Caton parmi les ſatrapes de la Perſe, & il mourra ignoré dans la foule des eſclaves. Tranſportez le Sybarite que le pli d'une roſe tient éveillé dans Rome adoleſcente, & il ira affronter dans Carthage le tonneau de Régulus. Un Groenlandois élevé par Newton pourra le remplacer, & Newton, dans le Groenland, ne ſera qu'un homme de plus qui peſera ſur la ſurface du globe.

Il n'y a que deux ſortes d'écrivains qui puiſſent attaquer mon principe; les philoſophes avec leur ſens moral, & les théologiens avec leur péché originel: voyons la première de ces hypothèſes: l'examen de l'autre trouvera ſa place dans notre hiſtoire du théiſme.

---

nobiſcum naſci; ſupervenerunt, ingeſta ſunt. — Epiſt. 124. — Mais il devoit ajouter le mot de *virtutes* à celui de *vitia*; & il n'y auroit rien de louche dans la vérité qu'il laiſſe entrevoir.

CHAPITRE III.

Du Sens moral.

PARTIE I.

L'HOMME, dit un célèbre profeſſeur de Glaſcow (*a*), a un ſens inné qui lui fait diſcerner l'harmonie des êtres, & un autre qui lui en fait diſtinguer la bonté : l'un eſt le ſens interne du beau ; & l'autre, le ſens interne du bon.

Le ſens moral, ou le ſens interne du bon, eſt dans ce ſyſtême le fondement des loix de la nature : c'eſt un ſixième ſens plus excellent que les autres, puiſqu'il conſerve l'eſpèce humaine, tandis que les cinq autres ne conſervent que les individus.

Il eſt certain qu'en ſauvant la vie à mon ami, je me laiſſe entraîner par une impulſion naturelle, & non par la force du raiſonnement;

(*a*) *Syſtême de philoſophie morale*, par Huchetſon, tom. 1, chap. 4.

ſi

si, à la vue du péril affreux où il est exposé, je m'occupois à calculer le degré de mérite qu'il y auroit à l'en délivrer, mon ami périroit, & je ne serois plus qu'un monstre. PRINCIPES.

Un vieillard respectable voit s'écrouler autour de lui sa maison embrasée : un de ses fils court, au travers des feux & des décombres, arracher son père à la mort; l'autre, après avoir mesuré des yeux la hauteur des flammes, appelle froidement des secours étrangers. L'instinct moral a fait du premier un héros; le second, qui s'est contenté de raisonner, n'est pas même un homme.

Huchetson observe que cet instinct moral, qui est indépendant de la raison, ne l'exclut pas (*a*) : quelquefois ces deux mobiles concourent ensemble; & quand l'approbation de la raison est inutile pour faire un acte de vertu, elle en est du moins la récompense (*b*).

(*a*) Burlamaqui admettoit également la raison & l'instinct moral. *Voyez* ses principes du droit de la nature & des gens, *tom. 2 chap. 3.*

(*b*) Si l'on desiroit de nouvelles lumières sur la nature du sens moral, on les trouveroit dans l'éditeur de Burla-

PARTIE I.

Ce ſyſtême eſt très-ingénieux ſans doute; mais c'eſt un ſyſtême.

Sa baſe eſt la rêverie des idées innées, & depuis Locke, il n'eſt pas permis au philoſo-

---

maqui : voici un fragment du commentaire qui mérite d'être connu : « Il y a deux MOI dans l'homme ; le moi d'habi-» tude & le moi de réflexion. Le premier dirige les fa-» cultés animales ; le ſecond s'occupe du ſoin d'ajouter à » notre bonheur ; quoiqu'ils tendent chacun à un but par-» ticulier, ils agiſſent ſouvent enſemble. Ainſi lorſqu'un géo-» mètre eſt occupé de la ſolution d'un problême, le moi » d'habitude obéit aux impreſſions des ſens ; c'eſt lui qui » traverſe la ville, & qui évite les embarras ; tandis que » le moi de réflexion eſt tout entier à la ſolution qu'il » cherche : le moi d'habitude ſuffit aux beſoins qui ſont ab-» ſolument néceſſaires à la conſervation de l'animal ; & l'inſ-» tinct en général, n'eſt que cette habitude ſéparée de la » réflexion. L'inſtinct des bêtes eſt quelquefois plus sûr que » notre raiſon, parce qu'il eſt plus en proportion avec » leurs beſoins, que la raiſon ne l'eſt avec les nôtres. » Ainſi, de tous les êtres créés, celui qui eſt le moins » ſujet à ſe tromper eſt celui qui a la plus petite por-» tion d'intelligence ; l'inſtinct des bêtes n'a pour objet » que des connoiſſances pratiques ; le nôtre embraſſe la » théorie & la pratique : c'eſt lui qui nous fait ſouvent » preſſentir la vérité avant même d'en avoir ſaiſi la démonſ-» tration. » *Voyez* princip. du droit naturel de Burlamaqui, édit. du profeſſeur de Félice, *tom.* 2, *pag.* 58, *&c.*

M. le profeſſeur met ici de l'eſprit où il ne faudroit que de la logique. Qu'eſt-ce que l'inſtinct, ſoit dans l'homme,

phe d'introduire cette qualité occulte dans le monde de la métaphyſique.

PRINCIPES.

L'ame n'agit que par l'impreſſion des objets extérieurs ſur les ſens : & quel eſt l'organe phyſique de la moralité ?

ſoit dans la brute ? Qui lui a dit que la bête étoit, dans la nature, l'être qui avoit la plus petite portion d'intelligence ? Quant au double MOI, il eſt très-plaiſant dans la comédie d'Amphitrion, mais très-abſurde dans un livre de philoſophie.

Le profeſſeur de Félice, qui ſe trompe quelquefois avec Burlamaqui, & plus ſouvent encore ſans lui, déclare, au reſte, que ſon inſtinct n'eſt pas un guide sûr dans le diſcernement du bien & du mal moral [*Ibid tom.* 2, *pag.* 49, *&c.*]; & pour le prouver, il compare l'inſtinct en fait de morale, avec l'inſtinct en fait de beaux-arts. Je dirai à M. le Profeſſeur, 1°. que ce dernier inſtinct ne s'acquiert que par la réflexion. Le plus ſtupide des hommes peut bien juger des proportions d'une ſtatue; mais c'eſt par une ſecrète comparaiſon avec lui-même. Il n'en eſt pas de même de l'inſtinct moral, ſuppoſé qu'il exiſte; ſi je vois un homme ſur le point de ſe noyer, je lui tends la main machinalement; je le ſauve d'abord, enſuite je raiſonne.

2°. Même dans les beaux-arts, ce qu'on nomme l'inſtinct eſt quelquefois un guide aſſuré. Voyez un ignorant & un homme de goût à la repréſentation d'une tragédie pathétique; tous les deux ſeront émus, & le ſeront aux mêmes endroits. Un payſan danois & un académicien pleureront enſemble à la dernière ſcène d'Inès de Caſtro.

PARTIE I.

Nous avons tant de peine à expliquer comment le parfum d'une roſe frappant la membrane olfactive, l'ame a des idées d'odeur; & nous voulons rendre raiſon comment, l'être métaphyſique qu'on appelle *le beau* ou *le bon*, agiſſant ſur l'organe métaphyſique qu'on appelle le *ſens moral*, nous avons l'idée de la vertu!

Qu'eſt-ce que ce ſixième ſens que les moraliſtes ajoutent à la compoſition de l'homme? Il n'y a pas plus de ſens moral pour juger la moralité, que de ſens médicinal pour guérir les maladies, & de ſens alchymique pour chercher le grand œuvre.

S'il y avoit un ſixième ſens à créer, ce ſeroit peut-être cette pente qui nous entraîne impétueuſement à l'amour; du moins elle eſt ſoumiſe à l'analyſe: on voit que c'eſt une modification de l'organe du tact; & encore ce mot énergique qui exprime ſi bien ce frémiſſement délicieux de toute notre exiſtence à l'approche du plaiſir, ne s'emploie-t-il qu'avec la plus grande réſerve dns la langue du philoſophe.

De quelle utilité ſeroit le ſens moral aux

enthouſiaſtes d'Huchetſon? Voilà le juriſconſulte Burlamaqui, qui décide que cet inſtinct perſuada autrefois aux Grecs & aux Romains d'expoſer leurs enfans; & aujourd'hui à des nations barbares de les enſevelir avec leur mère, ſi elle meurt en couche, ou de les tuer ſi un aſtronome aſſure qu'ils ſont nés ſous une mauvaiſe étoile (*a*). Aſſurément il valoit mieux ne point créer de ſens moral que de lui faire inſpirer des aſſaſſinats réfléchis & des parricides. PRINCIPES.

Si l'homme étoit né avec un ſens moral, tous les individus intelligens qui ſont répandus ſur la ſurface du globe, nègre ou albinos, anglois ou ſamojede, nain ou patagon, auroient les mêmes notions du juſte & de l'injuſte; alors Marc-Aurèle ſeroit un écrivain inutile, & il faudroit jeter au feu tous les livres de morale.

Écartons tout préjugé; étudions l'homme en lui-même & non dans les tableaux des artiſ-

(*a*) *Principes du droit naturel*, édit. *in*-8°. tom. 2, pag. 77.

PARTIE I.

tes qui l'ont deſſiné, & nous verrons que le ſens moral n'exiſte pas plus qu'une tête morale, ou un château moral; alors nous mettrons à l'étude des choſes le tems que nous perdions à l'étude des mots, & nous mériterons d'être les interprètes de la nature.

Réſumons. L'inſtinct moral eſt une chimère : l'homme eſt né indifférent au bien comme au mal, & il faut chercher un autre principe de morale.

CHAPITRE IV.

Du vrai Principe de la moralité.

PRINCIPES.

LE ſyſtême de Platon ſur les relations morales, ne conſtitue pas plus un vrai principe de moralité que le roman philoſophique d'Huchetſon ; la vérité & la juſtice, diſoit le fameux diſciple de Socrate, ne different que par le nom ; elles ſont auſſi éternelles que l'Etre ſuprême ; elles ſubſiſtoient avant la création de l'univers, puiſque notre raiſon conçoit des rapports de juſtice, fondés ſur l'exiſtence de DIEU & ſur la poſſibilité de celle des êtres intelligens ; elles ſurvivent auſſi au naufrage du monde, car l'exiſtence de la cauſe fait imaginer les effets ; ainſi, quand même DIEU feroit périr le genre humain, il ne pourroit détruire les relations que l'ame du juſte a avec ſon eſſence ; la terre ſeroit anéantie, & l'idée ſublime de Socrate ſubſiſteroit encore.

Cette idée magnifique a été adoptée par les

Zénon (*a*), les Malebranche (*b*), les Leibnitz (*c*), les Clarke (*d*), les Wolaſton (*e*), les Warburton (*f*), & les Monteſquieu (*g*); ces philoſophes ont été flattés d'un ſyſtême dont l'intelligence les diſtinguoit du reſte des hommes; ils ont cru, en l'expliquant, contribuer à l'harmonie de la nature; ils ont poſé une échelle immenſe entre DIEU & le néant, & du haut de cette échelle ils ont jugé les êtres & imaginé leurs rapports.

Platon, Leibnitz, Monteſquieu, &c. dont l'autorité eſt infinie quand on leur oppoſe d'autres hommes, ne ſont plus que des écrivains ordinaires, quand on leur oppoſe la vérité. On a pu dire en tout tems aux inven-

---

(*a*) Vid. Senecæ *opuſc.* Cicer. *de natur. deor.* Plutarch. *de placitis philoſophorum.*

(*b*) *Traité de morale*, & *recherche de la vérité*, paſſim.

(*c*) *Recueil de diverſes pièces ſur la philoſophie*, &c. par MM. Leibnitz, Clarke, Newton, &c.

(*d*) Traité *de l'exiſtence des attributs de Dieu.*

(*e*) *Ebauche de la religion naturelle.*

(*f*) *Diſſertations ſur l'évidence de la religion, de la morale & de la politique, traduites de l'anglois.*

(*g*) *Eſprit des loix*, liv. 1, tom. 1, pag. 62.

teurs des relations morales : vous avez tort de confondre la vérité & la juſtice ; l'une eſt la conformité qui ſubſiſte entre la nature des choſes & les ſignes qui les expriment ; l'autre eſt la conformité des actes des êtres intelligens avec la nature : des rapports fondés ſur la poſſibilité des êtres, forment une idée trop abſtraite pour être propoſée au vulgaire des hommes. Quelle ſeroit l'intelligence qui imagineroit des rapports, ſi DIEU anéantiſſoit tous les êtres intelligens ? Quoi ! le raiſonnement eſt néceſſaire pour faire connoître les loix de la nature ? Je ne puis, ſans une opération pénible de l'eſprit, être vertueux ? Je ne ſaurois, ſans le génie de Platon, avoir l'ame de Socrate ?

PRINCIPES.

Laiſſons là le monde métaphyſique, & cherchons dans la nature de l'homme un autre principe de moralité.

L'homme s'aime lui-même, & il n'y a aucun individu excepté de cette loi générale ; il s'aime, nègre ou blanc, géant ou nain, bien conformé, ou ſourd, aveugle & eunuque.

Il s'aime, & la nature l'a ordonné ainſi,

PARTIE I.

pour qu'il veillât à la conſervation de ſon exiſtence.

Il s'aime, & ſon intérêt le porte à vivre en paix avec DIEU, avec ſa conſcience & avec les hommes.

L'amour de ſoi eſt donc la baſe de la morale du genre humain.

L'amour de ſoi eſt ſi bien le principe du monde moral, que nous ſommes toujours tentés de ne conſidérer tout que relativement à nous; le peuple & les théologiens s'imaginent que ces millions de globe qui roulent dans l'eſpace, ſont faits pour cet infiniment petit atome qu'on nomme la terre: qu'un deſpote ſe porte bien, l'univers eſt un chef-d'œuvre d'harmonie; qu'un inſecte le pique; il accuſe d'aveuglement DIEU & la nature.

L'homme s'aime dans la femme que ſon cœur a choiſie, & dans les enfans que ſa tendreſſe a fait naître: telle eſt la baſe de l'union ſacrée des familles.

Il s'aime dans ſes concitoyens, qui le protègent; & voilà le fondement du patriotiſme.

Il s'aime dans la grande famille des êtres

intelligens qui forment la population de notre globe ; & voilà l'origine de cette bienveillance univerſelle qui caractériſe la belle ame du philoſophe.

Je prouverai donc dans la philoſophie de la nature, qu'il eſt de l'intérêt de l'homme d'être vertueux ; que le bien qu'il fait à la ſociété n'eſt qu'une modification de l'amour qu'il ſe porte à lui-même ; & qu'enfin, comme le diſoit Marc-Aurèle, ce qui n'eſt point utile à la ruche, ne ſauroit l'être à l'abeille.

Le théologien part de la haine de ſoi-même, & le philoſophe de l'amour de ſoi, pour fonder la morale : voyons, dans le ſilence des préjugés, lequel réſoudra le mieux ce grand problême de la nature.

Tous les êtres dans la nature paroiſſent s'aimer, parce que tel eſt le principe de leur conſervation : cette bienveillance paroît diſtinctement dans les bêtes, depuis l'éléphant juſqu'à cet animalcule qu'on ne découvre qu'avec le microſcope de Leuwenhoeck.

Je ne doute point que les végétaux mêmes ne ſoient auſſi ſoumis à cette loi, mais d'une

PARTIE I.

manière plus ſtricte encore que les brutes : ce phénomène, que la phyſique a reconnu dans les plantes ſenſitives, ſeroit peut-être regardé comme univerſel à tout le règne végétal, ſi les naturaliſtes, accoutumés à ne tout voir qu'avec leurs yeux, vouloient voir quelquefois avec les yeux de la nature.

Au reſte, la raiſon qui dirige dans l'homme cette bienveillance, ne la fait pas naître; cette faculté eſt l'effet du ſentiment, plutôt que de la philoſophie; & je ſuis perſuadé que le Groënlandois & le Caffre, s'aiment autant que Locke ou Monteſquieu.

L'amour de ſoi eſt le reſſort qui donne du jeu à nos facultés, c'eſt le mobile de toutes les vertus; c'eſt un principe actif qui empêche l'homme de n'être qu'un automate.

La bienfaiſance, cette vertu née pour l'homme, & qui porte avec ſoi ſa récompenſe; la bienfaiſance, dis-je, eſt l'effet de cette bienveillance naturelle pour nous-mêmes. En me croyant digne de faire des actes de vertu, j'en deviens plus vertueux; & ſi je pouvois me

haïr moi-même, je haïrois bientôt le genre humain.

Et toi, ô amitié! charme des grandes ames, toi qui ſeule juſtifierois à mes yeux la divinité, des malheurs du genre humain; divine amitié! c'eſt en moi-même que j'oſe t'aimer : ſi j'ai quelquefois, dans le ſein de Pylade, reſſenti la vivacité de tes feux, c'eſt que je retrouvois dans ſon eſprit la copie de mon eſprit, & dans ſon cœur l'image de mon cœur; j'admirois mes vertus dans les ſiennes, & je trouvois ſouvent dans ſes défauts le pardon des miens.

L'amour de DIEU lui-même n'eſt peut-être qu'une modification de l'amour de ſoi : jamais la belle ame de Fénélon ne me perſuadera que ma tendreſſe pour l'Etre ſuprême eſt indépendante de l'intérêt que j'ai d'être heureux (*a*); il n'appartient qu'au quiétiſte de s'imaginer qu'il peut aimer DIEU, lorſqu'il gémit ſous le poids éternel de ſes vengeances. Si l'amour

(*a*) Voyez les *maximes des ſaints*; ouvrage que l'immortel auteur du Télémaque eut la foibleſſe de faire & le courage de condamner.

PARTIE I.

de ſoi offenſoit l'auteur de mon exiſtence, je ſe rois tenté à chaque inſtant de blaſphêmer contre la vertu avec l'aſſaſſin de Céſar.

On abuſe ſouvent de l'amour de ſoi, & alors il dégénère en amour-propre.

L'amour de la gloire peut être conſidéré ſous ce double aſpect ; il eſt certain que cette paſſion eſt naturelle à l'homme : on ne la découvre pas dans le vulgaire, parce que c'eſt un feu caché ſous la cendre & qui ne peut percer ſon enveloppe ; mais il n'en eſt pas de même de ces fanatiques heureux qu'on appelle des héros ; c'eſt un incendie qui conſume tout ce qu'il rencontre, & à qui l'univers entier ſert d'aliment.

Or cet amour de la gloire qui fit de Léonidas un héros aux Thermopyles, & de Socrate un ſage dans ſa priſon, ne produit, par exemple, qu'un enthouſiaſme de férocité dans ces Indiennes qui ſe brûlent ſur le bûcher de leurs époux, & qui cherchent, dans le mépris des loix naturelles, une eſtime à laquelle elles ne ſurvivent point.

Cette foule de brigands couronnés, qui

n'ont étalé aux yeux de l'univers que des talens destructeurs, sacrifièrent les peuples à leur vanité, & abusèrent de l'amour de la gloire. Ne confondons point Marc-Aurèle, qui chercha sa célébrité dans la prospérité de Rome, avec Scah-Nadir, qui la fit dépendre du désastre de l'Indostan. PRINCIPES.

Il est une autre gloire plus flatteuse encore pour l'homme qui s'aime, que la gloire des conquêtes; c'est celle que produit un ouvrage de génie à son auteur. Congfutsée eût été moins flatté du titre de législateur de la Chine, s'il n'y eût joint par son Y-king, celui de législateur de la posterité; & peut-être le Platon de la France eût-il préféré la gloire de créer l'esprit des loix à celle de gouverner l'Asie.

On abuse aussi de cette renommée littéraire, quand on écrit pour corrompre les mœurs, ou renverser l'édifice sacré du théisme, quand on emprunte la plume de Pétrone ou celle de la Mettrie.

La plupart des hommes ne dirigent l'amour de soi que vers les plaisirs des sens: ilstrompent alors l'institution de la nature. Dans ces ser-

PARTIE I.

rails aſiatiques où ſont raſſemblées à grands frais les beautés des quatre parties du monde, les ſardanapales qui en ſont les divinités ſacrifient aux facultés de leurs corps énervés les facultés de leur eſprit abruti; & c'eſt un ſpectacle bien ſingulier pour un philoſophe, que de voir ces ames de boue ſavourer des plaiſirs qu'ils partagent avec les animaux les plus vils, tandis que l'ame d'un Newton trouve les ſiens à découvrir les loix réciproques des globes enflammés qui roulent ſur nos têtes, & à devenir ſur la terre citoyenne des cieux.

D'où vient la volupté des ſens, qui fait deſcendre l'homme, a-t-elle plus d'adorateurs que la volupté de l'eſprit, qui l'élève? C'eſt que, dans la balance de nos facultés, la partie animale l'emporte ordinairement ſur la partie intellectuelle; c'eſt qu'il faut, pour ainſi dire, une force mouvante pour tendre les reſſorts de l'eſprit, tandis qu'il ne faut qu'une force d'inertie pour goûter les plaiſirs du corps; c'eſt qu'il eſt bien plus aiſé d'être voluptueux que d'être grand.

C'eſt principalement dans la vengeance que

que ſe caractériſe l'amour illégitime de ſoi-même ; on goûte un plaiſir barbare dans les larmes qu'on fait répandre ; les diſgraces d'un ennemi font oublier les ſiennes propres ; on aime à ſe regarder comme le Saturne des anciens Carthaginois, dont on ne pouvoit appaiſer le courroux que par des ſacrifices humains. PRINCIPES.

Les partiſans du polythéiſme firent de la vengeance le plaiſir ſouverain des dieux ; il y avoit peu d'immortels qui ne puſſent dire comme Atrée :

Du plus puiſſant des dieux j'ai reçu la naiſſance ;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance (*a*).

Le délire des poëtes & des mythologiſtes ne ſauroit juſtifier un penchant qui tend à troubler l'harmonie de la nature. Suis-je coupable & puni ? je dois me corriger. Suis-je innocent & perſécuté ? je dois dire, avec Théodoſe : vous frappez ma ſtatue, mais je ne ſuis point bleſſé.

J'ai prouvé par un aſſez grand nombre

(*a*) Vers de cette belle tragédie d'Atrée, qu'on ne joue plus, à cauſe des femmes ou des hommes qui leur reſſemblent.

d'exemples, que l'amour de ſoi eſt la baſe de toutes les vertus, comme ſon abus eſt la ſource de tous les vices. L'homme de bien fait ſervir cet inſtinct naturel au développement de ſes qualités, & le méchant au progrès de ſa ſcélérateſſe : c'eſt ainſi qu'en Arabie les vipères ont leur retraite auprès des arbres d'où découle le miel.

Au reſte la théologie a eu tort de ne pas diſtinguer ce miel du venin de la vipère : confondre l'amour propre avec l'amour de ſoi, c'eſt confondre le fanatiſme avec la religion, & la tyrannie avec la royauté.

Malgré les ſophiſmes, les décrets & les anathêmes, l'amour de ſoi ſera toujours pour le genre humain le vrai principe de la moralité.

CHAPITRE V.

De la Loi naturelle.

PRINCIPES.

CE n'eſt point au philoſophe que je m'adreſſe, c'eſt au genre humain ; & malheur à moi ſi je m'égare dans une matière auſſi importante ! je ne puis errer ſans me rendre coupable du plus grand des crimes, du crime de lèze-humanité.

Il faut que de mes principes dérive le bonheur de l'homme iſolé & ſans rapport avec les êtres qui l'environnent.

Il faut que l'homme ſocial en puiſſe faire la baſe de toutes les légiſlations.

Il faut enfin que les inſtituteurs de tous les cultes religieux y puiſent les dogmes ſacrés qu'ils propoſent à la vénération du genre humain.

ARTICLE I.

De la Néceſſité du droit naturel.

PARTIE I.

SI l'univers exiſte, il faut qu'il y ait un concert invariable dans toutes ſes parties ; il faut que tous les êtres ſoient ſoumis à cette harmonie primitive, depuis DIEU, principe de tout ordre, juſqu'au dernier animalcule qui végète dans le plus petit des ſatellites de Saturne.

Il y a cependant une obſervation à faire ſur cette hiérarchie : ſi on enviſage la nature comme une grande échelle occupée par une foule d'êtres intermédiaires, qui voit l'exiſtence infinie à une de ſes extrémités, & le néant à l'autre, cette idée n'eſt qu'un rêve ſublime : car rien ne peut remplir l'intervalle entre DIEU & la ſeconde intelligence de l'échelle, comme rien ne peut être placé entre le néant & le dernier des atomes : ajoutons que c'eſt dans un ſens très-impropre qu'on ſoumet DIEU lui-même aux loix éternelles de la na-

ture. Il n'eſt enchaîné que dans le ſens qu'il tient la chaîne entre ſes mains. PRINCIPES.

Si une loi générale eſt néceſſaire pour la conſervation du grand ſyſtême des êtres, cette même loi modifiée eſt néceſſaire auſſi pour aſſurer l'exiſtence & le bonheur des êtres intelligens.

L'homme ne s'eſt pas donné l'être : ainſi la reconnoiſſance l'amène aux pieds de ce DIEU dont la providence embraſſe les mondes & vivifie les intelligences qui les habitent.

L'homme ne ſe ſuffit point à lui-même : ainſi un autre ordre de devoirs l'enchaîne à la ſociété qui le protège.

Je ſais qu'en qualité d'être libre, il peut violer les loix naturelles ; mais cette liberté n'eſt regardée comme un préſent fatal du ciel, que par ceux qui ſont tentés d'en abuſer : le vrai philoſophe s'applaudira toujours d'une faculté qui lui donne des droits excluſifs à la vertu.

En un mot, l'homme s'aime ; il eſt donc néceſſaire qu'il maintienne l'harmonie primitive dans la petite ſphère où il exerce ſon acti-

vité ; cette harmonie particulière conſtitue pour lui la loi de nature.

Si cette loi de nature n'exiſtoit pas, je ne vois pas quel ſeroit le frein qui pourroit arrêter le ſcélérat qui raiſonne ; & Marc-Aurèle même, né pour le bonheur de la terre, auroit droit dans ces principes deſtructeurs, de n'aſpirer qu'à la célébrité des monſtres qui ont déshonnoré le trône des Céſars ; il emploieroit également les reſſorts de ſon génie à plier l'intérêt général à ſon intérêt particulier : il feroit ſervir ſa philoſophie même à lui pallier ſes attentats ; d'autant plus dangereux alors, qu'il joindroit à tous les vices les apparences de toutes les vertus, & qu'il auroit l'ame de Néron avec le nom de Marc-Aurèle.

Oui, ſi la diſtinction du juſte & de l'injuſte n'a pas pour principe la nature, je puis déchirer le bandeau du préjugé qui m'attache à tout ce que j'ai de plus cher ; puiſque mon intérêt l'exige, j'égorgerai mon ami, j'empoiſonnerai mon père, je ravirai la liberté à ma patrie : les tortures & les bûchers prouveront bien que

j'ai été mal-adroit, mais non que j'ai été coupable.

La loi poſitive arrêtera quelquefois ma main, parce que je préfere l'exiſtence au néant; mais arrêtera-t-elle mon cœur? Ma vertu conſiſtera donc dans l'impuiſſance de faire le mal, & je devrai ma philoſophie à ma foibleſſe.

Le danger ſeroit bien plus affreux ſi tous les hommes adoptoient mes principes; mes paſſions, toujours oppoſées à celles des autres, ne ſe trouveroient jamais en équilibre avec elles, à cauſe de ma foibleſſe: j'aurois pour ennemis tous les habitans de la terre; & ſi par haſard je devenois ſouverain, je devrois être dans le même effroi que ce roi des eſclaves, que ſon ſucceſſeur étoit obligé d'aſſaſſiner.

La loi poſitive eſt le ſupplément de la loi naturelle: elle ſuppoſe toujours un ordre antérieur que la main lente du tems n'a jamais altéré, & qui ſurvit à ſes infracteurs.

Quand même la raiſon ne nous démontreroit pas la néceſſité du droit naturel, l'intérêt général devroit encore le ſuppoſer; & il fau-

PARTIE I.

droit que le genre humain élevât des autels au premier philoſophe qui mit devant ſes yeux un bandeau qui fait ſa félicité.

La néceſſité du droit naturel pour l'homme dérive particuliérement du beſoin perpétuel qu'il a de la ſociété ; & il ne faut pas une philoſophie bien profonde pour démontrer ce principe, ou pour le concevoir.

Il n'en eſt pas de la génération humaine comme de la métamorphoſe des pierres de Deucalion ; le corps de l'homme ne naît point avec tout ſon accroiſſement, & ſon eſprit n'a pas d'abord toutes ſes connoiſſances : ſon premier ſentiment eſt celui du beſoin, & ſa première ſenſation eſt celle de la douleur. Ainſi tout l'enchaîne à ſa naiſſance, & il eſt perdu s'il ſe ſuffit à lui-même, à l'exemple de la Divinité.

L'âge viril ne le ſouſtrait point à la ſervitude des êtres ; les paſſions prennent la place des douleurs ; le ſang dans ſon effervescence échauffe l'imagination ; les deſirs font ſoupirer après la jouiſſance, & la jouiſſance multiplie les deſirs : l'homme alors rechercheroit la ſo-

ciété, quand même cette recherche ſeroit le plus grand des attentats. PRINCIPES.

L'homme eſt encore moins en état de ſe ſuffire à lui-même quand la vieilleſſe vient émouſſer l'activité de ſes organes ; il a recours aux ſens des autres pour ſuppléer à la foibleſſe des ſiens : il ne vit plus pour lui-même, mais il ſe voit encore avec plaiſir renaître dans ſa poſtérité ; tout eſt mort chez lui, & l'amour de la ſociété y vit encore.

En un mot, l'amour de la ſociété ſemble auſſi eſſentiel à l'homme que l'intelligence ; mais l'union qui eſt la ſuite de cet amour doit être réglée par certaines loix primitives : ces loix ſont le code de la nature.

Il eſt beau que dans le ſyſtême moral de l'univers, le bonheur de l'homme ſoit attaché à la bienveillance univerſelle ; c'eſt ainſi que dans ſon ſyſtême phyſique, le globe que nous habitons ceſſeroit d'exiſter, ſi dans l'ellipſe immenſe qu'il décrit autour du ſoleil, il ceſſoit de graviter ſur la plus petite des planètes.

ARTICLE II.

De l'Exiſtence du droit naturel.

PARTIE I.

QUI eſt-ce qui a appris aux romains à s'abſtenir du parricide pendant ſix cents ans (*a*) ? Seroit-ce la loi poſitive ? Mais elle ne ſuppoſoit pas même la poſſibilité d'un tel crime.

Pourquoi ne vit-on pas dans l'iſle de Chio un ſeul adultère pendant ſept ſiècles (*b*) ? Puiſque les femmes y avoient toutes la beauté d'Hélene, pourquoi aucune n'en eut-elle l'intempérance ? Attribuera-t-on cette retenue aux préceptes des légiſlateurs ? Mais ſi le droit naturel n'exiſte pas, les légiſlateurs ne ſont à mes yeux que les tyrans du genre humain, & leurs loix, des attentats contre ma liberté.

Il faut conclure qu'antérieurement à tout ſyſtême humain, il eſt des choſes dont l'eſſence

(*a*) Voy. Plutarque, premier vol. de l'édit. *in-fol.* de ſes œuvres, *vie de Romulus.*

(*b*) Voyez le même auteur, tom. 2, traité *de la vertu des femmes.* Ce philoſophe ajoute que ces inſulaires ont le plus beau ſang de la Grèce.

eſt de devoir être faites, comme il en eſt d'autres dont l'eſſence eſt de devoir être crues. PRINCIPES.

Ce principe eſt ſi vrai, que tous les légiſlateurs qui n'ont pas eu un grand intérêt à être abſurdes & barbares, ont toujours reſpecté la morale. Liſez le Yking de Congfutſée, les vers dorés de Pythagore, le Védam de Zoroaſtre, &c. vous y verrez la quinteſſence des vérités que Platon, Sénèque & Burlamaqui ont enſeignées au genre humain (*a*). Ces vérités naturelles ne ſont point le fruit d'une lente & pénible réflexion; elles forment une chaîne immenſe, mais dont le premier anneau eſt dans notre cœur.

(*a*) Mahomet même, le plus farouche des légiſlateurs, a rarement altéré la morale. Voyez ſes 48 aphoriſmes, dans Hottinger, *hiſtor. oriental. pag.* 247.

ARTICLE III.

Paradoxes erronnés de quelques philoſophes ſur l'exiſtence du droit naturel.

PARTIE I.

LE tonnerre des dieux ne fut qu'une chimère (*a*):
La terre a mon encens, non l'olympe & les dieux;
Nourrice des humains, elle eſt auſſi leur mere;
Et ſon ſein producteur s'ouvre toujours pour eux.
Ses premiers citoyens, pourvus par la nature,
n'eurent pour vêtemens que les feux du ſoleil;
Et le tendre duvet d'un gazon ſans culture
Leur ſervoit à goûter les pavots du ſommeil.

(*a*) Voyez le poëme de Lucrèce, *de natura rerum*, lib. V. Voici les principaux vers que j'ai imités; car des vers ne doivent pas ſe traduire.

Linquitur ut meritò maternum nomen adepta
Terra ſit; è terra quoniam ſunt cuncta creata....
Terra cibum pueris, veſtem vapor, herba cubile
Præbebat, multâ & molli lanugine abondans....
Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta,
Terra tenet meritò; quoniam genus ipſa creavit
Humanum. . . . . .

Semblables à la brute, ils vivoient avec elle; PRINCIPES.
Un bois & des rochers bornoient leur horizon;
Ils erroient ſans tracer une route nouvelle;
Ils ſuivoient leur inſtinct, & jamais leur raiſon.
A leurs heureux penchans ſoumis ſans être eſclaves,
Sur l'ourſe & la panthère ils régnoient dans les bois;
On ne les voyoit point, l'eſprit chargé d'entraves,
Baiſſer un front ſoumis ſous le glaive des loix.

Intérêt, ſeul mobile & bienfaicteur du monde,
Toi qu'on honore encor ſous le nom de Plutus,

Multaque per cœlum ſolis volventia luſtra
Volgivago vitam tractabant more ferarum;
Nec commune bonum poterant ſpectare; nec ullis
Moribus inter ſe ſcibant, nec legibus uti,
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna; ferebat
Sponte ſuâ ſibi quiſque valere & vivere doctus....
Indè magiſtratum partim docuêre creare,
Juraque conſtituere, ut vellent legibus uti;
Nam genus humanum defeſſum vi colere ævum
Ex inimicitiis languebat.....
Nunc quæ cauſa deûm per magnas numina gentes
Pervulgârit, & ararum compleverit urbes....
Undè etiam nunc eſt mortalibus inſitus horror,
Qui delubra deûm nova toto ſuſcitat orbi.....

On reconnoît fort peu dans ces vers le poëte, & encore moins le philoſophe.

PARTIE I.

Tu gouvernois alors dans une paix profonde,
Tu créois à ton gré le crime & les vertus.

La ſcience orgueilleuſe & l'affreux fanatiſme
Ont depuis ſur nos yeux étendu leur bandeau ;
Et la philoſophie, en proie à l'oſtraciſme,
Dans la nuit de l'erreur porte en vain ſon flambeau.

On a vu l'équité, que la fraude environne,
Sous un ſceptre d'airain gouverner les mortels ;
Le beſoin au plus fort conférer la couronne,
Et la terreur aux dieux ériger des autels.

Tout ce ſyſtême d'athéiſme eſt fondé, ſoit ſur un état de nature qui n'a jamais exiſté, ſoit ſur une profonde ignorance des loix de la phyſique & de l'hiſtoire des premières ſociétés : Lucrèce, comme tous les ſophiſtes à grande imagination, met d'abord en principes celles de ſes opinions qui ont le plus beſoin d'être prouvées ; enſuite, s'il eſt conſéquent, il perſuade aux ſectaires qu'il eſt vrai : telle eſt la logique du philoſophiſme.

On pourra regarder cet ouvrage entier comme la réfutation complette du ſyſtême de Lucrèce; quant à ſon erreur particulière ſur le droit naturel, comme elle n'offre rien de neuf, ſon examen ſera lié avec celui des ſophiſmes que je vai combattre.

Lyſandre ſoutenoit qu'il n'y avoit point de droit naturel; que la vérité ne valoit pas mieux que le menſonge, & qu'il falloit amuſer les hommes par des fermens, comme on amuſe les enfans avec des oſſelets (*a*). Cette opinion convenoit parfaitement à un homme qui avoit voulu ravir la liberté à ſa patrie, & qui avoit tenté de corrompre les oracles de Delos & d'Ammon (*b*). Cette ame de boue avoit commencé par violer les loix naturelles; enſuite elle ſuppoſa qu'il n'y en avoit point : telle eſt la marche de l'eſprit humain quand il s'approche du dernier période de la dégradation.

(*a*) Voyez Plutarque, tom. 2, *apophtegmes des Lacédémoniens.*

(*b*) *Vid.* Xénophon, *lib.* 3.

PARTIE I.

C'eſt Salmonée qui détruit le temple de Jupiter, & enſuite en nie l'exiſtence.

Ce Lyſandre, par une contradiction digne de lui, admettoit cependant des loix poſitives. Il eſt ſingulier qu'il voulût ſoumettre les hommes au glaive des loix, tandis qu'il leur apprenoit à braver la foudre.

Hobbes inſulte à l'homme & à la Divinité quand il compare la droite raiſon aux triomphes du jeu de cartes, qui doivent leur prééminence en partie au haſard, en partie aux caprices des joueurs (*a*). Il s'enſuit de ce principe abſurde, qu'afin d'être heureux, je ſuis obligé d'étudier les caprices de tous les individus qui couvrent la terre, & que la même manière d'employer mon poignard, fera de moi un philoſophe à Londres, & un parricide à Pétersbourg.

Carnéade, avant ce philoſophe avoit ſoutenu que le juſte & l'injuſte n'exiſtoient pas avant les loix poſitives; & Locke, le ſage

(*a*) Voyez l'édition latine de ſon *léviathan*, cap. V.

Locke,

Locke (*a*), n'a pas craint d'appuyer ce paradoxe de ſon autorité reſpectable : c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'avant que la phyſique eût découvert les propriétés de la matière, jupiter ne gravitoit pas vers le ſoleil. PRINCIPES.

Il n'y a pas de juſtice antérieure aux loix, ajoutoit Carnéade, ou, s'il y en a quelqu'une, ce n'eſt qu'une ſouveraine extravagance, puiſqu'elle nous engage à procurer le bien d'autrui au préjudice de nos propres intérêts (*b*). Carnéade n'eut jamais des idées philoſophiques ſur les vrais avantages de l'homme en ſociété : il en eſt du bonheur comme de la lumière, dont les rayons ne ſubſiſtent qu'en ſe partageant.

Je ne me ſacrifie point à la ſociété quand j'en remplis les devoirs ; parce que la vie n'eſt qu'un commerce perpétuel de ſervices ; ma bienfaiſance m'aſſure le ſecours de toutes les ames honnêtes, & force les hommes indifférens à m'imiter.

Si je voulois épurer ce vil amour de l'intérêt,

(*a*) Voyez l'*eſſai ſur l'entendement humain*, tom. 1.

(*b*) Voyez les argumens de ce philoſophe, qui nous ont été conſervés par Lactance, *traité des inſtitutions*, *liv.* 5, *chap.* 16.

PARTIE I.

qui n'a de force que dans une ame froide & cadavéreuſe, je dirois : ne portai-je pas au fond de mon cœur le prix de ma vertu ? Ne ſuis-je pas heureux du bonheur que je procure ? Et quand même ma bienfaiſance ne ſeroit pas toujours éclairée, la reconnoiſſance d'un ſeul ami ne me dédommage-t-elle pas de l'oubli de mille ingrats ?

Si ce n'étoit pas profaner les noms ſacrés de Caton & de Marc-Aurele, en empruntant leur langage ſublime pour réfuter Carnéade, j'ajouterois : qu'ai-je beſoin du vain ſuffrage des hommes, pour m'engager à être homme? Dieu & moi, voilà l'unique tribunal où j'appelle. Quand je meurs pour ſauver un père, je ne fais aucun ſacrifice ; la mort n'eſt qu'un inſtant, mais ma gloire reſte avec ma vertu ; & quand même, par un renverſement des loix de la nature, mon nom ne ſurvivroit point à ma cendre, je déchirerois encore mon ſein pour ſauver mes concitoyens ; cet inſtant de deſtruction où je me vois le bienfaiteur d'un peuple, cet inſtant, dis-je, d'exiſtence, me dédommage du néant de l'éternité.

ARTICLE IV.

De la Sanction du droit.

PRINCIPES.

LES premiers Indiens n'écrivirent point leurs loix; ils diſoient que ſi elles étoient dans les livres, il n'y auroit bientôt que les ſavans qui pourroient les lire (*a*). Ce raiſonnement eſt juſte, ſi les peuples du Gange n'ont eu en vue que les loix naturelles, qui ſemblent gravées en caractères ineffaçables dans les cœurs de tous les hommes, & dont les ſcélérats atteſtent l'exiſtence par les efforts mêmes qu'ils font pour les détruire.

Il ſeroit abſurde d'exiger pour la loi naturelle la promulgation qui donne la validité aux loix poſitives des légiſlateurs; la loi naturelle eſt indépendante du conſentement formel de ceux qui doivent l'obſerver; elle oblige tous les hommes, parce qu'ils ſont hommes, & dès qu'ils ſont hommes.

(*a*) Voyez *recueil d'obſervations ſur les mœurs des peuples d'Aſie*, &c. tom. 1, chap. 6.

PARTIE I.

Demandez à un Indien, à un Péruvien, ou à un Siamois, s'il eſt permis de calomnier, de mentir, ou d'aſſaſſiner; ils ne s'aviſeront pas d'examiner ſi Brama, Manco-Capac, & Sammonocodom défendent de tels crimes; mais l'indignation ſe peindra dans leurs regards: voilà le cri de la nature & leur réponſe.

Où en ſerois-je, ſi pour exécuter les loix naturelles, j'avois beſoin du ſuffrage exprès de l'univers (*a*)? Connoît-on les nations qui errent dans les ſables brûlans de l'Afrique? celles

(*a*) Le conſentement de l'univers n'eſt pas le fondement de la loi naturelle; mais il en eſt une preuve éclatante: il eſt beau de voir tous les peuples rendre hommage à la même vérité, & le genre humain, par rapport à ces principes primitifs, ne former qu'une ſeule famille.

Je n'ignore point que quelques auteurs ſe ſont élevés contre l'exiſtence de ce conſentement univerſel, & qu'ils s'appuient de l'autorité de quelques voyageurs dont les noms ſont auſſi peu connus que leurs ouvrages. Obſervons en peu de mots que la plupart des écrivains dont on cite le témoignage, ſont ſujets à juger de tout par leur génie, dont la ſphère eſt fort peu étendue; à décider des mœurs des peuples par les coutumes de quelques particuliers; à juger d'une loi par l'action même de ſon infracteur. Tous les voyageurs ne ſont pas des Kaempfer, des Anſon & des la Condamine.

qui habitent les neiges éternelles du pole, ou les habitans des terres auſtrales ? Connoît-on même les peuples avec qui l'on vit ? Mais, dira-t-on, le conſentement des nations policées nous ſuffit. Fort bien : mais quel eſt le peuple qui ſe reconnoîtra barbare, ou que la différence des uſages autoriſera à nous faire regarder comme tel ? Les Grecs étoient bien préſomptueux de ſe regarder comme le ſeul peuple civiliſé de la terre, tandis que Salomon régnoit en Paleſtine, que Numa poliçoit les Romains, & que la Chine recevoit la légiſlation de Congfutſée. Le Caraïbe prétend que ſes uſages ſont parfaits & que les nôtres ſont abſurdes ; & les Chinois ont ſoutenu long-tems que les Européens n'avoient qu'un œil, & que le reſte de l'univers étoit aveugle (*a*).

(*a*) La géographie des Chinois n'étoit qu'une ſatire perpétuelle. Ils nommoient un royaume le pays des nains ; il étoit compoſé, diſoient leurs lettrés, d'hommes de ſi petite taille, que, dans la crainte d'être enlevés par les aigles & les éperviers, ils étoient obligés de ſe lier pluſieurs enſemble. Ils appelloient une autre région l'empire des femmes ; ils ſe figuroient qu'elles y concevoient en regar-

PARTIE I.

Sophocle, ſi célèbre parmi nous, & cependant ſi peu connu, a dit dans une de ſes tragédies (*a*), en parlant de la loi naturelle :

Sans doute cette loi divine,
Connue avant les ſouverains,
Ne peut devoir ſon origine
A la volonté des humains :
Toujours pure & toujours auguſte,
Elle habite le cœur du juſte
Et le cœur le plus avili :
Fille du ciel, dans tous les âges
Elle triomphe des outrages
Du deſpotiſme & de l'oubli.

Ce grand homme, qui a ſi bien peint la nature dans ſes tragédies immortelles, ne conſultoit que ſon cœur pour la définir : il ſentoit

---

dant leur image dans un puits, & qu'elles ne mettoient au monde que des filles. Un autre peuple étoit compoſé d'hommes à corps humains & à têtes de chien. Ils appelloient les Tartares les Coréens, les Japonois & les Tonquinois, les quatre nations barbares. *Voyez* le P. du Halde & les auteurs cités dans l'*hiſtoire générale des voyages* de l'abbé Prévôt, édit. *in*-12, vol. 22, *deſcription de la Chine.*

(*a*) Voyez ſa tragédie d'*Œdipe tyran*. On s'appercevra aſſez que ſes vers ſublimes ne font point une autorité de poëte.

que des loix qui obligent tous les hommes, iroient contre l'intention du Légiſlateur ſuprême s'il falloit être philoſophe pour les connoître ou pour les expliquer. PRINCIPES.

Au reſte, s'il faut une ſanction à toute loi, il en eſt une à la loi naturelle.

J'ai des rapports avec les êtres qui m'environnent : ſi je les change ſuivant mon caprice, j'en ſuis puni par mes remords.

Ces remords ſont un ſupplice; & le ſupplice des infracteurs d'une loi en établit la ſanction.

ARTICLE V.

De l'Eſſence des loix naturelles.

PARTIE I.

SPINOSA renfermoit le droit naturel dans l'exercice des facultés purement animales (*a*); mais le code qui réſulte de cette définition, convient moins à la race humaine qu'à celle des quadrupèdes.

Hobbes, qui a jugé de l'homme par ce qu'il eſt quelquefois, & non par ce qu'il doit être, fait, du ſoin de ſe conſerver & du deſir de ſubjuguer ſes voiſins, le fondement des loix naturelles (*b*).

(*a*) Voyez l'ouvrage qui a pour titre, *tractatus theologo-politicus*, ouvrage qui, à tant d'égards, a mérité le mépris des gens de lettres, & les anathêmes des gens de bien.

(*b*) Voyez le traité *de cive*, cap. 1. Ce principe ſuit néceſſairement du ſyſtême de ce philoſophe ſur l'homme. « Dans l'état naturel, dit-il, chacun a droit ſur tout; & » la nature nous permet d'avoir tout, & de tout faire. » Voici le texte : *Natura dedit unicuique jus in omnia...*

Cette opinion arme les humains les uns contre les autres, juſqu'à leur entière deſtruction; & le nouveau légiſlateur, pour maintenir le monde, auroit dû aſſigner à chaque individu une planète pour la gouverner ſans ſujets & ſans contradicteurs.

Hobbes, en établiſſant la diſcorde pour principe du droit naturel, met la nature ou la Divinité en contradiction avec elle-même; car d'un côté elle met les armes à la main des hommes, & de l'autre elle défend la guerre entre eux.

Quelques anciens qui penſoient comme le philoſophe de Mamelsbury, en ont tiré d'étranges conſéquences. Brennus, marchant au capitole, diſoit aux Romains: Vous ne faites rien d'étrange ni d'injuſte en ſubjuguant vos voiſins, & en vous emparant de leurs terres; vous agiſſez ſuivant la plus ancienne de toutes

---

ſequitur omnia habere & facere in ſtatu naturæ omnibus licere. -- *De cive, cap.* 1. Voilà l'apologie des deſpotes. Heureuſement que ces tyrans de l'eſpèce humaine ne liſent pas les livres des philoſophes.

PARTIE I.

les loix; c'eſt-à-dire, ſuivant celle qui donne au plus fort les biens du plus foible; loi qui embraſſe tous les êtres, depuis la brute juſqu'à la Divinité (*a*).

Quel ravage n'auroient pas fait dans l'univers un Gengis-Kan, un Scah-Nadir, un Charles XII, s'ils avoient été conquérans par principe de philoſophie, & deſtructeurs par amour de la nature?

Comme il ne s'agit point dans cet ouvrage de citer des philoſophes, mais de l'être ſoi-même, on ne s'amuſera point à réfuter tous les écrivains qui ont mal jugé de la nature, ou qui l'ont mal définie (*b*).

(*a*) Voyez Plutarque, édition de Vaſcoſan, tom. 1, *vie de Camille.*

(*b*) Puffendorff, Cumberland & Wolff, ſemblent avoir réfléchi péniblement dans leur cabinet pour rendre obſcur ce qui eſt écrit dans le cœur de tous les hommes.

Voici la définition de Puffendorff : « La loi fondamentale » du droit naturel eſt que chacun doit être porté à former » & à entretenir, autant qu'il eſt poſſible, une ſociété » paiſible avec tous les autres, conformément à la conſti- » tution & au but de tout le genre humain, ſans excep-

Les loix naturelles ſont ces principes éternels & primitifs, qui dérivent de la conſtitution de l'être & qui le conſervent. PRINCIPES.

Dans un ſens plus particulier à l'homme, les loix naturelles ſont ces rapports de bienveillance qui réuniſſent l'homme à Dieu, & l'homme à l'homme.

» tion. » Voyez *traité du droit de la nature & des gens*, tome 1, liv. 2, chap. 3.

Voici celle de Cumberland : « Il y a une propoſition » unique à laquelle on peut réduire toutes les loix natu- » relles.... le ſoin d'avancer, autant qu'il eſt en nous, le » bien commun de tout le ſyſtême des agens raiſonnables, » ſert à procurer, autant qu'il dépend de nous, le bien » de chacune de ſes parties, dans lequel eſt renfermée notre » propre félicité, puiſque chacun de nous eſt une de ſes » parties. » Voyez *traité philoſophique des loix naturelles*, par Richard Cumberland, évêque de Péterborough, trad. de Barbeyrac, *diſcours préliminaire.*

Voici la traduction de celle de Wolff : « Le droit na- » turel eſt celui qui dérive d'une obligation naturelle; de » ſorte que cette obligation étant poſée, il faut que ce » droit exiſte : or la nature ou l'eſſence de l'homme em- » porte certaines obligations; elle établit donc certains » droits. » Wolff, *jus naturæ*, tom. 1.

On peut juger de la clarté des définitions des politiques ſubalternes, par celles des maîtres de l'art.

PARTIE I.

Ce droit naturel, tel que je l'ai défini, eſt antérieur à toutes les inſtitutions humaines : les légiſlateurs mêmes n'ont pu faire leurs codes que pour l'affermir ou pour le combattre.

Et quand je dis que le droit naturel eſt antérieur aux loix écrites, je ne prétends pas, comme tous les juriſconſultes qui m'ont précédé, qu'il eſt antérieur aux êtres mêmes qui l'obſervent : je ne conçois pas des règles pour le bonheur des intelligences avant qu'il y ait des intelligences : la loi qui défend le larcin ne ſubſiſtoit pas avant qu'il y eût des propriétés ; il n'y avoit point de peines décernées contre les homicides avant qu'il y eût des hommes : toutes ces abſurdités platoniques & théologiques ne doivent point entrer dans la compoſition d'un ouvrage deſtiné à la recherche de la vérité & à la morale de la nature.

ARTICLE VI.

Preuves des loix naturelles, par leur infraction.

BAYLE, Locke, & d'autres ſceptiques ont dit : quelques peuples ont violé la loi naturelle ; donc il n'y a point de loi naturelle. Je conſens d'accorder le principe de ces philoſophes ; mais je ſerai plus conſéquent qu'eux ; je dirai : quelques peuples ont abuſé de la loi naturelle ; donc il y a une loi naturelle. PRINCIPES.

Ce n'eſt point honorer la vérité que de calomnier la mémoire de ceux qui l'ont méconnue : ainſi je remarquerai que peu de philoſophes ont mieux obſervé la loi naturelle que ce Locke & ce Bayle qui en ont conteſté l'exiſtence : le délire de leurs écrits ne paſſa point juſqu'à leurs mœurs ; & tandis que leur plume coupable brûloit d'arracher au genre humain le plus beau frein qui l'attache à la vertu, leurs cœurs plus ſincères, dépoſoient contre leurs blaſphêmes, & les contradicteurs de la nature marchoient à la lueur de ſon flambeau.

PARTIE I.

Ce n'eſt point ici le lieu de parler de l'hommage que les hommes ont rendu à Dieu, même en inſtituant des cultes qui l'outragent : cet examen trouvera ſa place dans l'hiſtoire du théiſme ; ne nous occupons en ce moment que du grand principe de bienveillance qui lie l'homme à l'homme.

Tous les peuples ont ſenti qu'on ne ſauroit avoir la paix avec ſoi-même ſi on eſt en guerte avec les hommes ; mais quelques légiſlateurs ont pris, pour affermir ce principe de bienveillance, des moyens qui le détruiſent ; ils ont rendu par leurs crimes mêmes un hommage ſolemnel à la nature.

Je vai citer quelques voyageurs & des hiſtoriens, qui ont peut-être encore moins d'autorité ; mais je ne me rends point garant de la vérité des faits qu'ils expoſent ; comme critique, je les révoque en doute ; comme philoſophe, je les ſuppoſe, & je les fais ſervir au triomphe des loix naturelles

Le deſir de prévenir les diſſentions des familles qui ſont liées avec les troubles politiques des états, a pu engager les légiſlateurs des Aga-

thyrſes (*a*), des Maſſagetes (*b*), & des habitans des iſles Canaries (*c*), à tolérer l'horrible coutume de ſe ſervir des femmes en commun. Une conſéquence mal tirée du principe de la bienveillance univerſelle, a fait anéantir à ces peuples le plus beau nœud que la nature ait formé entre deux individus; le ſeul qui ſerve à la fois à la conſervation du genre humain, à ſa tranquillité & à ſes plaiſirs. PRINCIPES.

Le citoyen voit dans la multiplication de la race humaine la grandeur & la force de la patrie; le politique y voit la culture de ces immenſes déſerts qui pourroient avoir d'autres habitans que les bêtes féroces: le philoſophe y voit la prodigieuſe variété des ouvrages de la nature; & tous ces motifs réunis ont pu engager Lycurgue à permettre à ſes Spartiates de prêter leurs femmes à leurs concitoyens, quand la vieilleſſe ou les bleſſures les avoient rayés du

(*a*) *Vid.* Pomponius Mela, *lib.* 3.

(*b*) Hérodote, à la fin du liv. 1.

(*c*) *Voyage de Perſe & des Indes orientales*, de Herbert, traduction françoiſe.

PARTIE I.

nombre des hommes (*a*). Cette aveugle bienveillance a effacé l'adultère du nombre des crimes dans les iſles Moluques (*b*). Elle a même pu dicter aux Parthes & aux Arméniens la loi féroce qui accordoit une entière impunité à celui qui tuoit ſon fils, ſa fille ou ſon frère, encore à marier, quoique dans l'âge nubile (*c*).

Quand les petits ſouverains du royaume de Juida ſur la côte des eſclaves, ont ordonné que les deux ſexes reſtaſſent nus juſqu'au moment du mariage, ſous le prétexte d'aſſurer la paix parmi leurs ſujets, en ôtant le voile qui couvroit leurs imperfections (*d*), ils ont violé les mœurs pour établir la bienveillance.

A Lacédémone, à Rome & à Pekin, on fai-

(*a*) *Vid.* Plutarch. *vit. Licurgi.* Les rois ſeuls n'étoient point ſoumis à cette loi.

(*b*) Argenſola, *hiſtoire des Moluques*, tome 1. L'opinion de ces inſulaires eſt que la propagation du genre humain doit être le premier objet de la politique.

(*c*) Voyez les auteurs cités par Puffendorff, *droit de la nature & des gens*, tom. 1, liv. 2.

(*d*) *Hiſt. génér. des voyages*, tom. 14, liv. 10.

ſoit

ſoit périr les enfans mal conſtitutionnés (*a*). Les Moxes enterrent leurs fils quand leur mère vient à mourir (*b*). Les Hottentots, qui ne demandent aux perſonnes qu'ils épouſent, d'autre dot que la beauté; les Hottentots, dis-je, de deux filles qui naiſſent en même tems, égorgent ſans ſcrupule la plus laide (*c*) : enfin, dans l'iſle de Madagaſcar, l'uſage eſt établi de diſtinguer les jours heureux ou malheureux, & d'égorger tous les enfans qui naiſſent dans ces derniers (*d*). Tous ces uſages, s'ils exiſtent, ſont des preuves barbares de l'amour des pères pour leurs enfans: ces hommes féroces ont calculé pour ces malheureuſes victimes les biens & les maux de leur vie, & ils ont conclu qu'il valoit mieux pour elles ne pas exiſter, que d'exiſter dans l'indigence ou dans l'opprobre.

(*a*) Plutarque, *vie de Licurgue*, les ſatires d'Horace, & les lettres du P. du Halde.

(*b*) *Recueil d'obſervations ſur les mœurs des peuples d'Aſie, &c.* vol. 4. chap. 1.

(*c*) *Hiſtoire générale des voyages*, tom, 18, *mœurs des Hottentots.*

(*d*) *Ibid.* tome 32.

PARTIE I.

Le même raiſonnement a pu accélérer la mort des vieillards dans certains climats. Chez les Bactriens (*a*), & les Hyrcaniens (*b*), ces malheureux étoient expoſés à la voracité de quelques chiens qu'on élevoit pour les déchirer.

Les Herules (*c*) que la vieilleſſe ou quelques maladies avoient rendu infirmes, s'étrangloient eux-mêmes.

Parmi les habitans de Taprobane il y avoit une loi portant qu'on ne devoit vivre qu'un certain nombre d'années, après quoi il falloit aller gaiement ſe coucher ſur une herbe venimeuſe qui tuoit ſans douleur (*d*).

Dans l'iſle de Céos une loi pareille ordonnoit aux citoyens qui avoient paſſé ſoixante ans, de s'empoiſonner avec de l'aconit, afin que les autres euſſent de quoi vivre (*e*).

Les légiſlateurs de tous les pays que je viens de citer, ont cru qu'on ne devoit plus être quand on ceſſoit d'être utile à la ſociété.

(*a*) Plutarch. *de fortunâ Alexandri.*

(*b*) Eusèbe, *préparations évangéliques*, liv. 1, chap. 4.

(*c*) Procope, *hiſtoire des Goths*, liv. 2, chap. 14.

(*d*) *Diod. Sic.* lib. 2, cap, 5.

(*e*) Strab. *geograph.* lib. 10.

Enfin il n'eſt peut-être pas incroyable que les habitans d'Angola, anthropophages, mangent juſqu'à leurs propres amis, en leur diſant, qu'ils ne ſauroient mieux exprimer leur amitié pour eux, qu'en uniſſant leurs corps d'une manière inſéparable (*a*) : on peut appeller cette action un héroïſme horrible d'amitié. PRINCIPES.

Quand je vois que d'un côté l'amitié engage Pylade à ſe laiſſer immoler pour ſauver la vie à Oreſte, & que d'un autre côté la même amitié porte un Africain à devenir le tombeau vivant de ce qu'il a de plus cher, j'admire la raiſon humaine & je la plains.

Si je voulois encore fatiguer ma plume du récit des horribles coutumes qu'a produit en tout tems l'imagination dépravée des hommes, Epicure, peut-être, en concluroit que nous n'avons aucune notion du juſte & de l'injuſte ; & moi, j'en conclus que le droit naturel exiſte, malgré ſes infracteurs, & par la raiſon même qu'il trouve des infracteurs.

(*a*) *Voyages de Perſe & des Indes orientales*, par Herbert, traduction françoiſe.

CHAPITRE VI.

Application du Droit naturel aux principes de la morale.

PARTIE I.

LA morale vue en grand conſiſte à ne pas réſiſter à la pente qui nous entraîne au bonheur.

Pour en étudier les principes, il ſuffit donc que j'étudie le cœur de l'homme.

Si je voulois devenir abſurde, je me contenterois d'étudier les livres des moraliſtes, de les copier ou de les contredire.

Si je voulois être à la fois abſurde & dangereux, je me dirois inſpiré, & je ferois parler la nymphe de Numa, l'ange de Mahomet, ou la biche de Sertorius.

ARTICLE I.

De l'Homme avec Dieu.

PRINCIPES.

DIEU m'eſt néceſſaire pour me conſoler du mal phyſique qui m'aſſiège, & de l'injuſtice des hommes pervers qui me puniſſent de ne pas leur reſſembler.

Je lie ſociété avec Dieu par l'intermède de la religion.

La religion doit être le culte ſimple & ſublime d'un cœur que la contagion de l'exemple n'a pas encore dépravé.

Ses préceptes doivent être gravés, non ſur des tables d'airain, mais dans le cœur de l'être intelligent qui doit les obſerver.

Ses prêtres doivent être tous les gens de bien.

Il faut que tous les hommes ſachent ſes loix ſans les apprendre, grec ou barbare, nègre ou blanc, géant ou pygmée, tyran ou eſclave.

Tous ces caractères conviennent au théiſme, & ne conviennent qu'à lui ſeul.

PARTIE I.

Des légiſlateurs, pour enchaîner encore plus les hommes au pacte ſocial, ont imaginé d'ajouter au théiſme des dogmes qui, comme la loi poſitive, ont beſoin de promulgation : & voilà l'origine des cultes qui diviſent ce globe, & qui le diviſeront tant qu'il ne ſera pas gouverné par des philoſophes.

Ces cultes nouveaux, faits originairement pour étayer le mur de la religion, ſemblent un lierre malfaiſant qui ne s'eſt inſinué dans ſon ſein que pour amener ſa deſtruction.

On peut apprécier ces cultes par l'intervalle qui les ſépare du théiſme, ou de la religion de la nature.

ARTICLE II.

De l'Homme ſeul.

L'AMOUR de ſoi, principe du monde moral, a ſes règles, comme la gravitation, principe du monde phyſique, a ſes loix. PRINCIPES.

Le premier précepte de l'homme iſolé eſt de maintenir ſes organes dans leur énergie & dans leur intégrité.

Il doit diriger ſon entendement à la vérité, & ſa volonté à la vertu.

Il eſt néceſſaire qu'il borne ſes beſoins pour multiplier ſes jouiſſances.

Le plaiſir que lui indique la nature doit tendre à prolonger ſon exiſtence, & non à la détruire.

La paix de l'ame doit être le premier des biens auxquels il doit aſpirer : car l'homme de la nature, fût-il plus heureuſement organiſé qu'Alcide, plus ſain que Neſtor, plus puiſſant que Charlemagne, ne ſera jamais heureux avec des remords.

ARTICLE III.

De l'Homme avec l'homme.

PARTIE I.

DÈS qu'on deſire d'être en paix avec Dieu & ſoi-même, on doit deſirer auſſi de l'être avec les hommes.

L'homme, par la raiſon qu'il ne peut ſe ſuffire à lui-même, eſt un être ſocial ; mais il ne protège la ſociété de ſa force individuelle, que pour être protégé par la force générale. Il y a un contrat tacite entre les peuples & chaque citoyen : c'eſt de la fidélité réciproque de chaque contractant à obſerver ſes engagemens que dérive le bonheur de l'univers.

Le bien particulier eſt toujours renfermé dans le bien général.

Ce bien général eſt le fondement de l'édifice ſocial. -- Moi, qui dis, je veux vivre ; j'ai autant de droit que celui qui dit, je veux mourir : qui donc ſera le juge entre nous deux ? -- On a répondu avant moi : ce ne peut être l'homme, mais ce ſera l'humanité : c'eſt à la volonté

générale que l'individu doit s'adreſſer pour ſavoir juſqu'où il doit être ami, fils ou citoyen. PRINCIPES.

De cette idée lumineuſe dérivent tous les devoirs de ſociabilité.

Comme membre d'une ſociété très-bornée, je maintiendrai dans ma famille l'harmonie qui conſerve l'univers ; je me ſacrifierai pour mon père, & même pour mes enfans juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge de ſe ſacrifier pour moi.

Comme membre d'une ſociété plus étendue, je concourrai à la gloire de ma patrie & à ſa félicité ; je vivrai pour la défendre ; je mourrai avec ma famille pour la ſauver.

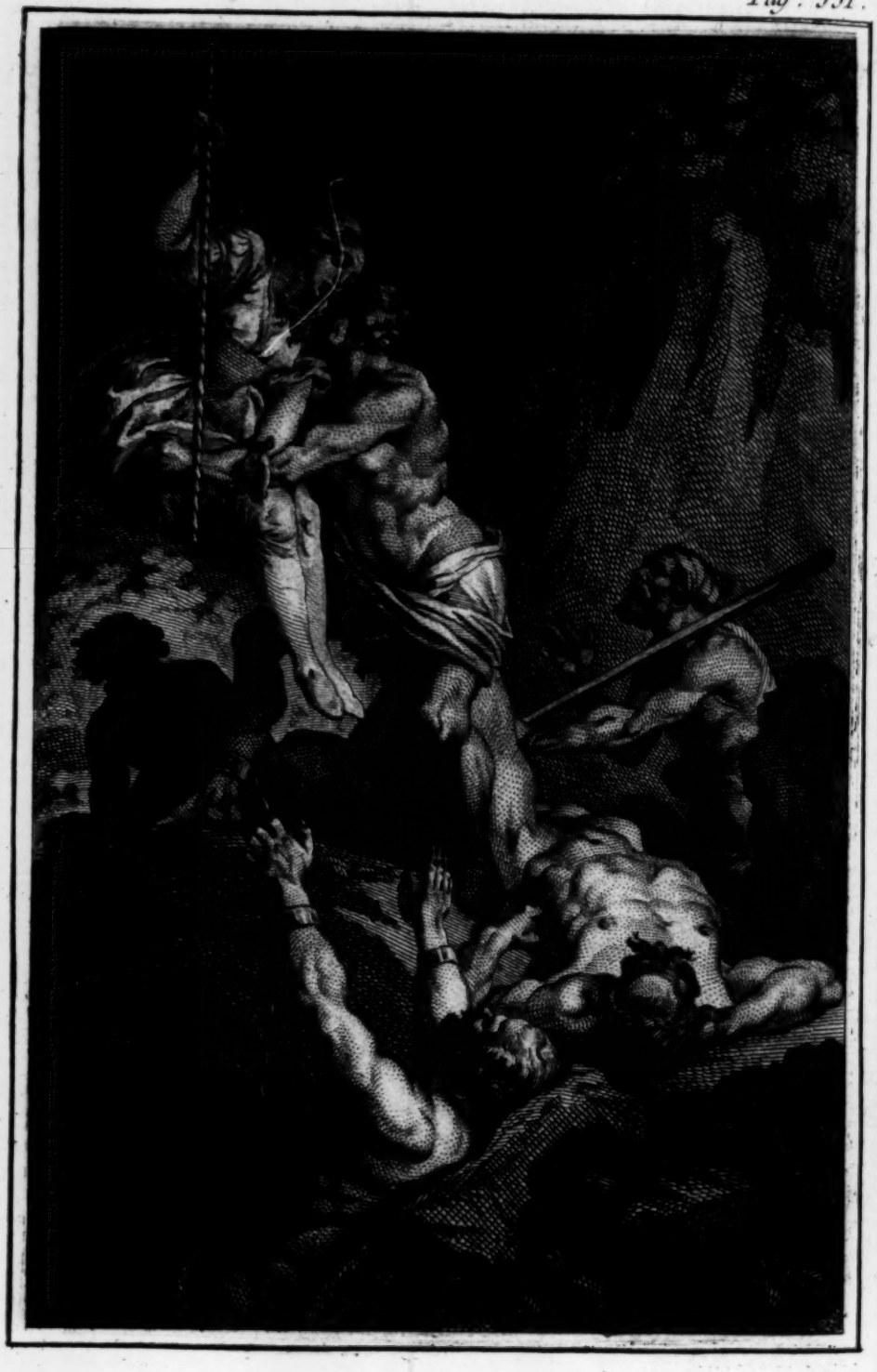
Enfin comme citoyen de l'univers, j'embraſſerai tous les hommes dans ma bienveillance ; & s'il étoit poſſible que leur intérêt fût eſſentiellement oppoſé à celui de mes concitoyens, j'immolerois, ſans balancer, ma patrie, ma famille & moi-même à la félicité du genre humain.

Je ne préviendrai point ce que j'ai à dire ſur la bienveillance univerſelle dans la quatrième partie de cet ouvrage : cependant comme cette partie n'eſt point faite, je dois m'arrêter encore

PARTIE I.

quelques inſtans ſur les principes qui en ſont la baſe : je dois faire deſirer cette ſuite de la philoſophie de la nature, ou du moins la faire preſſentir.

De grands légiſlateurs ont réduit en deux lignes le code des vertus ſociales ; de ſavans juriſconſultes en ont fait l'objet de leurs énormes compilations; mais l'aride conciſion n'entre pas plus dans mon plan que l'appareil faſtueux de l'érudition. Voici une anecdote qu'on raconta à Maupertuis dans ſon célèbre voyage au pole ; je la crois plus utile pour la poſtérité que ſes remarques aſtronomiques ſur le monument de Windſo; parce que l'homme veut être ému encore plus qu'éclairé, & que le ſpectacle de l'innocence aux priſes avec l'adverſité, eſt plus fait pour le corriger que les plus beaux calculs ſur la préceſſion des équinoxes.



Le ciel et la terre t'ont trahi, ton cœur me reſte.

ARTICLE IV.

L'Elève de la nature dans la mine de Coperberit.

UN enfant de l'amour fut abandonné presqu'à sa naissance dans les vastes forêts de la Dalécarlie; la femelle d'un ours blanc, qui avoit perdu ses petits, le nourrit de son lait jusqu'à ce qu'il pût vivre de glands & de fruits sauvages; mais cette bête féroce ne fut pas si heureuse que la louve de Romulus; elle n'allaita ni un roi ni un conquérant, mais seulement un philosophe. Paradoxe.

Un hasard favorable lui fit franchir, à l'âge de vingt ans, la barrière immense qui le séparoit de la société: voici l'histoire de ses premières pensées à la vue des hommes; ses idées étoient philosophiques, mais comme son style ne l'étoit pas: on va l'interpréter.

« Tant que j'ai resté dans ma première patrie, j'ai cru être le seul de mon espèce; car je ne ressemblois à aucun des êtres avec qui je vi-



Le ciel et la terre ont trahi, ton cœur
ne cesse

ARTICLE IV.

L'Elève de la nature dans la mine de Coperberit.

UN enfant de l'amour fut abandonné preſqu'à ſa naiſſance dans les vaſtes forêts de la Dalécarlie; la femelle d'un ours blanc, qui avoit perdu ſes petits, le nourrit de ſon lait juſqu'à ce qu'il pût vivre de glands & de fruits ſauvages; mais cette bête féroce ne fut pas ſi heureuſe que la louve de Romulus; elle n'allaita ni un roi ni un conquérant, mais ſeulement un philoſophe. PRINCIPES.

Un haſard favorable lui fit franchir, à l'âge de vingt ans, la barrière immenſe qui le ſéparoit de la ſociété: voici l'hiſtoire de ſes premières penſées à la vue des hommes; ſes idées étoient philoſophiques, mais comme ſon ſtyle ne l'étoit pas: on va l'interpréter.

« Tant que j'ai reſté dans ma première patrie, » j'ai cru être le ſeul de mon eſpèce; car je ne » reſſemblois à aucun des êtres avec qui je vi-

» vois dans les bois. Que mon plaiſir augmente
» avec ma ſurpriſe! je revois d'autres moi-mê-
» me; mon exiſtence ſe multiplie, & la nature
» me ſemble plus belle depuis que je ne ſuis
» plus le ſeul qui ſoit digne de l'admirer. Par
» quelle merveille ces êtres qui me reſſemblent
» font-ils naître en moi le plus vif intérêt ? mes
» regards s'animent tout-à-coup; mon front
» ſe déride; mon cœur palpite; je ſens que leur
» bonheur m'eſt cher, que je ne puis être heu-
» reux qu'avec eux.... Mais quel eſt ce nouvel
» objet que mes yeux n'avoient pas encore fixé?
» eſt-il d'une nature ſupérieure à la mienne ?
» quelle fraîcheur dans ſon teint ! quelle fineſſe
» dans ſa taille ! quelle douceur dans ſes re-
» gards ! un mouvement inconnu me fait treſ-
» faillir; une flamme rapide circule dans mes
» veines; c'eſt de ce moment que je ſens tout
» le prix de mon exiſtence.... Quel eſt donc
» cet être étonnant que mes yeux parcourent
» avec tant de volupté ? je me ſens plus fort que
» lui... Non, il eſt plus fort que moi; car je
» n'aurai pas le pouvoir de lui réſiſter... Ap-
» prochons, tombons à ſes genoux; ſi c'eſt un

» Dieu, il recevra mon hommage; s'il eſt mon » égal . . . il le recevra encore. Que j'aurois de » plaiſir à vivre ſous ſa loi, à vivre avec lui, » à vivre pour lui! »

Au premier mouvement du ſauvage, la jeune Suédoiſe treſſaillit, & ſe déroba par une fuite rapide aux empreſſemens de ce nouvel adorateur; elle avoit eu cependant le tems de le contempler à ſon aiſe, & il ne lui avoit pas déplu; la taille du Dalécarlien étoit auſſi ſvelte que la ſienne; le plus léger duvet ombrageoit ſon menton & trahiſſoit ſon âge; la teinte même de férocité qu'elle voyoit dans ſes traits les faiſoit reſſortir; elle ſentoit que cet animal ſingulier pouvoit être apprivoiſé, & je ne ſais quel inſtinct lui faiſoit deſirer que nul autre qu'elle ne l'apprivoisât.

Les deux frères de cette Suédoiſe, auſſi curieux qu'elle, mais moins timides, reſtèrent pour éclaircir cette ſingulière aventure; cependant le jeune habitant des bois, perſuadé qu'il avoit déplu à la belle étrangère, parut quelques momens plongé dans un ſtupide abattement; mais la préſence de cet objet charmant n'agi-

PARTIE I.

tant plus ſes ſens, il revint à lui-même, & l'amant ne fut plus qu'un philoſophe.

« Mon cœur, ſe diſoit-il à lui-même, eſt » pour moi un problême inexplicable; je ſens » bien que je dois quelque choſe à l'ourſe qui » m'a nourri de ſon lait; mais ce ſentiment a » moins d'attraits & de force que celui qui m'en» traîne vers les êtres qui me reſſemblent. — » Que ſais-je même s'ils n'ont pas été mes bien» faiteurs avant que j'aie pu me connoître? la » bête féroce qui m'a nourri ne m'a point donné » la vie; car ſes inclinations ſont trop contrai» res aux miennes; j'ai toujours frémi quand » je lui ai vu déchirer les entrailles palpitantes » de ces rennes, qui appaiſoient ſa faim ſans » calmer ſa voracité; je n'ai jamais étanché ma » ſoif en buvant le ſang des animaux; j'ai vécu » cependant, & je me ſens en état de donner » le mien pour plaire à l'objet qui me captive » & qui me fuit. — Oui, tout me ramène vers » ces nouvelles moitiés de moi-même: quoi! » ne peut-il pas ſe faire que ces êtres qui me » ſont ſi chers aient pris, pour arriver dans ma » forêt, le même chemin que j'ai pris pour en

» ſortir ? Si j'en crois leurs traits ... ſi mon
» cœur ne me trompe point... O nature! réaliſe
» mes deſirs ; fais que je rencontre ici ceux de
» qui je tiens la naiſſance! Ils m'aimeront ſans
» doute, puiſque une ourſe m'a aimé. »

Cependant les Suédois s'approchoient inſenſiblement, & ſe faiſoient part mutuellement de leur ſurpriſe ; ils étoient auſſi étonnés de voir rêver un ſauvage, que celui-ci l'étoit de voir parler des hommes intelligens.

La ſympathie ſi naturelle entre des hommes agit peu à peu ; on s'apperçut que le ſauvage n'avoit de féroce que l'air & les fourrures groſſières dont il étoit revêtu ; & les deux frères l'amenèrent, moitié de gré, moitié de force, dans leur maiſon pour examiner à loiſir par quel méchaniſme un ſinge pouvoit penſer.

L'animal penſif ne tarda pas à ſe faire aux mœurs de ſes nouveaux concitoyens ; il apprit à manger des fruits dont il avoit lui-même ſemé les germes ; ſon goſier ſe fit aux inflexions de la langue ſcandinave ; il ſentit que d'autres nœuds que la ſympathie pouvoient l'attacher à ſes pareils ; & déjà il s'appaudiſſoit de connoî-

PARTIE I.

tre l'inſtinct ſublime de l'amitié, tandis que les Suédois ne s'applaudiſſoient encore que d'avoir apprivoiſé un joli ſinge.

La belle Waldémar, ſœur des hôtes généreux du Dalécarlien, ne vivoit point avec eux; cependant ſon ame habitoit toujours avec le ſauvage; tous les jours elle venoit examiner la gradation de ſes connoiſſances; elle croyoit s'enrichir des lumières qu'il acquéroit; elle partageoit également l'humanité des maîtres & la reconnoiſſance de l'élève; quelquefois leurs yeux ſe rencontroient, & alors ils ne voyoient qu'eux deux, & toute la nature étoit oubliée: quand Waldémar revenoit à elle-même, elle paroiſſoit fâchée qu'on l'eût fixée ſi long-tems; mais elle ſe fâchoit encore plus quand le ſauvage ne la regardoit pas.

Tout ce que le Dalécarlien voyoit, tout ce qu'il entendoit, étoient autant de phénomènes pour lui: il reſſembloit, à quelques égards, à un homme qui verroit la lumière au moment de ſa création, & qui douteroit de l'exiſtence de tout ce qu'il voit, par la raiſon qu'il le voit pour la première fois. Un jour qu'il

ſe

ſe promenoit dans un vallon écarté, penſant à ce qu'il avoit été pendant vingt ans, & à ce qu'il étoit alors, & regardant toute ſa jeuneſſe comme un ſonge funeſte dont ſon bonheur étoit le réveil, il fut frappé tout d'un coup des cris d'un malheureux qu'on aſſaſſinoit pour avoir ſes dépouilles. — Ces brigands furent arrêtés un an après, & ſe juſtifièrent, dans les tortures, par de vains ſophiſmes : ils s'attribuoient le droit de corriger l'inégalité phyſique qui eſt entre les hommes, & diſoient que la loi du plus fort étoit la première loi de la nature; comme Machiavel l'a enſeigné aux rois, & Hobbes au genre humain.

Si le Dalécarlien avoit entendu diſſerter ces ſcélérats, il auroit été fort ſurpris qu'il y eût parmi les hommes deux ſortes de morale; mais dans le moment où il entendit la victime ſe débattre avec les forces du déſeſpoir contre ſes aſſaſſins, il ne penſa pas même à raiſonner; entendre gémir un infortuné, & voler à ſon ſecours, fut pour lui l'ouvrage du même inſtant: il arriva cependant trop tard pour prévenir le crime; quand il parut, les meurtriers étoient

en fuite, & la victime égorgée. L'humanité lui arracha alors un ſoupir ; les barbares ! dit-il en lui-même, ils méritoient de n'avoir d'autre mère que la mienne.

Il s'approche en tremblant du corps enſanglanté, qui palpitoit encore ſur la pouſſière : il voit ..... quel ſpectacle pour un cœur tout neuf, & que le bonheur n'avoit pas encore endurci ! il voit que le malheureux qu'on venoit d'aſſaſſiner étoit un de ſes bienfaiteurs, le frère de la belle Waldémar ; il ſe précipite ſur le ſein de ſon ami, cherche à étancher le ſang qui couloit encore de ſa bleſſure, &, la bouche collée ſur la ſienne, ſemble attendre ſon dernier ſoupir, pour l'empêcher de s'exhaler : toutes les reſſources de ſa tendreſſe furent inutiles ; le Suédois expira, & ce qui répandit encore plus d'amertume dans le cœur de ſon ami, il expira ſans le reconnoître.

Cependant le ſauvage, la terreur dans les yeux, & le déſeſpoir dans le cœur, dévoroit auprès du cadavre de ſon ami tout le fiel de ſes réflexions ; « je ne me ſuis point apperçu, diſoit-» il, dans mon ancienne demeure, qu'un ours

» déchirât un ours, ou que l'élan dévorât un » autre élan; l'animal le plus féroce reſpectoit » ſon ſemblable, & lors même que le ſoin de ſa » ſubſiſtance lui faiſoit quitter ſon repaire pour » attaquer d'autres animaux, il ne s'acharnoit » point ſur une proie inutile, & ſa fureur étoit » aſſouvie, dès que ſa faim étoit calmée ..... » Il raiſonnoit encore, quand une troupe d'hommes finguliérement vêtus, s'approchèrent de lui; le ſauvage philoſophe hâta ſa fuite, s'imaginant voir de nouveaux aſſaſſins. Il ne ſe trompoit guère, c'étoient des alguazils, chargés par l'état de veiller à la sûreté du peuple. Comme ils étoient mal payés, il s'entendoient avec les aſſaſſins pour ne les pourſuivre qu'après le crime; le public & les brigands étoient également ſatisfaits; le voyageur ſeul étoit la victime de cet arrangement; mais on le tuoit d'ordinaire pour l'empêcher de ſe plaindre.

PRINCIPES.

Le prévôt de ces alguazils, qui vit de loin un corps mort & un inconnu à ſes pieds, ſe douta de la vérité de l'aventure; mais comme il avoit de l'eſprit, il n'en témoigna rien, & voulut ſe faire auprès du ſénat de Stockholm un mérite

PARTIE I.

de ſa vigilance, en arrêtant comme aſſaſſin un étranger dont l'unique crime étoit d'être humain, quand il ne s'agiſſoit que d'être prudent.

Le Dalécarlien fut ſaiſi & conduit à ſes juges; comme il s'énonçoit encore avec peine en Suédois, il ſe défendit mal; on lui pardonna encore moins de parler ſur la ſellette avec toute la fierté de l'innocence opprimée; & quoiqu'il n'y eût contre lui que des préſomptions, il fut condamné preſqu'unanimement à paſſer le reſte de ſa vie dans la mine de Coperberit (*a*). Le

(*a*) La mine de Coperberit eſt à quatre journées de Stockholm : voici quelques traits de l'effrayante deſcription que nous en donne un de nos premiers dramatiques..... « On découvre cette mine long-tems avant d'y être par » la fumée qui en ſort de toutes parts, & qui la fait » paroître la forge de Vulcain, plutôt que la demeure des » hommes.... Nous entrâmes dans la mine par une large » ouverture, dont la profondeur empêchoit de voir les » ouvriers; les uns élevoient des pierres; d'autres faiſoient » ſauter les terres; quelques-uns détachoient le roc du roc » par des feux apprêtés pour cet uſage.... Nos guides » allumèrent enſuite des flambeaux de bois de ſapin, qui » perçoient à peine les épaiſſes ténèbres qui régnoient dans » ces lieux ſouterrains, & ne donnoient de jour qu'autant

ſauvage, qui dans le cours de ſon procès n'avoit point cherché à fléchir ſes juges, mais à les éclairer, après ſon arrêt ne les maudit pas, & ſe contenta de les plaindre; il diſoit, même en

» qu'il en falloit pour diſtinguer les objets affreux qui ſe » préſentoient à la vue... L'odeur du ſouffre vous étouffe; » la fumée vous aveugle; la chaleur vous accable : joignez » à cela le bruit des marteaux qui retentiſſent dans ces » cavernes; la vue des ſpectres nus qui y travaillent; & » vous avouerez que ce tableau vivant ne ſauroit peindre » avec de plus fortes couleurs les demeures infernales.

» Nous deſcendîmes plus de deux lieues au ſein de la » terre, par des chemins affreux, tantôt ſur des échelles » tremblantes, tantôt ſur des planches légères, & toujours » dans la crainte de nous précipiter dans les abymes..... » Nous rencontrâmes le cadavre d'un malheureux qu'on » reportoit en haut, & qui avoit été écraſé de la chûte » d'une pierre; ce qui arrive tous les jours; car les plus » petits cailloux, venant à tomber d'une hauteur extraor- » dinaire, font le même effet que la chûte d'énormes » rochers..... On tire de cette mine du ſouffre, du » vitriol & des octadres. » Voyez le premier volume des *œuvres de Regnard*, voyage de Suède.

Pline aſſure que les Romains, qui ſentoient qu'ils avoient plus beſoin d'hommes que d'or, ne voulurent jamais permettre qu'on exploitât des mines qu'on avoit découvertes en Italie, pour ne pas expoſer la vie des peuples. — Principe ſage, & qui me réconcilieroit preſque avec ce peuple

PARTIE I.

allant au lieu de ſa captivité : « l'humanité n'eſt » donc pas un fantôme, puiſqu'elle eſt con- » nue, même de ceux qui la violent à mon » égard ? ..... Mais ſi j'avois pu ſauver la vie à » mon bienfaiteur ! ..... Mais ſi j'étois inno- » cent aux yeux de Waldémar ! .....

Il ne reſta pas long-tems dans le tombeau qui lui ſervoit de priſon, ſans reſſentir toute l'amertume de ſon ſort ; l'aſpect toujours uniforme des objets les plus affreux, la lumière, dont il ne jouiſſoit qu'à la faveur d'une lampe ſépulcrale, ſur-tout l'idée de paſſer dans l'eſprit de Waldémar pour l'aſſaſſin de ſon frère, aigriſſoit ſon eſprit, & le livroit aux accès de la plus ſombre mélancolie ; ſon imagination étendoit ſans ceſſe l'affreuſe perſpective de ſes malheurs ; & fatigué enfin de déclamer contre l'injuſtice des hommes, il ſe laiſſa tenter de les imiter. Un jour (*a*) qu'il feignoit de dormir

conquérant. En effet, le métal le plus précieux augmente-t-il la force d'un état ? & ne ſuis-je pas maître de l'or de mes voiſins, ſi j'ai plus d'hommes qu'eux ?

(*a*) On doit remarquer que le jour, pour lui, n'étoit pas diſtingué de la nuit la plus affreuſe.

ſur un amas de fange & de faſcines qui lui ſervoient de lit, il roula dans ſon eſprit ces ſiniſtres penſées : « Je ſuis né libre, & le crime de » mes juges n'a pu me faire perdre le privilège » de ma nature ; je puis donc recouvrer par la » violence un bien que la violence m'a ravi : » eſſayons de franchir l'intervalle immenſe qui » me ſépare de la lumière ; & puiſque la mort » de tout ce qui m'environne, peut ſeule m'ou- » vrir les voies à la liberté, ſacrifions notre » exiſtence pour diſpoſer de toutes celles qui » me ſont importunes. --- Si je meurs, je n'ai » rien perdu ; ſi je fais périr tous les compa- » gnons de mon opprobre, ils deviennent libres, » & moi auſſi. »

Ces tranſports de fureur commençoient à fermenter dans l'ame du ſauvage ; déjà il meſuroit des yeux l'inſtrument qui devoit faire paſſer ſes compagnons des bras du ſommeil dans les bras de la mort, lorſqu'il entendit deux de ſes voiſins qui tramoient enſemble le même complot, & qui ſe propoſoient d'égorger la nuit ſuivante tous les habitans de la mine, pour anéantir tout d'un coup les tyrans & les vic-

PARTIE I.

times de la tyrannie. --- Le ſauvage, étonné & confondu, vit rouler d'un autre côté le torrent de ſes réflexions : « Mon exiſtence, ſe dit-il à » lui-même, peut importuner mes pareils, com- » me leur exiſtence m'importune; d'où me vien- » droit donc le droit de diſpoſer de leur ſort ? » Si je pouvois l'avoir, je le partagerois avec » le genre humain, & alors le pouvoir de ſe » détruire ſeroit une loi de la nature : non, non, » DIEU ne tombe pas ainſi en contradiction » avec lui - même ; il ne fait pas ſubſiſter en- » ſemble la diſcorde & l'harmonie. Ne perdons » pas l'unique bien qui me reſte, l'innocence & » la paix de l'ame ..... tout le bonheur de la » terre s'anéantit devant un remords.

Tandis que le Dalécarlien luttoit ainſi, avec les reſtes de ſa vertu, contre le délire de ſon imagination, la belle Waldémar n'étoit ni plus fortunée, ni plus tranquille ; l'image de ſon frère égorgé par ſon amant, l'avoit long-tems pourſuivie dans les déſerts qu'elle habitoit : elle ſe reprochoit ſans ceſſe d'avoir retiré dans ſon ſein un monſtre qui l'avoit déchiré; ſi l'on pronon- çoit ſon nom devant elle, ſon trouble alté-

roit peu à peu ſes traits, & toute ſon ame ſe peignoit dans ſes regards; elle invoquoit la vengeance céleſte contre les ingrats; elle atteſtoit la cendre de ſon frère; elle haïſſoit avec fureur ſon meurtrier..... elle l'aimoit encore, & pour comble d'horreur, elle ne pouvoit ſe le diſſimuler.

Cet état violent dura une année; la ſenſible Waldémar, rongée intérieurement par le chagrin qui la dévoroit, marchoit à pas lents vers la tombe. L'ennui de la vie venoit flétrir les roſes de ſon teint, & ſilloner ſon viſage; le monde entier étoit mort pour elle; mais la paſſion vivoit encore dans ſon cœur. Tout-à-coup elle apprend qu'on a découvert les vrais aſſaſſins de ſon frère, & que ſon amant, calomnié par des traîtres & condamné par des tyrans, expie dans les ſombres cavernes de Coperberit le crime d'avoir été humain ſans prudence, & généreux ſans baſſeſſe.

A cette nouvelle les yeux de Waldémar commencèrent à briller des étincelles de la joie, & toutes les facultés de ſon ame reprirent leur énergie: « Enfin, s'écria-t-elle, mon cœur ne

PARTIE I.

» m'avoit pas trompée, & l'infortuné eſt digne » de moi..... mais ſuis-je encore digne de » lui, moi qui l'ai condamné ſans l'entendre, » moi qui n'ai pas oppoſé les lumières de ma » tendreſſe aux ſophiſmes de ſes accuſateurs, » moi qui ai oſé croire l'élève de la nature ca- » pable d'un parricide?

Un état auſſi violent n'étoit pas fait pour avoir quelque durée : Waldémar, qui aimoit mieux s'expoſer aux reproches de ſon amant, que d'avoir trop long-tems à les craindre, prit ſubitement la réſolution de l'aller trouver dans la priſon profonde où il étoit renfermé; elle ne communiqua ſon projet à perſonne; on lui auroit oppoſé la décence (*a*), & elle ne vouloit conſulter que ſa vertu.

Tandis que Waldémar cherchoit ainſi à rendre la paix à ſon cœur éperdu, la diſcorde agitoit ſes ſerpens dans les ſombres cachots de Coperberit, & quelques malheureux qui y végétoient depuis un grand nombre d'années,

(*a*) J'ai remarqué que dans un ſiècle dépravé, la décence eſt d'ordinaire la vertu de ceux qui n'en ont point.

avoient réſolu de ſe faire, de leurs chaînes mêmes, des armes pour recouvrer la liberté : le Dalécarlien tenta inutilement de ramener les conſpirateurs à la loi naturelle, & il ſe vit obligé d'avertir du complot ceux de ſes compagnons qui devoient en être les victimes. — Bientôt le combat s'engage dans ces abymes ſouterrains ; on ébranle les colonnes informes qui ſoutiennent les voûtes ; on détache du comble des quartiers de rochers ; les chaînes heurtent contre les chaînes. Tout multiplie les tableaux de cette ſcène d'horreur ; la pâle lueur des lampes qui éclairent la nuit éternelle de ce ſéjour, l'idée de ne pouvoir échapper par la fuite à ſa deſtruction ; les vœux de la religion confondus avec les imprécations du déſeſpoir. On combat par-tout avec le même acharnement, parce que les conjurés craignent la mort lente & cruelle que le gouvernement leur deſtine, & que les autres ne craignent que de vivre. Lorſque la rage des combattans ſembloit à ſon comble, on vit deſcendre lentement ſur le champ de bataille, un ſiège mal affermi par des cordes tremblantes, ſur lequel étoit aſſiſe

PARTIE I.

une jeune perſonne que ſon âge, ſes traits, & les larmes qui humectoient ſon viſage, rendoient également intéreſſante : tel eſt le privilège de la beauté, & ſur-tout de la beauté éplorée, d'attendrir les cœurs les plus féroces ; tout-à-coup un ſilence profond règne dans l'abyme ſulfureux qu'on venoit d'enſanglanter ; on prend cette inconnue pour une intelligence céleſte ; & ces malheureux, qui dans les noirs accès de leur déſeſpoir, ne s'étoient jamais peint Dieu que la foudre à la main, conçurent alors l'idée d'une Divinité bienfaiſante ; cependant l'étrangère promenoit en tremblant ſes regards ſous ces voûtes mutilées qui regorgoient de décombres & de cadavres. Un ſpectre couvert de ſang & enchaîné s'approche, recule, revient avec précipitation ; tous deux en même-tems ſe reconnoiſſent & jettent un cri de ſurpriſe..... Quoi ! c'eſt vous Waldémar ? — C'eſt toi, infortuné ſauvage ?.... leurs bras s'entrelacent, leurs viſages ſe ſerrent, leurs larmes ſe confondent .... Ah ! ſans doute je ſuis innocent à vos yeux, puiſque je vous revois. — Oui, tu l'es, mais le ciel & la terre ſe ſont réunis pen-

dant un an pour te trahir. --- Votre cœur me reſte ; il ſuffit ; & je mourrai content. --- Toi, mourir ! Non, tu vivras ; toi ſeul peux remplacer auprès de moi le plus tendre des frères, peut-être même le faire oublier ..... Ecoute ; le roi n'a pas encore prononcé définitivement ſur l'injuſtice du tribunal qui t'a condamné ; mais il veut te voir, & tu es libre dès ce moment : ſortons de cet abyme effrayant où gémiſſoit l'innocence, où le crime même eſt trop puni, puiſque l'opprobre ſurvit aux remords ; allons nous jeter aux genoux du prince ; je ne l'implorerai point pour toi, parce qu'il eſt juſte ; mais je l'attendrirai pour ces malheureux ; ſi je pouvois alléger le poids de leur infortune, tu m'eſtimerois ſans doute, & mes crimes anciens ſeroient réparés.

Paſſer ſans intervalle du plus profond déſeſpoir au comble du bonheur ; voir ſon ame au même inſtant ſe reſſerrer par le chagrin & s'ouvrir aux douces impreſſions de la joie, &, ſur le bord de la tombe, recouvrer à la fois la lumière, une amante & la vertu, ſont un de ces états violens que l'homme ne ſauroit éprouver

PARTIE I.

qu'une fois dans ſa vie, & dont la trace profonde ne s'efface que quand il n'eſt plus. Le Dalécarlien, oppreſſé par l'excès du bonheur, reſpiroit avec peine, prenoit tout ce qu'il voyoit pour un beau ſonge, & appréhendoit de ſe réveiller. — Pour les malheureux dont ce couple auguſte étoit entouré, une ſcène auſſi attendriſſante les avoit inſenſiblement deſarmés; dès qu'ils conçurent quelque eſpoir de changer leur deſtinée, ils conçurent des remords, & alors ils devinrent hommes.

Le ſouverain qui régnoit alors en Suède, étoit ce Charles XII, dont les vices & les vertus étoient également faits pour étonner le genre humain, qui ne vécut que pour combattre, & qui aimoit mieux ébranler les trônes de l'Europe, que de régner en paix ſur le ſien.

Ce prince aimoit la juſtice, mais il l'exécutoit ſouvent avec toute la férocité d'un guerrier; & alors la vengeance des crimes faiſoit plus de mal que l'impunité.

Quand il eut appris la condamnation inique du Dalécarlien, ſon premier mouvement fut de faire renfermer tous ſes juges dans la mine

de Coperberit : cette juſtice atroce étoit digne du deſpote qui écrivit dans la ſuite aux ſénateurs de Stockholm qu'il leur enverroit ſa botte pour les gouverner. PRINCIPES.

Sur ces entrefaites Charles XII mourut ; la reine Ulrique, qui lui ſuccéda, ſe contenta de caſſer l'arrêt du ſénat contre le Dalécarlien, & fit renfermer dans la priſon d'où ce ſauvage venoit d'être tiré, l'indigne prévôt qui avoit été plus que ſon aſſaſſin, puiſqu'il avoit été ſon calomniateur.

Cette princeſſe adoucit auſſi, ſur les inſtances de la ſenſible Waldémar, la captivité des eſclaves de Coperberit. Elle comprit qu'en travaillant péniblement pour l'état, ils rachetoient aſſez quelques inſtans d'ingratitude envers lui ; elle leur laiſſa même entrevoir un avenir heureux, s'ils méritoient ſa clémence ; & en montrant à ces criminels que la patrie exiſtoit encore pour eux, elle réuſſit à en faire des patriotes.

Tout proſpéroit au gré du ſage Dalécarlien ; il goûtoit la douceur de vivre ſous un ſage gouvernement ; il ſe faiſoit des amis de tous les

PARTIE I.

hommes ſenſibles qui connoiſſoient ſes malheurs ; il alloit être uni par des nœuds éternels à la tendre Waldémar ; mais ſa vertu n'étoit pas aſſez éprouvée ; & ce héros, digne des premiers âges du monde, n'étoit pas encore au dernier acte de la tragédie pathétique dont ſon bonheur devoit être le dénouement.

Cet indigne prévôt, qui, par ſon iniquité avoit fait d'abord les malheurs du juſte, & enſuite les ſiens, n'avoit pas encore achevé la carrière des grands crimes; perſuadé que le Dalécarlien qu'il remplaçoit étoit l'inſtrument de ſa perte, il trama, avant d'entrer à Coperberit, la plus noire des vengeances. Il engagea une Suédoiſe avec qui il vivoit depuis un grand nombre d'années dans un commerce illégitime, d'empoiſonner ſon ennemi. Cette Suédoiſe devoit s'introduire ſous le titre de dame de compagnie, dans la maiſon de Waldémar, & préſenter elle-même le breuvage mortel au philoſophe. Le jour choiſi pour cet attentat, étoit celui qui devoit éclairer le mariage des deux amans; le lit nuptial ſeroit alors devenu le tombeau du ſauvage, & ſon corps livide & glacé auroit lutté

lutté contre les approches de la mort, dans les bras même d'une épouſe, où il ne devoit mourir que de l'excès de ſa félicité. PRINCIPES.

Les grands crimes ſont quelquefois projetés par les paſſions ordinaires; mais il n'y a que les grandes paſſions qui les exécutent. La Suédoiſe n'avoit pas pour le prévôt ces fougues impétueuſes de l'amour qui conduiſent aux vengeances éclatantes, & ſouvent les excuſent; l'intérêt, l'habitude, & cette ſympathie ſecrète qui agit entre deux complices du même brigandage, étoient les ſeuls nœuds qui uniſſoient ces deux cœurs dépravés : ils étoient de ſimples amis plutôt que des amans; ſi cependant on peut profaner le nom auguſte de l'amitié, en le donnant à des hommes vils qui auroient dégoûté le ſage de la plus ſublime des jouiſſances, s'ils l'avoient partagée.

Le Dalécarlien tenoit en main le breuvage fatal; il parloit avec attendriſſement du bonheur qu'il alloit goûter, & qu'il vouloit faire reſſentir à tout ce qui l'environnoit, la Suédoiſe écoutoit avec émotion; l'humanité, malgré elle, parloit à ſon cœur; elle trembloit

PARTIE I.

déjà de ſe voir trop bien vengée. Le ciel, diſoit le philoſophe, m'a conduit à la félicité ſuprême par toutes les voies qui devoient naturellement m'en éloigner ; j'ai épuiſé la coupe amère de l'adverſité : d'abord mon cœur, né pour aimer, n'a jamais pu s'épancher dans le ſein qui m'a fait naître. — Quoi! votre mère ne vit plus? — Elle n'a jamais vécu pour moi ; la barbare chercha à couvrir par ma mort l'opprobre de ma naiſſance, & elle m'expoſa dans une forêt auprès d'une ourſe qui fut moins féroce qu'elle... Le trouble à chaque inſtant croiſſoit dans l'ame de la Suédoiſe ; ſon viſage prenoit alternativement toutes les teintes des paſſions violentes. Un mouvement involontaire lui fit bientôt porter la main ſur le vaſe où le poiſon étoit renfermé. — Répondez-moi, dit-elle avec chaleur : dans quelle forêt fûtes vous expoſé ? — Dans celle qui confine au nord de la Dalécarlie. — Quelle eſt l'époque de cet attentat ? — Je ſoupçonne qu'il fut commis il y a environ vingt ans. — A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, que la Suédoiſe jette un cri, renverſe la coupe fatale; & ſe précipitant

aux genoux du ſauvage : « Malheureux ! dit-
» elle, reconnois ta mère, qui meurt d'opprobre
» à tes pieds ; je voulus te faire périr à ta naiſ-
» ſance ; & aujourd'hui, pour venger ton père,
» j'allois t'empoiſonner ..... L'indigence, la
» foibleſſe & l'habitude des crimes les ont accu-
» mulés ſur ma tête : déjà mes remords affreux
» commencent à te venger ; abandonne à ma
» conſcience déchirée le ſoin de mon ſupplice :
» ſois heureux : bientôt je ne ſerai plus ; mais
» jamais le crime de ma mort n'expiera pour
» moi le crime d'avoir vécu. »

Le Dalécarlien raiſonnoit trop bien pour ne pas juger que tous les nœuds qui l'attachoient à des parens parricides étoient rompus ; que la reconnoiſſance ſuppoſoit des ſervices & non des aſſaſſinats, & qu'il devoit plus à l'ourſe qui l'avoit allaité, qu'à la mère qui l'avoit expoſé. Mais dans ce moment terrible ; ſa philoſophie céda à ſa ſenſibilité naturelle : il releva la Suédoiſe : vivez, dit-il, vivez ; ſi vous recouvrez la vertu, ſi mon bonheur devient le vôtre tout eſt réparé, & vous êtes ma mère.

Cependant l'héroïque monument que le ſau-

vage élevoit à la nature, n'étoit encore qu'à moitié terminé; il étoit ſans ceſſe pourſuivi par l'image d'un père qui vivoit à cauſe de lui dans l'opprobre de la misère, & dans les convulſions du déſeſpoir; il ſe détermina alors à ſe jeter aux genoux de Waldémar. — « Chère moitié » de moi-même, lui dit-il, ce ſoir je devois » goûter dans tes bras le bonheur ſuprême; » mais mon ame ne jouit pas encore de toute » ſa ſérénité, & il eſt encore un ſacrifice que » je dois faire pour te mériter. Celui qui m'a » donné le jour gémit à ma place dans l'abyme » de Coperberit: je ſais que le haſard a préſidé » à ma naiſſance, & que l'auteur de ma vie en » attentant à mes jours, a rompu pour moi les » liens de la nature; mais le ciel l'a aſſez puni » en l'abandonnant à lui-même. J'irai le trou- » ver; je rappellerai en lui des ſentimens alté- » rés, plutôt que détruits; & ſi je réuſſis à en » faire un homme, peut-être ſera-t-il digne » d'être mon père ». — Waldémar répondit au ſauvage en le tenant embraſſé: l'hymen fut différé, & les deux amans s'en eſtimèrent davantage.

La tendre Waldémar alla d'abord implorer pour le prévôt la clémence de la reine : c'étoit flatter cette princeſſe que de lui procurer les occaſions d'exercer ſa bienfaiſance ; elle lui accorda la grace de ce malheureux, & ne voulut pas même être remerciée. -- « Je n'avois voulu, » dit-elle, en le condamnant, que venger l'in- » nocent opprimé ; puiſque ſa vie vous eſt » chère, qu'il ſoit libre ; en le rendant à l'ordre » des citoyens, je ne fais que ce que je dois : » tous ſes crimes envers la patrie ſont effacés, » puiſqu'il va devenir le père de Waldémar. »

Le Dalécarlien, muni de l'acte ſolemnel qui renfermoit la grace du prévôt, deſcendit à l'inſtant dans la mine de Coperberit. Ce preſſentiment ſecret que le théatre fait ſi bien valoir dans ſes héros, n'agit point dans l'ame d'un père ſi indigne d'avoir un tel fils ; il ne vit dans le ſauvage qu'un barbare qui venoit inſulter aux malheurs d'un ennemi dont il avoit triomphé ; tout-à-coup ſes yeux étincellent des feux de la rage ; le fiel de ſon ame paſſe juſque dans ſa bouche ; il agite avec force la chaîne qui l'arrête dans ſa priſon : le philoſo-

PARTIE I.

phe entrevoit ſon deſſein ; & lui jetant froidement ſon épée,—« Frappe, dit-il, je ſuis ton » fils ; je reconnoîtrai mon père aux coups » qu'il va me porter ; c'eſt à lui à déchirer ce » ſein que les bêtes féroces ont reſpecté dans les » forêts de la Dalécarlie. » ---Le prévôt n'étoit point né avec une ame atroce ; le beſoin, l'intérêt & la foibleſſe l'avoient précipité de crimes en crimes, mais il n'étoit point encore vil par principe & ſcélérat par ſyſtême. La généroſité de ſon fils fut un trait de lumière qui l'éclaira ſur tous ſes égaremens. Il recula avec frayeur, étendit ſes mains ſur ſes yeux, comme pour redoubler les ténèbres de ce lugubre ſéjour ; & s'adreſſant, avec des ſanglots entrecoupés, au héros dont il n'oſoit ſoutenir les regards, — « Il ſuffit, dit-il, je ſuis aſſez confondu...Mes » crimes paſſés, ceux que je méditois encore, » ſont autant de poignards qui me déchirent.... » Ah ! quand j'aurois échappé aux tribunaux » humains, échapperois-je de même à mon » cœur ?... Fuyez un ſcélérat que vous avez » éclairé pour augmenter ſon opprobre, qui » ſans vous ſeroit encore plus coupable, mais

» moins malheureux ſans doute ». — Le malheur n'accompagne que le crime : croyez-moi, votre ame n'étoit pas faite pour être vile ; elle le deviendroit ſi elle déſeſpéroit de ſe relever. Le coupable qui a des remords ne fut jamais un ſcélérat ; & qu'importe que vos jours aient été marqués par des crimes ? Si vous conſacrez à la patrie & à l'humanité les derniers ſoupirs de votre vie, tout eſt réparé. — « Qui, vous ! » me juſtifier ? Ah ! je ne me vis jamais ſi cri- » minel .... Laiſſez-moi courber vers la fange » ces yeux indignes de s'élever juſqu'à vous. Je » voudrois que ma priſon fût plus proche en- » core du centre de la terre, pour m'y cacher à » l'univers .... à moi-même ». — L'état où je vous vois expie mieux vos attentats que les vains ſupplices des hommes ; la nature & la patrie ſont également ſatisfaites. Voici votre grace, que je viens vous apporter ; ſoyez libre ; & puiſſé-je dire : la chûte de mon père n'a ſervi qu'à donner plus d'énergie à ſa vertu, & il ſeroit devenu moins grand, s'il eût été toujours juſte !

PRINCIPES.

Le prévôt garda long-tems un ſilence plus

éloquent que les expreſſions de la plus vive reconnoiſſance ; il embraſſoit les genoux du Dalécarlien ; il les baignoit de ſes larmes : mais ſe relevant tout-à-coup avec fierté, il ſerra la main du philoſophe ; & lui dit : « Un nou-» veau jour m'éclaire ; je me ſens digne de » vous nommer un jour mon fils ; vous ne » rougirez pas d'avoir été mon bienfaiteur ; » j'oſe aſpirer à commencer une nouvelle » carrière, & les jours que j'emploierai à vous » imiter, contribueront, peut-être, à effacer » de mon exiſtence les jours que j'ai fait » ſervir à vous perdre. »

Le prévôt ſe voyant libre, ſe hâta de s'unir avec la Suédoiſe par des nœuds légitimes. Le Dalécarlien, quitte envers la nature, revole alors vers l'amour. — O Waldémar ! dit-il, en ſe jetant entre ſes bras, enfin j'ai une patrie, un père & une épouſe : je ſuis le plus fortuné des hommes ; je ſuis homme.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES
Contenus dans le Tome premier.

Avis du libraire. . . . . Pag. 1
Epître à Palmyre. . . . . vij
Diſcours préliminaire. . . . . . xxiij

PREMIERE PARTIE.
PRINCIPES.

LIVRE PREMIER.

De la Nature. 1
CHAP. I *De quelques Philoſophes qui ont écrit ſur la nature.* . 3

CHAP. II. *De l'Opinion philoſophique, que les corps n'exiſtent pas.* 15

CHAP. III. *De l'Obſcurité qu'on a répandue ſur la nature en la définiſſant.* 23

CHAP. IV. *Définition philoſophique.* . 36

CHAP. V. *Conjectures ſur la matière.* . 38

ART. I. *De la Difficulté de prononcer ſur l'eſſence de la matière.* 44

ART. II. *Si c'eſt la matière ou la forme qui conſtitue l'eſſence de l'être.* 48

ART. III. *De la prétendue Inertie de la matière.* 51

ART. IV. *Du Mouvement.* 57

ART. V. *La matière a des élémens, puiſqu'elle ne peut ſe diviſer à l'infini.* 65

ART. VI. *Erreurs anciennes & modernes ſur les êtres élémentaires.* 71

ART. VII. *De l'Elément principe.* . . 87

ART. VIII. *Digreſſion ſur le manuſcrit de la théorie de l'univers.* . 100

CHAP. VI. *Principes phyſiques de la nature.* 104

LIVRE SECOND.

De la Philoſophie appliquée à la nature. 113

CHAP. I. *Apologie du philoſophe.* . 115

Première Partie de l'apologie du philoſophe. 116

Seconde Partie de l'apologie du philoſophe. 123

Troiſième Partie de l'apologie du philoſophe. 131

CHAP. II. *Doutes philoſophiques ſur l'origine des étres.* . . 135

ART. I. *Voyage d'*Epiménide. . . 137

ART II. *Fragment d'un livre d'*Epimémide. 149

CHAP. III. *Des Mondes.* 155

ART. I. *Si le ciel a été fait pour la terre.* 157

ART. II. *De la Population des mondes.* 163

CHAP. IV. *Probabilités ſur la théorie de notre globe..* 173

ART. I. *De l'Origine de la terre.* . 174

ART. II. *De l'Antiquité de notre globe.* 180

ART. III. *De la Durée de notre monde.* 191

CHAP. V. *Conjectures ſur l'origine de l'homme.* 200

PREMIÈRE LETTRE PERSANNE. Usbek *à* Rhédi, *à Veniſe.* 201

SECONDE LETTRE PERSANNE. *Le rabbin* Nathanael Levi *à* Usbek, *à Paris.* 205

TROISIÈME LETTRE PERSANNE. Rhédi *à* Usbek, *à Paris.* 208

QUATRIÈME LETTRE PERSANNE. Usbek *au mollak* Mehemet Ali, *gardien des*

trois tombeaux. . . . 212

CHAP. VI. *Du Mélange des eſpèces.* . 217

LIVRE TROISIEME.

Principes de la morale. 259

CHAP. I. *De l'Etat de nature.* . . 263

CHAP. II. *De l'Homme philoſophique.* 268

CHAP. III. *Du Sens moral.* 272

CHAP. IV. *Du vrai Principe de la moralité.* 279

CHAP. V. *De la Loi naturelle.* . . 291

ART. I. *De la Néceſſité du droit naturel.* 292

ART. II *De l'Exiſtence du droit naturel.* 298

ART. III. *Paradoxes erronnés de quelques philoſophes ſur l'exiſtence du droit naturel.* . 300

ART. IV. *De la Sanction du droit.* 307

ART. V. *De l'Eſſence des loix naturelles.* 312

ART VI. *Preuves des Loix naturelles, par leur infraction.* . . 317

CHAP. VI. *Application du droit naturel aux principes de la morale.* 324

ART. I. *De l'homme avec* DIEU. . 325

ART. II. *De l'Homme ſeul.* . . . 327

ART. III. *De l'Homme avec l'homme.* 328

ART. IV. *L'Elève de la nature dans la mine de Coperberit.* . . 331

Fin de la Table des Chapitres.

